N° 766 41e Année Tome CCXX 15 Mai 1930

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, *5 fr. 75*; plein tarif *6 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe


LES
ÉDITIONS
RIEDER
7, PLACE SAINT-SULPICE - PARIS, VI

L'ASCÉTISME DE FLAUBERT

Quel enseignement la mystique et la morale chrétienne pourraient tirer, si elles s'en souciaient, de l'exemple donné par Flaubert! A l'exception de M. Louis Bertrand, les écrivains catholiques ne semblent guère l'avoir soupçonné. L'Eglise, il est vrai, condamna *Madame Bovary*, puis *Salammbô*. Cela devrait-il empêcher ses enfants de célébrer l'ascète de Croisset? Flaubert, assurément, poursuivait des fins fort éloignées des leurs. Pour les atteindre, il adoptait les préceptes et les méthodes des saints ermites. Pratiquant leurs vertus sans y croire, ne leur rendait-il pas un magnifique hommage? Est-il donc indifférent aux fidèles de constater que les mêmes moyens qui assurent la conquête du ciel permettent l'achèvement d'une grande œuvre d'art?

L'auteur de l'*Education sentimentale* « ne fut jamais, à aucun moment de sa vie, ce qui s'appelle un homme religieux. Sa piété d'enfant ne paraît pas avoir été bien fervente. L'exemple de sa famille, de sa mère elle-même, élevée dans l'incrédulité du XVIIIe siècle, ne le poussait guère à la religion (1) ». Sa vie, pourtant, fut celle d'un ascète. Elle n'en diffère que par le mobile auquel il obéit. Les actes demeurent identiques.

Mais d'abord, qu'est-ce que l'ascétisme?

« Du point de vue chrétien, écrit Brenier de Montmo-

(1) Louis Bertrand, *Gustave Flaubert*, p. 117.

rand, ce n'est pas autre chose que l'ensemble des mesures thérapeutiques utilisées pour la purification morale. L'ascète chrétien est un athlète qui lutte pour transformer sa nature corrompue et faire un chemin à Dieu au travers des obstacles dus à sa passion et au monde (2) ».

La définition pourrait s'appliquer à Flaubert. Avec ceux qui se donnent au Seigneur, il a en commun l'horreur de vivre. Eux s'éloignent de la vie parce qu'elle est semée de pièges diaboliques et que seul importe le salut. Lui la repousse parce qu'elle lui apparaît comme le plus fascinant des spectacles pour qui se borne à la regarder et comme la plus triste des besognes quand il s'agit de la vivre. Son seul désir est de l'exprimer. Peu à peu, il s'aperçoit que, pour y parvenir, il faut renoncer à tout ce que les hommes prisent et convoitent. Ce que les saints dédaignent par amour de Dieu, il le rejette par amour de l'art. Comme si la ressemblance des moyens employés comportait nécessairement des résultats semblables, l'Art, pour lui, prend figure de Dieu. Le drame de sa vie, c'est l'histoire des luttes qu'il entreprend, des sacrifices qu'il accepte pour le mieux servir.

Son art, c'est en quelque sorte « la religion de ceux qui n'en ont pas ». M. Louis Bertrand a raison d'y voir une « représentation intégrale du réel, une forme de la connaissance » et, sous son aspect dynamique, « une méthode pour parvenir à la vie bienheureuse (3) ».

I

Au temps de sa jeunesse, Gustave Flaubert était beau gars, taillé en hercule et violemment sensuel.

On ne saurait mettre en doute la vigueur de son tempérament. A seize ans et demi, élève de seconde au lycée

(2) *Ascétisme et mysticisme* (*Revue philosophique*, mars 1904). Cité par Havelock Ellis, *Etudes de psychologie sexuelle*, VIII, 78.
()3 Louis Bertrand, *op. cit.*, pp. 39-40.

de Rouen, il achève les *Mémoires d'un Fou,* dont les dernières pages gardent la trace de l'exaltation que la rencontre de Mme Maurice Schlésinger avait fait naître dans son cœur et dans ses sens. *Novembre,* qu'il termina quatre ans plus tard, en 1842, apporte sur sa sensualité des indications plus précises (4). Dans l'intervalle qui sépare les deux œuvres, il approfondit — et avec quel émoi! — les réalités de l'amour (5).

Ses lettres de cette période le montrent fort épris de pantagruélisme, aimant à faire ripaille et à humer le piot (6). Au lycée, il se divertit à scandaliser un élève des bons Pères en racontant sur les prêtres « les plus grosses et absurdes cochonneries (7) ». Il n'a pas encore accompli sa dix-huitième année que, prévoyant comme fin de carrière un siège de substitut à Yvetot ou à Dieppe, il se traite de « pauvre fou, qui avait rêvé la gloire, l'amour, les lauriers, les voyages, l'Orient (8) ». Il écrit en 1839 à Ernest Chevalier (qui devait entrer, lui, dans la magistrature debout) : « Je fais des ouvrages qui n'auront pas le prix Monthyon et dont *la mère défendra la lecture à sa fille* (9). » Dans une autre lettre au même Chevalier, il constate « que la jeune génération des écoles est furieusement bête. Autrefois, elle avait plus d'esprit; elle s'occupait de femmes, de coups d'épée, d'orgies ». Après s'être moqué de ces adolescents qui se prétendent blasés — et dont il partage bien souvent le travers, — le jeune rhétoricien conclut : « Laissons donc cela. Faisons de la tristesse dans l'Art puisque nous sentons mieux de ce côté-là, mais faisons de la gaieté dans la vie : que le bouchon saute, que la pipe se bourre, que

(4) Voir en particulier pp. 165-170, 174-175, 180-181 et 192 de l'édition Conard.
(5) *Novembre,* page 198 et suivantes.
(6) *Correspondance,* I, 29-30. Pour la *Correspondance,* les références s'appliquent à la nouvelle édition augmentée, dont le premier volume a paru chez Conard en 1926.
(7) *Correspondance,* I, 37
(8) *Ibid.,* I, 42.
(9) *Correspondance,* I, 45.

la putain se déshabille, morbleu (10). » Néron et le marquis de Sade lui inspirent une admiration passionnée (11).

En 1840, il passe son bachot. Pour le récompenser, sa famille lui offre un voyage en Corse. Revenu de cette escapade, c'est encore à l'ami Ernest qu'il se confie : « Je suis emmerdé d'être retourné dans un foutu pays où l'on ne voit pas plus de soleil dans l'air que de diamants au cul des pourceaux. » Rouen retrouvé sous la brume de novembre lui inspire ce couplet : « J'étais né pour être empereur de Cochinchine, pour fumer dans des pipes de 36 toises, pour avoir six mille femmes et 1400 bardaches, des cimeterres pour faire sauter les têtes des gens dont la figure me déplaît, des cavales numides, des bassins de marbre; et je n'ai rien que des désirs immenses et insatiables, un ennui atroce et des bâillements continus. De plus, un brûle-gueule écorné et du tabac trop sec (12). »

Ce garçon ne semble ni atteint du virus mystique ni destiné à devenir un ascète. Tel serait, du moins, le sentiment de M. Homais. Le pharmacien pourrait bien se tromper : à cette époque déjà, Flaubert offre aux semences de l'ascétisme un terrain favorable. Son regard lucide mesure l'abîme qui se creuse entre ce qu'il peut saisir et ce qu'il voudrait posséder. Bon sens et ironie l'empêchent de s'emballer, le défendent contre les illusions : la petite phrase sèche sur la pipe et le tabac, venant tout de suite après la grande tirade romantique où s'expriment ses envies de satrape, est, à cet égard, bien significative. Le réel ne saurait satisfaire ni son esprit critique ni ses sens exigeants. On ne fait pas ce que l'on veut, il le sait. Mais sa volonté, son énergie virile ne se contentent pas davantage de cette évasion par le rêve, de ces stériles dissociations d'idées et de sentiments aux-

(10) *Ibid.*, I, 46-47.
(11) *Ibid.*, I, 51.
(12) *Ibid.*, I, 76.

quelles se complaira la nature féminine d'un Amiel. Il lui faut autre chose : créer. Et, pour créer, renoncer à vivre.

A diverses reprises, il essaiera de concilier les exigences de l'Art, tel qu'il le conçoit, avec celles de la vie, comme la pratiquent les autres et comme il voudrait bien, au moins de temps en temps, la goûter, lui aussi, Chaque fois, il reviendra meurtri à sa cellule de moine, jurant qu'on ne l'y prendra plus.

Nous savons par lui-même à quel moment précis l'idéal ascétique commença de s'imposer à lui. « Ma vie active, passionnée, émue, pleine de soubresauts opposés et de sensations multiples, a fini à vingt-deux ans (13). » L'aveu est du 27 août 1846. Or, c'est le 12 décembre 1843 que Flaubert a eu vingt-deux ans, Cette année est marquée pour lui par deux événements fâcheux : en août, un échec à son examen de droit et, en octobre, sa première crise nerveuse, survenue à Pont-Audemer (14). Il abandonne les codes et se remet à la littérature. En 1844, son père vend la propriété qu'il possédait à Deville-lès-Rouen pour en acheter une autre à Croisset (15). Tout cela contribua sans doute au changement que, plus tard, il constate en lui-même,

Sur ce que fut alors sa vie intérieure, la *Correspondance* fournit peu de renseignements. On voit par ses lettres à sa sœur Caroline qu'il s'ennuyait à Paris, où on l'avait envoyé poursuivre ses études et que la science juridique l'exaspérait, Mais le grand frère ne veut pas effrayer la fillette : il ne dit pas tout et s'efforce de faire le brave ou le plaisantin,

En 1845, le mariage de Caroline l'attriste. Un voyage en Italie avec son père, sa mère, son beau-frère et sa sœur ne lui permet guère que de dénombrer tous les désaccords qui le séparent de sa famille. L'année sui-

(13) *Correspondance*, I, 277.
(14) René Descharmes et René Dumesnil : *Autour de Flaubert*, II, 127.
(15) *Ibid*,

vante, en janvier, le docteur Flaubert meurt. En mars, c'est le tour de Caroline, enlevée par une fièvre puerpérale. Après de longues semaines de tristesse et de découragement, Gustave retourne en juin à Paris, où, dans l'atelier de Pradier, il rencontre Louise Colet (16). Il n'a pas encore vingt-cinq ans.

II

Leur première nuit d'amour — celle du 29 au 30 juillet 1846 (17) — devait être le début d'une longue liaison, dans laquelle il faut voir le plus sérieux, le plus persévérant effort qu'ait poursuivi Flaubert pour servir deux maîtres à la fois. Effort voué à l'insuccès. Mais comme on comprend qu'il l'ait tenté !

Au témoignage de Maxime du Camp, son ennemi déclaré, Louise était « jolie, assez forte, avec un singulier contraste entre ses traits, qui étaient fins, et sa démarche, qui était hommasse (18) ». Femme de lettres, épouse d'un professeur au Conservatoire, elle avait eu déjà quelques succès académiques et des aventures qui pouvaient passer pour flatteuses (19). Aux yeux d'un provincial demeuré assez gauche et timide, elle devait apparaître comme la vivante incarnation du génie poétique et de la grâce parisienne (bien qu'elle fût d'Aix-en-Provence). Pradier, en lui présentant Flaubert, avait dit : « Vous voyez bien ce grand garçon-là : il veut faire de la littérature, vous devriez lui donner des conseils (20. » Plus âgée que son amant, on peut croire qu'elle lui fut maternelle et qu'il l'aima dans ce rôle, autant qu'il l'admirait en Muse. Pourtant, leur lune de miel ne se prolongea guère : le 4 août, Gustave a déjà regagné Croisset (21).

(16) *Ibid.*, II, 128.
(17) *Correspondance*, II, 45 et note.
(18) Maxime du Camp, *Souvenirs littéraires*, II, 363.
(19) Sur Louise Colet, cf. J. de Mestral-Combremont, *La belle Madame Colet*, ainsi que E. Faguet, *Flaubert*.
(20) Maxime du Camp, *op. cit.*, II, 364.
(21) *Correspondance*, I, 211.

Dès cet instant, leur amour sera fait de lettres échangées, de réunions rapides à Mantes ou à Paris, de séparations (plus déchirantes, semble-t-il, pour elle que pour lui) et surtout de reproches, l'incompréhension mutuelle.

Que l'on imagine un fervent catholique, pour qui la notion du péché demeure une réalité vivante. Un entraînement qu'il sait coupable l'attache à une femme, aussi pieuse — il le croit du moins — que lui-même. L'amour, pour lui, est empoisonné dans sa source. Tout ce qu'il donne à cette femme, tout ce qu'il reçoit d'elle l'accable de terribles remords. Cependant, l'idée qu'elle partage sa foi le réconforte. Il fait tout pour fortifier en sa maîtresse le sentiment du divin. La chair, chez elle, l'emporte souvent sur l'esprit, au point qu'elle en oublie son impureté, ou qu'elle semble s'y complaire, la préférer à l'état de grâce, nier même le péché. Alors, il la rudoie, ou bien il s'applique à lui remettre en mémoire les vérités éternelles. Peut-être carresse-t-il obscurément l'espoir de la ramener dans le droit chemin, de transformer peu à peu leur misérable chaîne en pure amitié, en lien fraternel, en communion d'âmes sous le regard de Dieu.

Telle est, *mutatis mutandis,* l'attitude de Flaubert devant Louise Colet. Dans les tout premiers jours, il a pu croire que le fanatisme artistique de sa Muse était de la même qualité que le sien, il a trouvé dans cette croyance un motif de plus de la chérir et une excuse à sa propre faiblesse. Mais il ne tarde pas à déchanter. Le 14 septembre 1846 — il y a tout juste six semaines qu'elle s'est donnée, — il lui écrit :

Oui, j'aimerais me rendre malade de toi, à m'en tuer, à m'en abrutir, à n'être plus qu'une espèce de sensitive que ton baiser seul ferait vivre. Pas de milieu! La vie, et c'est là la vie : aimer, aimer, jouir; ou bien quelque chose qui en a l'apparence et qui en est la négation, c'est-à-dire l'Idée, la contemplation de l'immuable et, pour tout dire par un mot, la Religion dans sa plus large extension.

Je trouve que tu en manques trop, mon amour. Je veux dire qu'il me semble que tu n'adores pas beaucoup le Génie, que tu ne tressailles pas jusque dans tes entrailles à la contemplation du Beau; ce n'est pas tout que d'avoir des ailes, il faut qu'elles vous portent (22).

N'arrive-t-il pas au chrétien embourbé dans le cloaque du péché de souhaiter que les appels d'En Haut ne lui parviennent plus? Il cherche alors à détruire en lui la religion pour jouir sans terreur d'une volupté animale. Mais aussitôt il revient à Dieu et c'est l'objet aimé qu'il accuse de l'en détourner.

Cette lutte qui l'épuise lui fait prendre l'existence en horreur. C'est elle qui inspirait aux anachorètes de l'Eglise primitive l'idée de fuir un monde corrompu et de se réfugier en Thébaïde. Ainsi Flaubert : « Tout ce qui est de la vie me répugne; tout ce qui m'y entraîne et m'y plonge m'épouvante (23). »

Louise se plaint sans cesse de n'être ni aimée ni comprise. Elle accuse son amant de lui cacher sa vie intime, ses vrais secrets. Chaque fois qu'elle le somme d'être sincère, d'avouer ses griefs, il s'évertue à répondre point par point.

Parmi toutes ses répliques, en voici une dont l'accent est bien celui de l'homme pieux, horrifié, blessé à vif par un blasphème :

Tu veux que je sois franc? Eh bien, je vais l'être. Un jour, le jour de Mantes, sous les arbres, tu m'as dit « que tu ne donnerais pas ton bonheur pour la gloire de Corneille ». T'en souviens-tu? Ai-je bonne mémoire? Si tu savais quelle glace tu m'as versée là dans les entrailles et quelle stupéfaction tu m'as causée! La gloire! la gloire! mais qu'est-ce que c'est que la gloire! Ce n'est rien. C'est le bruit extérieur du plaisir que l'Art nous donne. « Pour la gloire de Corneille », mais pour être Corneille! pour se sentir Corneille?

(22) *Correspondance*, I, 310.
(23) *Ibid.*, I, 429.

Je t'ai toujours vue d'ailleurs mêler à l'Art un tas d'autres choses, le patriotisme, l'amour, que sais-je? un tas de choses qui lui sont étrangères pour moi et qui, loin de l'agrandir, à mes yeux le rétrécissaient. Voilà un des abîmes qu'il y a entre nous. C'est toi qui l'as ouvert et qui me l'as montré (24).

Quelques jours plus tard, sur le même sujet, il gronde encore Louise. On dirait d'un prieur admonestant quelque jeune moine qui s'est montré tiède en confession ou distrait aux offices :

Tu n'admires pas assez, tu ne respectes pas assez. Tu as bien l'amour de l'Art, mais tu n'en as pas la religion. Si tu goûtais une délectation profonde et pure dans la contemplation des chefs-d'œuvre, tu n'aurais pas parfois sur leur compte de si étranges réticences (25).

En septembre 1848 (26), une première brouille sérieuse se produisit. La *Correspondance* ne nous dit pas comment elle éclata et rien ne permet de préciser quelle en fut l'occasion immédiate. M. Albert Thibaudet mentionne l'hostilité que Maxime du Camp témoignait à Louise et l'influence qu'il exerçait sur Gustave (27). Peut-être a-t-il raison. Mais la cause profonde du désaccord, n'est-ce pas dans la « religion » de Flaubert qu'il la faudrait chercher?

Quoi qu'il en soit, les deux amants ne devaient se revoir qu'en juillet 1851 (28). Ils restèrent près de trois années sans se rencontrer et cessèrent même de s'écrire.

Lui, d'ailleurs, va tenter une autre expérience, essayer d'un nouveau remède : le voyage.

(24) *Correspondance*, II, 64.
(25) *Ibid.*, II, 67-68.
(26) En tout cas, postérieurement au 21 août (voir *Correspondance*, II, 85) et non en juillet comme l'indique la chronologie de Descharmes et Dumesnil.
(27) Albert Thibaudet, *Gustave Flaubert*, p. 41.
(28) La correspondance avec Louise reprend le 26 juillet 1851. (*Corresp.*, II, 313.)

III

En 1849, son état nerveux s'est aggravé. Le docteur Cloquet lui conseille les pays chauds. Il décida d'aller en Orient avec Maxime. Avant de partir, il achève, dans sa première version, la *Tentation de saint Antoine*. De novembre 1849 à mai 1851, les deux voyageurs parcourent successivement l'Egypte, la Syrie, la Palestine, l'Asie Mineure, pour revenir par Constantinople, la Grèce et l'Italie. Pas un instant, au cours de cette longue randonnée, Flaubert n'oublie son Dieu. C'est pour lui qu'il prend ses innombrables notes. Surtout, il songe à l'œuvre future : devant la deuxième cataracte, il trouvera le nom de son héroïne : *Madame Bovary* (29). Eternel désir d'être ailleurs qui tourmente les mystiques ! Nous lui devons la page fameuse, écrite à bord de la cange, en remontant le Nil, pour évoquer la maison blanche de Croisset (30).

A part ses carnets de route, Flaubert rapporte d'Orient une ample moisson de couleurs et d'images. Elle ne sera pas perdue, sans doute, pour ses livres à venir, mais il est bien difficile de savoir dans quelle mesure ils en ont bénéficié. Pour lui-même, pour sa quête de la « vie bienheureuse », il enregistre, en somme, un échec. Les spectacles qu'il a vus ne lui ont pas donné tout ce qu'il en attendait : la révélation s'est dérobée, le prodige ne s'est pas accompli. A cette carence vient s'ajouter une certitude cruelle : son compagnon, ce Maxime qu'il avait aimé autrefois comme un frère, mais dont il commençait à se défier avant même de partir (31), s'est révélé décidément transfuge, simoniaque, apostat.

N'est-ce point peut-être à lui que songeait Gustave, lorsque, sur le chemin du retour, il écrivait à sa mère, à propos du *Jugement dernier* de Michel-Ange :

(29) R. Descharmes et R. Dumesnil, *op. cit.*, II, 131.
(30) *Notes de voyage*, I, 74.
(31) Louis Bertrand, *op. cit.*, p. 42.

Il n'y a rien de plus vil sur la terre qu'un mauvais artiste, qu'un gredin qui côtoie toute sa vie le beau sans jamais y débarquer et y planter son drapeau. Faire de l'art pour gagner de l'argent, flatter le public, débiter des bouffonneries joviales ou lugubres en vue du bruit ou des monacos, c'est là la plus ignoble des professions, par la même raison que l'artiste me semble le maître des hommes. J'aimerais mieux avoir peint la chapelle Sixtine que gagné bien des batailles... Et je me suis consolé de ma misère en songeant du moins à ma bonne foi. Tout le monde ne peut pas être pape. Le dernier franciscain qui court le monde pieds nus, qui a l'esprit borné et qui ne comprend pas les prières qu'il récite, est aussi respectable peut-être qu'un cardinal s'il prie avec conviction, s'il accomplit son œuvre avec ardeur (32).

Il suffit de confronter les lettres de Flaubert et ses *Notes de Voyage* avec les élucubrations fielleuses de Maxime du Camp pour se convaincre que les deux hommes ne parlent pas la même langue, n'appartiennent pas à la même race. Dès son retour en France, le « jeune Maxime » travaille à se pousser dans le monde, à monnayer en gloire et en écus le brevet d' « explorateur » qu'il s'est à lui-même conféré; en novembre 1851, il entre à la direction de la *Revue de Paris;* en janvier 1852, il se fait donner la rosette de la Légion d'honneur (33). Quant à Gustave, sitôt réinstallé à Croisset, il commence *Madame Bovary*. Du Camp l'appelle à Paris, le somme de « faire carrière »; il voudrait le présenter à des gens, le transformer en un « gendelettre » à sa propre mesure. Le solitaire se hérisse et se fâche :

Ma jeunesse m'a trempé dans je ne sais quel opium d'embêtement pour le reste de mes jours. J'ai la vie en haine. Le mot est parti, qu'il reste. Oui, la vie, et tout ce qui me rappelle qu'il faut la subir. C'est un supplice de manger, de m'habiller, d'être debout. J'ai traîné cela partout, au collège, à Paris, à Rouen, sur le Nil, dans notre voyage...

(32) *Correspondance*, II, 302-303.
(33) R. Descharmes et R. Dumesnil, *op. cit.*, II, 134-135.

Crois-tu que j'aie vécu jusqu'à trente ans de cette vie que tu blâmes, en vertu d'un parti pris et sans qu'il y ait eu consultation préalable? Pourquoi n'ai-je pas eu des maîtresses? Pourquoi prêchai-je la chasteté? Pourquoi suis-je resté dans ce marais de la province? Cois-tu que je serais sans vigueur et que je ne serais pas bien aise de faire le beau monsieur là-bas? Mais oui, ça m'amuserait assez. Considère-moi et dis-moi si c'est possible (34).

Du Camp n'est pas un ascète. Il aperçoit, dans leur amitié, une fêlure, qu'il attribue à toutes sortes de causes sans discerner la vraie. Plus tard — et de bonne foi peut-être — il se donnera l'air d'avoir obligé un ingrat. Flaubert, lui, connaît l'étendue et la raison des sacrifices que réclame son Dieu : l'immolation de Maxime ne sera pas la dernière.

IV

En attendant, il renoue avec Louise Colet. La rencontre qui lui fait conclure un nouveau bail de trois ans paraît s'être produite en juillet 1851, à Rouen (35). Les premiers billets de Gustave, après cette reprise, sont assez réticents. Le *vous* a remplacé le *tu*. L'amant s'accuse de froideur et s'en excuse. On dirait qu'il regrette ce replâtrage. Il ne montre aucun empressement à revoir sa maîtresse : c'est avec sa mère qu'il va visiter l'exposition de Londres (36). Dans la suite, son attitude envers la Muse ne reste pas aussi guindée. Mais elle peut se résumer en deux mots : littérature et sensualité, le premier ayant beaucoup plus d'importance que le second. Tout se passe comme s'il ne voulait plus connaître de Louise que le cerveau et les sens. Entre l'esprit, qu'il s'applique à fortifier dans la religion de l'art, et le corps, utile — de loin en loin — à procurer une détente nerveuse, il réduit

(34) Lettre datée, à Croisset, du 21 octobre 1851; *Correspondance*, II, 321-322.
(35) *Correspondance*, II, 313.
(36) *Ibid.*, II, 314 et suiv.

de plus en plus le domaine du « sentiment », cette région intermédiaire, aux frontières indécises, qui, dans le langage courant, se donne pour emblème le « cœur ». Louise aura beau geindre et soupirer : jusqu'à la rupture définitive, survenue en septembre 1854, les lettres de Gustave seront surtout un admirable traité de mystique littéraire.

Voici, par exemple, quelques-uns des madrigaux qu'il adresse à sa belle :

Je mène une vie âpre, déserte de toute joie extérieure et où je n'ai rien pour me soutenir qu'une espèce de rage permanente, qui pleure quelquefois d'impuissance, mais qui est continuelle. J'aime mon travail d'un amour frénétique et perverti, comme un ascète le cilice qui lui gratte le ventre... Je me hais et je m'accuse de cette démence d'orgueil qui me fait haleter après la chimère. Un quart d'heure après, tout est changé; le cœur me bat de joie (37).

. . . .

L'humanité nous hait, nous ne la servons pas et nous la haïssons, car elle nous blesse. Aimons-nous donc *en l'Art*, comme les mystiques s'aiment *en Dieu*, et que tout pâlisse devant cet amour. Que toutes les autres chandelles de la vie (qui toutes puent) disparaissent devant ce grand soleil (38) !

. . . .

Si vous voulez à la fois chercher le Bonheur et le Beau, vous n'atteindrez ni à l'un ni à l'autre, car le second n'arrive que par le sacrifice. L'Art, comme le Dieu des Juifs, se repaît d'holocaustes. Allons! déchire-toi, flagelle-toi, roule-toi dans la cendre, avilis la matière, crache sur ton corps, arrache ton cœur! Tu seras seule, tes pieds saigneront, un dégoût infernal accompagnera tout ton voyage, rien de ce qui fait la joie des autres ne causera la tienne, ce qui est piqûre pour eux sera déchirure pour toi, et tu rouleras, perdu dans l'ouragan, avec cette petite lueur à l'horizon. Mais elle grandira, elle grandira comme un soleil, les rayons d'or t'en couvriront la figure, ils

(37) 24 avril 1852. *Correspondance*, II, 394.
(38) 14 août 1853. *Ibid.*, III, 294.

passeront en toi, tu seras éclairée du dedans, tu te sentiras légère et tout esprit, et après chaque saignée la chair pèsera moins (39).

Cette dernière apostrophe me paraît être un des plus beaux textes de la littérature française. J'y note, en passant, un détail infime, mais plein de sens. Flaubert a écrit « *perdu* dans l'ouragan », au masculin : il a donc oublié, au moins pendant quelques instants, qu'il parlait à une femme, à sa maîtresse. Cet oubli ne prouve-t-il pas toute la sincérité de son ascétisme?

Chaque jour qui s'enfuit semble en accroître la rigueur. Ecoutez plutôt :

Tu aimes l'existence, toi; tu es une païenne et une méridionale; tu respectes les passions et tu aspires au bonheur. Ah! cela était bon quand on portait la pourpre au dos, quand on vivait sous un ciel bleu et quand, dans une atmosphère sereine, les idées, jeunes écloses, chantaient sous des formes neuves, comme sous un feuillage d'avril des moineaux joyeux. Mais moi je la déteste, la vie. Je suis un catholique; j'ai au cœur quelque chose du suintement vert des cathédrales normandes. Mes tendresses d'esprit sont pour les inactifs, pour les ascètes, pour les rêveurs. Je suis embêté de m'habiller, de me déshabiller, de manger, etc. (40).

On sait dans quelles circonstances eut lieu la rupture définitive, brutale, entre Gustave et Louise.

Sans être toujours fidèle, Mme Colet se montrait jalouse à tout propos et même hors de propos. Elle exigeait avec insistance d'être présentée à la mère de son amant. Lui, très bourgeois, très pudique pour tout ce qui regardait sa famille, trouvait cette prétention déplacée. A tout cela s'ajoutèrent peut-être de mesquines questions d'argent. Mais la vraie cause, c'est que Louise voulait prendre trop de place dans sa vie, lui demandait des flatteries auxquelles il se refusait. Elle était arriviste

(39) 21 août 1853. *Correspondance*, III, 306.
(40) *Correspondance*, III, 397-398.

autant que larmoyante. Ses récriminations perpétuelles, ses ambitions académiques et mondaines, son goût de l'intrigue devaient blesser profondément l'ascétisme de Flaubert. Surtout, elle ne respectait pas comme il l'eût désiré le caractère, l'œuvre sacerdotale, la « religion » de ce dévot (41).

Comme l'a justement noté M. Albert Thibaudet (42), la liaison d'un tel homme avec Louise Colet « ne dura quelques années que parce qu'elle consistait presque toute en correspondance... En présence réelle, Flaubert ne l'eût pas supportée deux mois ».

V

La rupture consommée, il se remet au travail avec acharnement. Son pessimisme s'accentue, se corse de misogynie. A diverses reprises, en 1859, il entreprend Feydeau sur le chapitre des femmes, lui prêche la méfiance :

> « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? » est un mot qui me semble plus beau que tous les mots vantés par les Histoires. C'est le cri de la Pensée pure, la protestation du cerveau contre la matrice. Et il a cela de beau qu'il a toujours révolté les idiots (43).

Flaubert, désormais, restera fidèle au plan de vie qu'il avait dressé dès l'année 1850 et qui se trouve consigné dans une lettre écrite de Constantinople à sa mère. Celle-ci venait de lui annoncer le mariage d'Ernest Chevalier. Comme il est naturel à une mère, elle ajoutait : « A quand ta noce? » — « A jamais, je l'espère », répond Gustave. Et il s'explique :

> Le mariage serait pour moi une apostasie qui m'épouvante... Quand on veut, petit ou grand, se mêler des œuvres du bon

(41) Voir *Correspondance*, IV, 28 et suiv.
(42) A. Thibaudet, *Gustave Flaubert*, p. 44.
(43) *Correspondance*, IV, 303. Voir encore *ibid.*, IV, 312.

Dieu, il faut commencer, rien que sous le rapport de l'hygiène, par se mettre dans une position à n'en être pas la dupe. Tu peindras le vin, l'amour, les femmes, la gloire, à condition, mon bonhomme, que tu ne seras ni ivrogne, ni amant, ni mari, ni tourlourou. Mêlé à la vie, on la voit mal; on en souffre ou on en jouit trop. L'artiste, selon moi, est une monstruosité, quelque chose hors nature. Tous les malheurs dont la Providence l'accable lui viennent de l'entêtement qu'il a à nier cet axiome (44).

L'amour sera rayé de son programme. « Ou plutôt observe M. Thibaudet (45), il ne lui resta que, dans sa mémoire, la vieille corde secrète qui vibrait au nom de Marie Schlésinger (46). Il lui écrivait en 1872 : « On m'a donné un chien, je me promène avec lui en regardant l'effet du soleil sur les feuilles qui jaunissent, et comme un vieux je rêve sur le passé, — car je suis vieux. L'avenir pour moi n'a plus de rêves, mais les jours d'autrefois se représentent comme baignés dans une vapeur d'or; — sur ce fond lumineux où de chers fantômes me tendent les bras, la figure qui se détache le plus splendidement c'est la vôtre. — O pauvre Trouville. » Quelques années plus tard, Marie, folle d'une folie affreuse, allait mourir dans un asile d'aliénés. »

Il n'y a plus dans la vie de Flaubert d'autres étapes que des événements littéraires, des brouilles avec certains amis, des chagrins et des deuils.

En 1864, sa nièce Caroline se marie. En 1869, mort de Bouilhet, sa « conscience littéraire ». En 70, mort de Duplan, de Jules de Goncourt, tristesses de l'invasion, Croisset occupé par les Prussiens, les manuscrits du pauvre grand homme enterrés dans une caisse. Sa mère meurt en 1872. Quelques mois plus tard, il perd encore Théophile Gautier, puis Ernest Feydeau. En 1876, c'est

(44) *Ibid.*, II, 268.
(45) *Op. cit.*, p. 43.
(46) Modèle de Maria dans les *Mémoires d'un Fou* et de Mme Arnoux dans l'*Education*.

le tour de George Sand. Flaubert échoue au théâtre. Dans les dernières années de sa vie, la modeste fortune qui lui assurait l'indépendance matérielle se trouve à ce point compromise qu'il doit accepter de Jules Ferry une pension de 3.000 francs (47).

Toutes ces épreuves accroissent la rigueur de son ascétisme. Il serait facile de l'établir par des textes, mais je ne veux pas abuser des citations.

Il y a, cependant, une époque où Flaubert paraît oublier son idéal d'anachorète.

Maxime du Camp, arriviste qui juge de toutes choses en fonction de la réussite, a pu dire que la publication de *Salammbô* (48) marque, dans l'existence de son ami, le point culminant. C'est, en effet, le seul moment où, vu de l'extérieur, il a l'air de « briller ».

L'auteur de *Madame Bovary* était notoire. On n'oubliait pas le scandale des poursuites, bien qu'il eût tout fait pour l'éviter d'abord, puis pour en effacer la trace. Ce succès, qu'il trouvait de mauvais aloi — les écrivains de notre temps ne s'embarrassent guère de scrupules semblables — l'avait même détourné de publier la seconde version de *Saint Antoine* (49). Il s'était mis alors, pendant cinq ans, à *Salammbô*. Longtemps attendu, le livre fut très discuté. Il créa une sensation d'étonnement. Pour le public, Flaubert devint un « curieux homme ». Vers le même temps, il commença d'aller dans le monde, fréquenta le salon de la Princesse Mathilde, dont il était timidement amoureux. En 1866, il fut décoré (dans la même promotion que Ponson du Terrail). On le vit se préoccuper de sa toilette, prétendre à l'élégance, hanter les coulisses des petits théâtres. Cela finit par une invitation à Compiègne, chez l'Empereur.

Là, un soir, au cercle particulier de l'Impératrice, un

(47) *Correspondance, passim.* R. Descharmes et R. Dumesnil, *op. cit.*, II.
(48) 24 novembre 1862. R. Descharmes et R. Dumesnil, *op. cit.*, II, 147. 149-174.
(49) *Correspondance*, IV, 167.

courtisan, qui faisait son métier, dit du mal de Victor Hugo. Le poète venait de publier, en exil, ces *Châtiments* que nul sujet de Napoléon III n'avait le droit de lire. Flaubert le sait, mais il ne retient que l'injure faite à la Poésie. Sa voix éclate, furieuse : « Les *Châtiments*, il y a des vers magnifiques. Je vais vous les réciter si vous voulez (50. »

Voilà un assez beau retour à l'ascétisme.

J'imagine l'auteur de *Salammbô* méditant, quelques heures après, sur les suites de cet incident. Sa conclusion dut être celle de Polyeucte :

> Je le ferais encor si j'avais à le faire,
> Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévère,
> Même aux yeux du Sénat, aux yeux de l'empereur.

Pour se convaincre que la thérapeutique et la discipline des ascètes forment, dans la vie morale de Flaubert, une constante, il suffit d'ailleurs de rappeler quelle hantise fut pour lui le thème de la *Tentation* et qu'il a recommencé trois fois, entièrement, son *Saint Antoine* (51).

Ses habitudes d'esprit, sa critique littéraire se ressentent de la loi qu'il observe : ses lettres le montrent toujours plus indulgent aux ouvrages de ses amis qu'aux siens. Sévère à lui-même, il l'est également à tous les écrivains qui lui paraissent trahir la cause de l'Art. Qu'il absolve ou condamne, ses jugements obéissent toujours à des considérations très voisines de celles dont s'inspire le zèle religieux, intransigeant sur les principes, pénétré de douceur et de charité pour les fautes des justes, implacable aux ennemis de la Foi.

(50) Maxime du Camp, *Souvenirs littéraires*, II, 369 et suiv.

(51) Il existe trois versions de la *Tentation*, la première écrite de mai 1848 à septembre 1849, la deuxième achevée en automne 1856, la troisième commencée en juillet 1870 et terminée le 20 juin 1872. Sur les cartons qui enferment les manuscrits des deux premières, Flaubert a écrit :

> Messieurs les démons,
> Laissez-moi donc!
> Messieurs les démons,
> Laissez-moi donc!

Flaubert s'apparente par d'autres traits encore aux mystiques et aux contemplatifs. Sa haine de l'action lui confère une force d'inertie qui, dans le travail, une fois qu'il est « en train », se transforme en vitesse acquise :

Je suis, dans mes actions du corps et de l'esprit, comme les dromadaires que l'on a grand mal également à faire marcher et s'arrêter : la continuité du repos et du mouvement est ce qui me va (52).

Comme les disciples de saint Alphonse de Liguori, on le voit pratiquer les exercices spirituels. Il s'impose d'énormes lectures, non seulement en vue des ouvrages qu'il prépare, mais sans autre dessein que de se tenir en haleine. Il perfectionne méthodiquement ses connaissances en anglais, en latin, en grec. Pour diriger l'éducation de sa nièce, il devient le plus consciencieux des pédagogues.

Le tableau serait incomplet si on omettait d'y indiquer le dédain qu'il professa toujours pour l'argent.

Le jour où se plaidait son procès, le jugement devant être rendu à huitaine, le *Moniteur* offrait à l'auteur de *Madame Bovary* de publier son prochain roman à raison de 50 centimes la ligne, tarif fort honnête pour l'époque. Flaubert ne répond pas. Ce même jour — 31 janvier 1857, — il cède à Michel Lévy le droit de publier en volume l'œuvre que les poursuites du procureur impérial avaient déjà rendue célèbre et de l'exploiter pendant cinq ans. Cette cession lui rapporte cinq cents francs (53).

Beaucoup plus tard, en 1875, son neveu, M. Commanville (54), éprouve de grosses difficultés d'argent. Pour le sauver, Flaubert lui abandonne tout ce qu'il possède, donne congé du petit logement qu'il avait à Paris et se résout à passer désormais chez sa nièce les séjours qu'il

(52) *Correspondance*, III, 204.
(53) R. Descharmes et R. Dumesnil, *op. cit.*, II, 141.
(54) Mari de sa nièce Caroline.

fera dans la capitale. Sa générosité lui vaudra plusieurs années de véritable gêne (55).

VI

L'ascétisme n'est, pour le croyant, qu'un moyen de sauver son âme. Si, dans la vie terrestre, il peut assurer le bonheur, c'est par anticipation, parce que la foi dont il tire sa vertu donne au chrétien encore exilé sur la terre un avant-goût déjà sensible des félicités éternelles.

Flaubert a-t-il éprouvé des joies comparables à celles dont nous parlent les saints?

Certaines de ses lettres à Louise Colet montrent que son labeur épuisant lui vaut parfois des satisfactions intenses, profondes, radieuses :

Tout ce qu'on invente est vrai, sois-en sûr. La poésie est une chose aussi précise que la géométrie. L'induction vaut la déduction, et puis, arrivé à un certain point, on ne se trompe plus quant à tout ce qui est de l'âme. Ma pauvre *Bovary,* sans doute, souffre et pleure dans vingt villages de France à la fois, à cette heure même (56).

Après avoir écrit la promenade d'Emma et de Rodolphe, voici le message triomphal qu'il adresse à Louise :

Bien ou mal, c'est une délicieuse chose que d'écrire, que de ne plus être *soi,* mais de circuler dans toute la création dont on parle. Aujourd'hui par exemple, homme et femme tout ensemble, amant et maîtresse à la fois, je me suis promené à cheval dans une forêt, par un après-midi d'automne, sous des feuilles jaunes, et j'étais les chevaux, les feuilles, le vent, les paroles qu'ils se disaient et le soleil qui faisait s'entre-fermer leurs paupières noyées d'amour. Est-ce orgueil ou piété, est-ce le débordement niais d'une satisfaction de soi-même exagérée? ou bien un vague et noble instinct de religion? Mais quand je rumine, après les avoir subies, ces jouissances-là, je serais tenté de faire une prière au bon Dieu, si je savais qu'il pût m'entendre. Qu'il soit donc béni pour ne pas m'avoir

(55) R. Descharmes et R. Dumesnil, *op. cit.*, II, 164 et suiv.
(56) *Correspondance*, III, 291.

fait naître marchand de coton, vaudevilliste, homme d'esprit (57) !

Il y a, d'autre part, les heures de fatigue, de sécheresse, d'impuissance, de découragement et de doute. Les saints aussi ont connu ces misères. Mais, chez eux, la foi triomphe. A moins de succomber comme Paphnuce (et alors ils ne sont plus des saints), ils réalisent la fin qu'ils s'étaient proposée. Flaubert, certes, a fait *presque* tout ce qu'il voulait faire. Beaucoup de ces bourgeois, qu'il méprisait, lui accordent dans leur estime une place plus haute que celle dont lui-même se fût jugé digne. Quand on observe en lui l'homme vivant, il faut bien reconnaître que ses angoisses, défaillances, amertumes, déceptions se multiplient avec les années. Assurément, s'il pèche, ce n'est point par orgueil ou, comme disent les théologiens, par présomption : jamais il ne s'imagine en avoir fait assez pour réclamer comme un *droit* l'Empyrée de la littérature. Son hygiène morale, son ascétisme demeurent toujours conformes à l'idéal de sa jeunesse. Rien, dans sa façon de vivre, ne permet de prétendre qu'il renie sa conversion. Au contraire, vers la fin de sa vie solitaire, il suit plus sévèrement que jamais la règle adoptée, une fois pour toutes, à vingt-deux ans.

Mais sa foi vacille. A de certains moments, l'Art cesse d'être pour lui la Béatitude absolue. Il lui arrive d'en parler sur un ton amer, sarcastique, presque blasphématoire : « L'avenir se résume pour moi dans une main de papier blanc qu'il faut couvrir de noir, uniquement pour ne pas crever d'ennui, et comme on a un tour dans son grenier quand on habite la campagne (58). » N'ira-t-il pas un jour jusqu'à dire à sa vieille amie George Sand : « Somme toute, c'est peut-être l'épicier qui a raison (59) ? »

(57) *Ibid.*, III, 405.
(58) Cité par A. Thibaudet, *op. cit.*, 195.
(59) On trouve un témoignage analogue dans les *Souvenirs intimes* de Mme Commanville (*Correspondance*, I, XLIII-XLIV.)

Ici apparaît, même sur le plan humain, la supériorité de l'ascétisme proprement religieux : celui qui s'y adonne ne sera jamais détrompé. Tandis qu'un Flaubert, conscient d'avoir créé son Dieu, souffre cruellement de ne pouvoir s'humilier devant lui comme la créature devant le Créateur.

RENÉ DE WECK.

MAXIMES SUR LA GUERRE[1]

—

Les hommes peuvent rêver qu'ils n'aiment point la guerre. La nature aime la lutte et la mort.

C'est à la fleur et dans la plénitude de leur âge que la nature voue les mâles à la mort.

La nature crée des espèces; elle ne crée pas des êtres. L'espèce est la fin; l'être n'est que le serviteur de cette fin. C'est le propre de l'individu de s'abuser sur sa destinée et de croire qu'il est né pour soi-même.

La guerre ne transforme point les hommes; elle les rend à leur fin native. La guerre est l'état naturel des mâles.

Autant l'homme déteste la mort dans les heures calmes de la vie, autant il l'accepte naturellement dans la lutte.

Dans l'univers, le service de l'espèce impose aux femelles les charges, les risques de la maternité. Il impose aux mâles d'un même sang la lutte fratricide, le combat entre soi, la mort s'il le faut. Ce que l'instinct impose, l'animal l'accepte naturellement. Les mâles sont organisés pour mourir, pour accepter du moins les risques de la mort dans la lutte.

(1) René Quinton est mort le 9 juillet 1925. Biologiste, il a attaché son nom à une théorie nouvelle de l'évolution, dite des lois de constance, qu'il a exposée dans son grand ouvrage, *l'Eau de mer, milieu organique*. Officier de réserve pendant la guerre, il ne cessa de combattre en première ligne depuis le début de la campagne, jusqu'au jour de l'armistice qui le trouva lieutenant-colonel d'artillerie. René Quinton a laissé parmi ses manuscrits le texte entièrement inédit d'un ouvrage : *Maximes sur la guerre*, dont celles qui sont publiées ici présentent quelques-uns des thèmes essentiels.

La nature ne veut point la fécondation; elle veut la fécondation essentielle. La première mission des mâles n'est pas de se reproduire, mais de s'entre-tuer. Dans l'ensemble du monde vivant, leurs carnages préludent à l'amour. La femelle propage l'espèce; le mâle, par sa mort, la sélectionne. La nature, qui en bénéficie, crée les mâles pour s'entre-détruire; elle leur en donne le goût et la force de risquer.

Le mâle qui meurt sert l'espèce, en laissant à d'autres le soin de la propager.

La nature refuse aux mâles le droit de se reproduire, aux races le droit de se perpétuer. Ce droit, les mâles et les races doivent le conquérir dans la lutte. Le premier devoir que la nature leur dicte n'est point de vivre, mais de triompher ou de mourir.

La charge de mourir est aussi naturelle au mâle qu'à la femelle la charge de porter. La destinée des mâles est de mettre en jeu leur vie au service de l'espèce. Tout mâle porte en soi la vocation de mourir.

La guerre n'est point un défi à la nature. Il n'est point contre nature pour le mâle de tuer son semblable; il n'est point contre nature pour le mâle d'être tué par son semblable. La loi qui régit les rapports des mâles à l'intérieur d'une même espèce est une loi de meurtre et de risque. La guerre est un chapitre de l'amour.

Les mâles de la même espèce ont une ivresse à s'entre-déchirer. L'ivresse de la guerre est une ivresse de l'amour.

Les êtres ne sont beaux qu'en amour et à la guerre, parce que le dévouement et l'abnégation sont les deux vertus de l'amour et de la guerre; et les assises de la beauté morale.

Il y a des êtres qui croient s'aimer et savent qu'ils ne mourraient point l'un pour l'autre.

Qui n'a pas désiré mourir n'a jamais aimé.

Ce n'est pas pour atteindre des sommets que des hommes gravissent les montagnes. Le côtoiement de la mort est si doux, qu'à défaut de la guerre l'homme s'invente dans des jeux des occasions de mourir.

Aucune espèce animale n'apporte à la mort plus de frénésie que l'homme. Aucune ne s'épure ni ne s'entretue davantage. Chez l'animal, il n'y a que les instincts qui s'affrontent; chez l'homme, il y a les idées. Une croyance qui diffère porte en soi un ordre de mort. Tout idéal est un prétexte à tuer.

Les voluptés peuvent remplir le monde; ce sont les idées qui le mènent.

La nature ne commande aux êtres de vivre que pour servir. Servir est la fin; vivre n'est que le moyen. L'instinct de conservation est au mâle ce que la prudence est à une troupe dans une marche d'approche. Il amène vivant, à pied d'œuvre, pour le combat, sa fin dernière, l'être créé pour lutter et mourir.

Les instincts de vivre et de reproduire sont les instincts mineurs. L'instinct de servir est l'instinct majeur. Que m'importe que tu vives, si tu ne me sers; que tu reproduises, si tu n'engendres que des morts! Ma volonté est la vie. Je la jette dans la lice entre les mâles. Fuis, triomphe ou succombe, mais ne me donne que des serviteurs qui continueront à servir mon désir. Je suis le gardien de la durée; je t'ai associé à mon œuvre : c'est peu que pour m'en payer tu consentes au risque et à la mort.

Il faut que l'amant obéisse à des fins puissantes pour tuer tout ce qu'il aime. Le mâle tue la femelle souillée, comme le mâle. Plutôt point de progéniture qu'une progéniture qui ne soit mienne. Point de monde qui ne me ressemble.

Ma vertu est la vertu. C'est peu que rien ne m'égale; rien ne me ressemble. L'imperfection du monde vient de ce que nul n'y est créé à ma ressemblance.

Le nouvel époux tolère mal les enfants du premier père. La haine du mâle pour la progéniture d'un autre mâle est telle qu'il la mange.

L'amant pardonne parfois aux filles de l'autre père.

La haine est la grande affaire de la vie. Les sages qui ne haïssent plus sont mûrs pour la stérilité et pour la mort.

La figure du mâle qui combat est hideuse. Elle respire le vice et intime l'ordre de frapper. Le mâle est horrible au mâle. Il est ce qui doit être exterminé.

L'ennemi le plus mortel du mâle est le mâle de sa propre espèce. Ce n'est pas à l'agneau que le loup est terrible. C'est pour le loup d'abord que le loup est le loup.

Voluptés du corps : rancœurs, remords. L'être sait qu'il trahit. Il n'est de béatitude que de l'âme, et de lauriers que de l'espèce.

La recherche du bonheur est impie. Les voluptés sont des amorces; elles ne sont pas des fins.

L'animal ne travaille à son service que comme intendant de son corps.

Les peuples qui aiment la guerre sont les peuples mâles.

Les risques de la maternité valent ceux de la lutte. Le mâle n'a pas plus de mérite à s'exposer à la mort que les femelles à s'exposer aux mâles.

La maternité est l'état naturel de la femme; la guerre est l'état naturel des mâles.

La femme hait la mort. Il lui faut vivre pour accomplir sa destinée.

Le mâle qui tue sauve le monde.

L'homme d'action enfante comme la femme, et dans la douleur. La douleur passée, il oublie qu'elle fut et recommence à créer.

La nature donne aux femmes qui ignorent l'amour le pressentiment de sa gravité. Les prêtres ont vu trembler plus de vierges à l'autel qu'on n'a vu trembler d'hommes à la guerre.

Les vieillards craignent de mourir. L'instinct de génération ne domine plus chez eux l'instinct de conservation.

Les philosophes peuvent proposer aux peuples l'idéal d'un bonheur tranquille. Les bonheurs tranquilles ne sont pas les seuls auxquels aspirent les hommes.

La conception d'un paradis tranquille est une conception d'esclave.

Les philosophes des périodes tranquilles pourront rire de l'amour de la Patrie. C'est qu'ils ne l'ont point connu. L'amour de la Patrie est le dominateur, le bourreau de tous les autres amours.

Les philosophes peuvent tenter de flétrir, de déconsidérer et d'enchaîner la guerre. Les cerfs continueront à bramer dans les bois, et tous les mâles à s'offrir au meurtre et à la mort en vue du salut de l'espèce.

S'étonner de ce qu'un peuple depuis longtemps pacifique retrouve sur-le-champ ses instincts guerriers, c'est s'étonner d'une femme, depuis longtemps stérile, retrouvant sur-le-champ ses instincts maternels.

La nature, qui a attaché des voluptés aux choses de l'amour, n'a pas oublié les voluptés de la lutte. Les vo-

luptés de la lutte sont : la volupté du risque, la volupté de tuer, la volupté de vivre.

La mort au combat est la fin naturelle des mâles.

Les guerres s'éteindront sur la terre quand s'éteindra l'amour.



Le héros est un prédestiné. Il obéit à une mission.

L'esprit d'invention, l'esprit d'entreprise, l'esprit de sacrifice, la sagesse sont à la base du héros.

Il n'y a pas de héros pessimiste. Il n'entreprendrait point.

L'ensemble des vertus militaires ne constitue pas encore le héros. Ce qui le distingue, c'est la volupté qu'il éprouve dans les situations difficiles.

Le héros n'agit point par devoir; il agit par amour.

Le brave peut avoir du mérite; le héros, non. L'instinct emporte les mères comme les héros. Aucune mère n'a de mérite, non plus qu'aucun héros.

Ce que les braves peuvent faire, c'est de donner leur vie. Les héros l'offrent.

Les anciens ne sacrifiaient que des victimes pures aux dieux. Les héros sont les hommes candides offerts par la nature au salut commun.

Les hommes impurs ne sont pas dignes de mourir.

Les héros sont crucifiés d'avance; ils marchent au risque suprême, jusqu'à la mort; ils sont les aspirants de la mort.

Le héros est celui qui s'oublie et se donne.

Certains hommes vont au danger comme les vierges vont à l'amour. Ils le croient sans conséquences.

L'amour de soi dirige les hommes, mais l'amour d'autrui dirige les héros.

La nature ne crée pas les héros pour vivre, mais pour servir.

L'héroïsme est de servir.

L'héroïsme a ses degrés. L'effort et le mérite commencent là où le héros cesse d'être un héros.

L'héroïsme n'est qu'amour; il n'est pas effort.

Où il n'y a plus joie, il n'y a plus héroïsme.

Les hommes ne jouissent de l'univers que par les sens de leur corps; les héros, par les facultés de leur âme. Les hommes se satisfont en possédant; les héros, en donnant.

Les hommes sont les serviteurs de leur corps; les héros sont les serviteurs des hommes.

Les hommes servent leur corps pour les satisfactions qu'ils en tirent. Les héros servent les hommes pour les bénéfices qu'ils leurs valent.

Le corps est un maître exigeant. Les saints se sont toujours vengés sur lui de son instinct de tyrannie.

L'âme du brave est sourde aux objections du corps.

Le héros fait bon marché de son corps, parce qu'il lui est étranger. L'âme et le corps ne font qu'un chez les hommes; ils sont distincts chez les héros. Le corps du héros n'est que son valet d'armes.

Tous les puissants ont une passion qui est de connaître leur limite. L'impossible est ce qui tente les héros.

Les héros quémandent les ordres durs.

Le tragique est l'élément naturel du héros.

Les jours tragiques sont des jours de noces pour les braves.

La nature confie aux héros les actes trop lourds pour le reste des hommes.

L'expérience ne guérit pas de la bravoure.

Les édificateurs des grandes fortunes n'en jouissent point. Ils continuent à rouler le rocher qui les écrase.

Les parents les plus proches du héros sont les humbles.

Comme les mères, les héros mettent leur fin hors d'eux-mêmes.

Les femmes voient grandir leurs enfants sans volupté. Les mères héroïques ne veulent que des nouveau-nés.

C'est le privilège de la maternité et de l'héroïsme, de ne trouver que volupté là où il n'y a que peine et effort.

La mort est un risque du héros que ne courent plus les mères, mais elle ne constitue qu'un instant de sa carrière, où elle reste négligeable dans la somme de ses renoncements.

L'amour de la gloire n'est pas primitif chez le héros.

L'amour du danger, la volupté du risque, le besoin de se confirmer dans le sentiment de sa valeur, la joie de mettre en jeu les qualités d'initiative, le plaisir de duper l'ennemi, le bonheur de lui nuire, l'ivresse de combattre, la certitude de survivre, l'orgueil de mener à bien une entreprise difficile, la jouissance d'accomplir des actions extraordinaires, l'honneur de servir, un corps sain, l'allégresse de toutes les facultés font que des hommes sont des braves.

C'est une erreur de croire que beaucoup d'hommes sont susceptibles de concevoir une conduite héroïque, et que seul le moral leur manque pour la réaliser. Le héros est inimitable, parce que le principe de ses actes est l'amour, et qu'il n'accomplit rien par effort, mais tout par volupté.

Le héros est le mâle né.

Il y a aussi loin du brave au héros que de la garde à la mère.

Les héros entendent d'autres voix que celles de leurs chefs. Même dans l'obéissance, ils se dictent leur mission.

Les hommes ne conquièrent que pour jouir; les héros ne conquièrent que pour donner. Les héros sont les serviteurs des hommes, avant d'être les serviteurs de leurs chefs.

Le héros connaît ses lâchetés.

Le héros lui-même a des jours où il n'est tenté que de vivre.

Les héros ont leurs tentations, mais ce sont des tentations héroïques. Il faut pousser les hommes; il faut retenir les héros.

La fatigue ni la faim n'ont de prise sur les héros. Les hommes ont leur tour de service; les héros, non. On ne relève de garde ni les mères ni les héros.

On ne remercie ni les héros ni les mères.

Une âme indomptable dans un corps dompté fait le saint ou le héros.

La demeure de l'héroïsme est dans la région des idées. Comme les saints, les héros sont les grands de l'esprit.

Etre de ceux qui souffrent, non de ceux pour qui l'on

souffre : orgueil des héros. En second lieu : vivre; en dernier lieu : bien vivre — devise du héros.

Le héros veut souffrir; il en a l'orgueil.

L'homme ose vexer; le héros n'ose que servir.

Subir est plus dur qu'agir à la guerre; mais subir ne fait pas le héros. Les héros sont des inventeurs et des hommes d'action.

Les héros aiment la défaite, parce qu'elle leur propose de grands devoirs et leur ouvre le domaine de l'initiative.

Les braves conçoivent mal l'accident. C'est une surprise pour eux que la mort. Ils la savent possible, mais ils n'y croient pas.

Chez le brave, il y a toujours un amateur du danger.

La plupart des braves n'ont de hardiesse que dans le combat. Ils ne savent se faire valoir que par des actes. Ce sont des sensibles et des réservés, l'inverse de l'intrigant.

Il y a des hommes qui n'ont d'aisance que dans l'intrigue. Il y a des hommes qui n'ont d'aisance que dans le devoir.

Il y a une spiritualité de l'héroïsme, et seulement peut-être des héros pour comprendre les héros.

Il faut être doux envers les héros, même quand ils se trompent. En dehors du combat, ils sont sans défense.

Quand un homme a tout donné de lui-même dans une situation critique, il n'y a rien à lui reprocher, même s'il s'est trompé.

Les braves cachent leurs actes comme les honnêtes gens leurs aumônes. Ils les déguisent ou s'en excusent.

On se cache d'être brave comme d'aimer.

La bravoure porte ombrage comme les autres dons supérieurs.

Il n'y a guère que les héros qui aiment les héros. Le courage est ce qui se pardonne le moins à la guerre. Dans l'héroïsme, il y a une leçon.

La bravoure n'est contagieuse que pour les braves. L'héroïsme n'est contagieux que pour les héros.

L'héroïsme est un complexe de toutes les facultés. La bravoure n'est qu'un de ses éléments.

Le héros ne reçoit ses impulsions que de lui-même. Il peut être discipliné. Il est ingouvernable.

On croit les braves téméraires, quand ils ne sont que raisonnables. La témérité du brave est une témérité qui voit juste.

L'audace est folie pour qui craint; elle est raison pour qui voit clair.

Nier l'ennemi : premier réflexe du brave.

L'amour des situations difficiles vient de l'assurance de les surmonter.

Les hommes qui font la guerre ne songent pas à la guerre. Les braves la font et y pensent sans répit. Ils en acquièrent une expérience réfléchie et en deviennent les physiciens.

Les seuls techniciens du combat sont les braves.

Le héros n'entreprend qu'à coup sûr. Son orgueil est de penser juste. La blessure et la mort sont la monnaie dont il paie ses erreurs.

Le héros est sans passion pour la victoire. Elle met fin à sa mission.

Un long triomphe couronné par la mort fait seul le héros. Le héros qui périt à son premier combat, le héros qui survit à son dernier combat, ne semblent pas tout à fait des héros.

Les jours qui terminent les guerres sont des jours de deuil pour les braves.



— Voulant la fécondation, j'ai fait que la fécondation fût un plaisir pour mes serviteurs qui l'assurent. Mais, voulant une fécondation qui me serve, j'ai mis des entraves au rapprochement de mes serviteurs. J'ai fait que les mères futures se refusent à l'ensemble des mâles. J'ai fait que l'ensemble des mâles dénie à chaque mâle le droit de se reproduire. J'ai rendu les mâles hideux aux mâles et les ai dotés de cœurs ennemis.

Je ne t'ai point donné la vie pour que tu en jouisses, mais pour que tu la magnifies, si tu la perpétues. Je t'en récompense jusque dans la mort, par la béatitude d'avoir servi.

Tu peux lire dans tes plaisirs, tu ne peux point lire dans tes voluptés. C'est parce que ton âme ne t'appartient pas et qu'elle est mon âme, qu'elle n'émerge point pour toi du secret.

J'ai surajouté ton âme à ton corps comme l'orientation à l'aiguille. Ton corps est une matière inerte que je puis orienter à ma guise.

Afin que tu perçoives ce que ne perçoit point ton corps, je t'ai donné une âme. Je la mène et elle mène ton corps. Ton corps n'a d'égards que pour toi-même; l'âme pressent mon service. Tu n'as de grand en toi que l'instinct de servir. Sacrifie ton corps aux volontés de l'âme.

Par condescendance, j'ai donné à ton âme le pouvoir d'éprouver des voluptés pour te payer des efforts de ton corps. La honte, la gloire, l'honneur sont des passions

que j'ai placées dans l'âme pour balancer les passions de ton corps. Ton corps n'est que l'intendant de ton service; ton âme est l'agent du mien.

Tu aspires au bonheur. Qu'appelles-tu le bonheur? Les voluptés de ton corps, le repos, le bien-vivre, le bien-être, un lit, une nourriture, des vêtements, une chaleur qui te flattent.

J'ai donné à ton âme un instinct, celui qui m'importe, celui qui garantit la durée : l'instinct de servir.

Les instincts de vivre et de reproduire sont secondaires. Un seul instinct capital : l'instinct de servir. Si tu servais seulement les deux premiers instincts, la vie se briserait comme un vaisseau sans gouvernail. Ma volonté est la vie. Cette volonté, je te la fais connaître par l'intermédiaire d'une âme. Cette âme est l'ennemie de ton corps. Elle t'apprend que tu n'es pas créé pour ton service, mais pour le mien; pour ton bonheur, mais pour le bonheur de la race. Je ne m'intéresse à toi qu'autant que tu me sers. Ton corps et tes sens, les satisfactions qu'ils te donnent ne sont rien pour toi. Tu ne peux trouver de voluptés que par ton âme. Tu me trahis, tu trahis mon âme, si tu ne jouis que par le corps, si tu oublies mon service pour le tien. Les remords t'assaillent, car tu sens ton devoir et tu sais que tu ne l'accomplis pas. Qui s'abstrait trahit, et qui trahit meurt, non en soi, mais dans sa race.

Réhabilite la colère, la fureur, la jalousie, la joie du meurtre, toutes les passions de l'âme par lesquelles tu me sers.

En quoi consiste l'instinct de servir, antinomique de l'instinct de vivre? Brusquement, vivre n'est plus le but. La vie se met au service de l'espèce. Elle n'a plus de prix, elle se liquide. C'est une richesse amassée pour un emploi soudain, pour acheter l'avenir. A ce moment, tu vis ta vie. Tu n'as vécu que pour ce moment. Les voluptés du corps s'effacent. Tu comprends que ce n'est pas pour elles

que tu es né. Tu les méprises. Mais l'âme que tu détiens te dit soudain que tu n'as vécu jusqu'à ce jour que pour ce jour. Rien ne t'importe plus, ta vie, ta mort, tes bonheurs, tes richesses. Tu sens que rien ne t'appartient plus, que rien ne t'a jamais appartenu, que simplement tu m'appartiens. L'âme du serviteur étincelle en toi, et te donner, te fondre, t'oublier, pâtir, souffrir, mourir n'est rien. Tu communies en la nature. La peur, la prudence, l'inquiétude, qui étaient tes armes afin de vivre, n'ont plus de place en ton cœur. Tu deviens le héros, celui qui s'oublie et se donne. Le calme, le sang-froid, la netteté d'esprit, la conception rapide, la décision prompte, la concentration de tout ton être pour la lutte, non le mépris, mais l'indifférence de la mort, tout le génie et toute la grandeur que donne le danger, viennent te seconder. Tu nais au sentiment que tu n'es pas créé pour vivre, mais pour servir, que tu appartiens à un grand tout, que tu collabores à une chose unique, qui est la grandeur du monde. De ta bravoure dépend le sort du monde. Ce n'est pas le meurtre qui donne la volupté, c'est le service rendu au monde, c'est la pureté rendue au monde. Le mâle qui tue sauve le monde.

RENÉ QUINTON.

CE PEU PROFOND RUISSEAU...

O suave matin, je veille et je t'attends...
MORÉAS.

Toi qui réveilles l'oiseau à la plus haute branche,
qui fais rire les oliviers,
ô suave matin, je veille et je t'attends.

De sel brille le matin
— grains de rosée, soleil, alouette —
ô ma flûte, ô mon roseau!
Non loin, derrière les tournesols,
mugit le fleuve éternel.

Comme toi, Fleuve,
nous mourons et naissons chaque jour.
De mon sang comme de tes flots
le cours immortel,
rien ne le peut tarir.

Sur ta rive,
des anges j'ois la trompette d'or :
la sombre barque n'y tendra plus sa voile
qu'Apollon y chante encor
et que pour moi fleurit la pomme orange.

ANDRÉ CASTAGNOU.

LES PRISONS DE JEANNE D'ARC ET SES TENTATIVES D'ÉVASION

Le 23 mai 1430, vers six heures du soir, Jeanne d'Arc était faite prisonnière sous les murs de Compiègne.

Rentrant d'une reconnaissance effectuée au delà de l'Oise et demeurée « la dernière comme chef » pour couvrir la retraite de ses gens, elle a combattu « en passant nature de femme et la plus vaillante du troupeau ». Mais à la fin, restée seule avec deux fidèles compagnons, Jean d'Aulon, le maître de son « ost », et Poton le Bourguignon, elle se voit acculée à la rivière et entourée d'un gros d'ennemis. Dix soldats à la fois se bousculent pour la saisir en lui criant : « Rendez-vous à moi et baillez votre foi. »

« J'ai juré ma foi à un autre et la lui garderai, » réplique la guerrière.

C'est alors qu'un archer picard, « en grant despit qu'une femme dont tant avait ouï parler fût rebouteuse de tant de vaillants hommes », la saisit par un pan de sa huque vermeille et la « tire de cheval toute plate à terre ».

Aussitôt désarmée et maîtrisée, la Pucelle est prise.

Dans toute l'armée anglo-bourguignonne, ce furent « de grands cris et resbaudissements de joie ». Quant au soldat qui le premier avait porté la main sur elle, il se montra plus fier « que s'il eust pris un roy ».

La captive fut aussitôt conduite à Margny, quartier général de Jehan de Luxembourg, qui vint la contempler avidement. Il manda aussitôt la grande nouvelle à Paris où résidait son frère Louis de Luxembourg, évêque de Thérouanne, et le greffier au Parlement Clément Fauquembergue consignait l'événement dans ses registres.

De son côté, Philippe, duc de Bourgogne, commandant les forces qui assiégeaient Compiègne, quittant son logis de Coudun, se rendit incontinent à Margny et se fit amener la fameuse Pucelle. Le chroniqueur Monstrelet, qui assista à cette entrevue, mentionne que « Monseigneur le Duc eut avec Jehanne d'aulcuns langaiges », mais ajoute qu' « il ne se souvient pas desquels ». Réticence singulière de la part d'un narrateur généralement prolixe. Elle laisse supposer qu'avec sa hardiesse pleine de franchise, la Pucelle ne dissimula guère les sentiments qu'elle éprouvait en présence du prince félon, le plus mortel ennemi du roi de France, celui qu'elle appelait un « traître adversaire ».

Quand il eut bien rassasié ses yeux de la vue de sa captive, Philippe manda à ses sujets, les habitants de Saint-Quentin : « Le benoît Créateur nous a fait une telle grâce que icelle appelée la Pucelle a été prise, et avecque elle plusieurs capitaines, chevaliers, escuyers et aultres, tant tués que noyez. »

Le lendemain, il expédiait à son allié le duc de Bretagne son plus rapide « chevaucheur », Lorraine, chargé de porter la nouvelle à franc étrier.

Les Picards qui avaient capturé l'héroïne étaient des soldats du bâtard Lionel de Wandonne, dont la compagnie appartenait à Messire Jehan de Luxembourg. D'après les lois de la guerre, la prisonnière devenait la propriété de ce dernier. Précieux trésor qui pouvait s'échanger contre bonne rançon.

Jehan de Luxembourg portait un grand nom. Sa maison, vieille comme Charlemagne, avait fourni au moyen

âge des rois et des reines à l'Europe, jusqu'en Hongrie et en Bohême. Issu d'une branche cadette des ducs de Luxembourg allemands, ce prince, médiocrement apanagé, s'était allié au roi d'Angleterre et au duc de Bourgogne. Il avait combattu vaillamment contre les Armagnacs. Pour prix de ses services, Jean-sans-Peur, puis Philippe le Bon, l'avaient successivement créé comte de Guise et de Ligny, gouverneur d'Artois et capitaine-général de Picardie.

Mais ce brave chevalier était un rude compagnon, inaccessible à toute pitié. D'un pareil maître, Jeanne d'Arc n'avait à espérer ni égards, ni traitement de faveur. Rendons-lui toutefois cette justice qu'il se conduisit humainement envers sa captive.

Pendant quatre jours, Luxembourg garda la Pucelle à Margny, qu'une demi-lieue seulement séparait de Compiègne. Sans doute attendait-il quelque ouverture de négociations relatives au rachat de la prisonnière.

Mais quelque regret qu'on éprouve à cette constatation, on doit reconnaître que le malheur de Jeanne ne semble avoir éveillé dans la ville assiégée aucun écho de la douleur publique. Lorsque le 26 mai les attournés (échevins) adressent un message à Charles VII pour lui demander du secours, ils ne font aucune allusion au sort de la Pucelle, dont le nom n'est même pas prononcé.

Un des premiers personnages du royaume, le chancelier Regnaut de Chartres, archevêque de Reims, se trouvait pourtant dans les murs de Compiègne. Mais ce triste prélat s'était toujours montré bassement jaloux de Jeanne et son adversaire sournois dans les Conseils du Roi. Bien loin de faire un geste en sa faveur, il osa mander à ses ouailles de Reims, en dissimulant à peine son contentement, « qu'après tout, elle ne voulait croire aucun avis, mais qu'elle faisait tout à son plaisir, et que Dieu avait souffert que fût prise Jehanne la Pu-

celle, parce qu'elle s'était constituée en orgueil et qu'elle n'avait fait que sa volonté et non ce que Dieu lui avait commandé »...

Cependant, ne voyant rien venir et trouvant le gîte de Margny peu sûr, Jehan de Luxembourg se décida à transférer Jeanne dans un des nombreux châteaux qu'il possédait dans le Vermandois. En une journée d'étape et par des chemins couverts, il la fit conduire à Beaulieu. Situé à huit lieues de Compiègne, ce point lui parut assez rapproché de la ville pour qu'il pût continuer à suivre les opérations, et suffisamment éloigné pour enlever aux assiégés toute tentation de délivrer Jeanne par un coup de main.

Beaulieu était une puissante forteresse bâtie au XIIe siècle par les seigneurs de Nesle. Ses murailles épaisses, tracées suivant un plan octogonal, entourées de fossés profonds larges de douze mètres, et son donjon également à huit pans qui atteignait une hauteur de quarante mètres, commandaient tout le plat pays des bords de l'Oise. Le capitaine Jacotan Estobert en était le gouverneur.

Dans cette première prison, on ne montra pas trop de sévérité envers la captive. Le château de Beaulieu renfermait une chapelle dédiée à sainte Catherine. Jeanne obtint l'autorisation d'y aller prier. Ce fut une consolation pour la pieuse jeune fille de pouvoir s'entretenir avec une de ses amies célestes les plus familières.

En outre, elle eut la joie de retrouver comme compagnon de captivité son brave et fidèle d'Aulon.

Cependant, le danger qui menaçait Compiègne préoccupait beaucoup plus la Pucelle que son propre sort. Elle chérissait tendrement cette ville royale, où, en 1429, toute rayonnante de sa jeune gloire, elle avait fait une entrée solennelle et reçu un accueil inoubliable.

Aussi, ses entretiens avec d'Aulon roulaient-ils le plus

souvent sur Compiègne. Parfois, le jeune homme laissait percer ses inquiétudes.

« Cette bonne ville que vous avez moult aimée, disait-il, sera donc de cette fois remise ès-mains et à la subjection des ennemis du roi de France! »

« Nenni! répliquait vivement la Pucelle. Des places que le Roi du Ciel a remises par mon moyen en la main et obéissance du gentil Roy Charles, aucune ne sera reprise par ses ennemis tant qu'on fera diligence pour les garder. » Confiance admirable que les événements allaient justifier.

Cependant Jeanne, toujours hantée par l'idée de secourir Compiègne, méditait sur les moyens de s'évader. Les coutumes de la guerre lui en donnaient le droit, du moment qu'elle n'avait « baillé sa foy » à personne. De là son refus d'obtempérer aux injonctions des soldats qui l'avaient prise. Aucun engagement d'honneur ne la liait donc envers son maître et détenteur.

On avait logé la Pucelle au premier étage d'une tour, dans une salle dont la porte était surveillée par des gens d'armes. En examinant attentivement les lieux, elle s'aperçut que certaines pièces du plancher se joignaient mal. Ce fut alors que, profitant du sommeil de ses gardiens et faisant appel à toute sa vigueur, elle réussit à élargir suffisamment deux poutrelles pour se frayer un passage. Puis, elle se laissa glisser par l'ouverture et déboucha dans un couloir vide. Les visites quotidiennes qu'elle faisait à la chapelle lui avaient permis de se rendre compte des aîtres. Sans éveiller l'attention, elle gagna donc l'entrée du château, et elle s'apprêtait à tourner la clef dans la serrure de la salle des gardes pour y enfermer les gens d'armes, quand elle fut surprise par une ronde du portier qui donna aussitôt l'alarme.

Reprise sans aucune résistance, Jeanne était ramenée dans sa prison. Malgré la vive déconvenue qu'elle

éprouva, elle accepta avec résignation sa mésaventure. « Dieu ne veut pas que ce soit pour cette fois, » se contenta-t-elle de dire.

Mais bien peu s'en était fallu que cette tentative d'évasion ne réussît.

Jehan de Luxembourg, inquiet, résolut donc de transférer une fois encore la Pucelle, et la fit conduire sous bonne escorte à Beaurevoir, une des forteresses qu'il possédait dans le Vermandois et que ses hautes murailles mettaient à l'abri de toute surprise. Ce château était situé non loin de Saint-Quentin. Ainsi, on éloignait définitivement Jeanne de Compiègne, et elle s'en désola.

Pourtant, la détention à Beaurevoir lui fut très douce. Outre qu'on l'autorisa à entendre chaque jour plusieurs messes dans la chapelle du XIVe siècle que desservaient sept chapelains, elle y rencontra des femmes charmantes et françaises de cœur, Jeanne de Luxembourg, châtelaine du lieu, Jeanne de Béthune qui avait épousé Jehan de Luxembourg en secondes noces, enfin la fille du premier lit de celui-ci. Toutes trois s'attachèrent très vite à la prisonnière.

Au cours d'entretiens presque journaliers, les dames de Beaurevoir l'engagèrent vivement à troquer ses habits d'homme contre des vêtements de son sexe. Jeanne s'y refusa gentiment, mais énergiquement.

Maintes questions lui furent posées à ce sujet par les juges de Rouen dans son interrogatoire du 3 mars 1431.

« Quand vous étiez à Beaurevoir, n'avez-vous pas été sollicitée de quitter ces vêtements? — Oui, en vérité. Quand la demoiselle de Luxembourg et la Dame de Beaurevoir m'offrirent un habit de femme ou du drap pour le faire, je répondis que je n'en avais pas congé de Notre Seigneur. — Croyez-vous que vous eussiez fait péché mortel de prendre habit de femme? — Je fais mieux d'obéir et de servir mon Souverain Seigneur, c'est assavoir Dieu. Si j'eusse dû le faire, je l'eusse fait à la

requeste des dames de Beaurevoir, plus qu'à celle de toute autre dame qui fût en France, excepté ma Reine. »

La volonté manifestée par Jeanne de garder ses habits d'homme était motivée en outre par deux raisons pratiques. D'une part, ils lui facilitaient son évasion plus que de lourdes cottes encombrantes. D'autre part, ils protégeaient sa pudeur virginale mieux que des jupes de femme.

Or, les jeux et les plaisanteries des soudards qui la gardaient n'étaient rien moins que réservés. La Pucelle en fit l'expérience à Beaurevoir même.

Un des gens d'armes attaché à sa surveillance, Aymond de Macy, s'étant permis sur elle un geste hardi, elle le remit vertement à sa place. Il n'en garda d'ailleurs pas rancune à Jeanne lorsque, vingt-cinq ans plus tard, au Procès de Réhabilitation, il déposa sur cet incident.

« J'ai vu Jeanne emprisonnée au château de Beaurevoir et lui ai souvent parlé. Il m'arriva même, en jouant avec elle, de chercher à tâter ses seins en glissant la main dans sa poitrine. Mais elle ne pouvait le souffrir et elle me repoussa de toutes ses forces. C'était une jeune fille qui se comportait honnêtement, tant dans ses propos que dans ses faits et gestes. »

De toute la personne de la Pucelle irradiait en effet une décence extraordinaire, à une époque où la grossièreté des mœurs faisait courir tant de risques à la vertu des femmes. Tous ceux qui vécurent dans son intimité en ont témoigné unanimement.

Poulengy, qui chevaucha aux côtés de Jeanne depuis Vaucouleurs jusqu'à Chinon, parlant de ces auberges où l'on dormait en chambrée, déclara :

« La nuit, elle prenait son repos à côté de nous. Elle demeurait enfermée dans son pourpoint, à quoi elle attachait très fortement son haut-de-chausses par ses aiguillettes. J'étais bien jeune alors. Cependant, je ne fus jamais ému, tant reluisait en elle de perfection. »

Novellompont, également son compagnon de la première heure, a fait les mêmes remarques.

« Qui eût osé se permettre, devant elle, même une parole grossière? Bien qu'elle fût belle et bien formée et que je lui aie vu plusieurs fois les jambes et les seins, je jure n'avoir jamais eu une pensée mauvaise à l'égard de cette Pucelle. »

Cependant, en dépit de la gracieuseté de son hôtesse, l'inaction pesait terriblement à Jeanne. Elle se consumait à la pensée de ne pouvoir secourir « ses bons amis de Compiègne ». Sur ces entrefaites, deux graves nouvelles lui parvinrent qui la bouleversèrent. La première, que si Compiègne tombait, la ville serait réduite en cendres « et tous ceux depuis l'âge de sept ans meurtris et occis »; la seconde, c'est qu'on s'apprêtait à la vendre aux Anglais.

« J'eusse aimé mieux mourir que vivre après une telle destruction de braves gens », dira-t-elle plus tard à Rouen.

Elle priait donc ardemment ses Saintes pour la délivrance de Compiègne. En même temps, l'idée d'une nouvelle évasion s'imposait de plus en plus à son esprit.

Bien qu'enfermée dans une tour de soixante pieds de haut, elle chercha « quelque chose par quoi se suspendre » et se laisser tomber jusqu'au sol « au risque de se rompre les reins ». Si sa nature vaillante n'était pas de celles qui reculent devant un danger, elle hésitait toutefois, parce qu'ayant consulté ses Voix, celles-ci lui déconseillaient pareille tentative.

Elle a déposé longuement sur ce drame intérieur au Procès de Rouen.

« Presque tous les jours, sainte Catherine me disait de ne pas me jeter en bas. Je lui demandai si Dieu laisserait périr ces bonnes gens de Compiègne qui furent si loyaux à leur Seigneur le Roy. — Dieu t'aidera et aussi ceux de Compiègne, disait la Voix. Sans faute ils seront

secourus avant la Saint-Martin d'hiver (le 11 novembre). — Puisque Dieu aidera ceux de Compiègne, je voudrais y être. — Ne t'ai-je pas dit de prendre tout en gré, poursuivait la Voix, que rien ne serait fini sans que tu aies vu le roi d'Angleterre? »

Mais cette perspective faisait frémir la Pucelle.

« Vraiment, je ne voudrais pas le voir. Me serait plus cher de mourir qu'estre entre les mains de tels ennemis! »

Dans ce conflit pathétique — car pour la première fois, la pieuse fille entrait en lutte avec ses Saintes — l'appel du devoir fut le plus fort.

Un soir, elle se laissa glisser du sommet de la tour le long d'une attache. Mais « ce par quoi elle dévalloit se rompit », et elle fit une chute terrible. On la releva inanimée, tellement brisée qu'elle demeura trois jours sans manger ni boire. Mais elle fut bientôt « réconfortée de sainte Catherine qui lui dit qu'elle se confessât et demandât merci à Dieu de ce qu'elle était allée contre le conseil de ses Voix ».

Les artificieux juges de Rouen flairèrent dans cette tentative malheureuse un piège où ils essayèrent de faire tomber la jeune fille. Ne pouvait-on lui imputer une pensée criminelle de suicide? On lui posa l'insidieuse question.

« Quand vous vous êtes précipitée de la tour, pensiez-vous vous tuer? — Non, répondit Jeanne. En sautant, je me recommandai à Dieu. Je pensais échapper d'être livrée aux Anglais. J'espérais sauver mon corps et aller secourir les bonnes gens qui étaient en nécessité. »

Le Tribunal voulut s'enquérir sur un autre point singulièrement indiscret.

« Après votre confession qui suivit la chute, vous a-t-on imposé forte pénitence? »

Et la réponse vint, malicieuse :

« La grande pénitence, ce fut le mal que je me fis. »

Les juges n'insistèrent pas.

A l'audience du 27 mars 1431, à Rouen, on entendit d'Estivet, le farouche promoteur du procès, déclarer, dans un réquisitoire forcené, Jeanne « fabricante de sortilèges, devineresse, invocatrice des esprits mauvais, conspiratrice, superstitieuse, adonnée à la magie, schismatique, médisante et malfaisante, blasphématrice de Dieu et de ses Saints, excitatrice de guerre, altérée de sang humain, homicide, honteusement vêtue d'un habit de soldat et, comme telle, abominable à Dieu et aux hommes ». Dans cette accumulation frénétique des accusations les plus monstrueuses, l'homme d'Eglise, quel que fût son acharnement, n'osa pas insérer le chef de tentative de suicide.

Tandis que le séjour de Jeanne à Beaurevoir se prolongeait, la santé de la demoiselle de Luxembourg déclinait. Elle languissait d'un mal qui allait l'emporter deux mois plus tard.

Cette raison détermina le transfert de Jeanne à Arras, la capitale des possessions du duc de Bourgogne dans le Nord de la France.

Jeanne y arriva vers la mi-octobre.

A mesure que le temps s'écoulait, elle voyait s'évanouir peu à peu tout espoir de recouvrer sa liberté.

En pareille circonstance, Bertrand Du Guesclin s'était noblement vanté que toutes les femmes de France fileraient la laine pour payer son énorme rançon. Avec quelle ardeur n'auraient-elles pas repris leurs fuseaux pour racheter la Pucelle au prix de leurs veilles, si Charles VII avait fait appel à leur cœur?

Mais le faible monarque, indécis et pusillanime, ne prononça pas un mot, ne fit pas un geste en faveur de celle à qui il devait sa couronne.

Nous avons dit quelle fut l'attitude hypocrite du chancelier Regnaut de Chartres. Dans l'entourage du roi, un

autre de ses conseillers, La Trémouille, ne dissimula pas sa joie quand il apprit le malheur de Jeanne, « parce qu'il avait envie des faicts d'armes de cette Pucelle ».

Veulerie et ingratitude, basse jalousie et lâcheté, tel fut le triste spectacle que donna la Cour de Charles VII.

Dans quelques villes du royaume, le peuple de France se montra moins oublieux.

A Tours, où Jeanne s'était armée et équipée en 1429, à la veille d'entamer sa chevauchée héroïque, les chanoines ordonnèrent des prières, comme en temps de calamité publique. Tête et pieds nus, toute la population suivit la châsse de saint Martin, promenée tout autour des murs aux intentions de la Pucelle.

En Dauphiné, Jacques Gelu, archevêque d'Embrun, prescrivit à tous ses prêtres de réciter pendant leurs messes cette collecte émouvante : « Dieu tout puissant et éternel, qui dans votre inexprimable miséricorde avez commandé à la Pucelle de relever et sauver le royaume de France et de repousser ses ennemis, et qui avez permis qu'au cours de cette œuvre sainte elle tombât entre leurs mains et dans leurs chaînes, nous vous prions par la Bienheureuse Vierge Marie et tous les Saints de la délivrer de leurs mains, afin qu'elle achève d'accomplir ce pour quoi vous l'avez envoyée. »

En outre, se faisant l'interprète du sentiment populaire, le courageux prélat écrivait à Charles VII : « Sire, je vous recommande la délivrance de cette pieuse fille et le rachat de sa vie. N'épargnez ni moyens, ni argent, ni quelque prix que ce soit, si vous ne voulez pas encourir à tout jamais le blâme ineffaçable de la plus noire des ingratitudes. »

Dans les prisons ducales d'Arras, Jeanne continua à être traitée humainement. Elle y recueillit même des témoignages de sympathie.

Le trésorier Jean de Pressy vint lui rendre visite et lui conseilla à son tour de quitter les habits d'homme.

En outre, elle eut la joie de recevoir un habitant de Tournai, le clerc Naviel. Cette bonne ville, restée fidèle au roi de France, bien que perdue en Flandre bourguignonne, avait, l'année précédente, envoyé des délégués à la Pucelle pour la saluer au lendemain de la délivrance d'Orléans. Jeanne pour les remercier les avait conviés gentiment au sacre de Reims.

Tout en apportant à la prisonnière les sympathies de ses concitoyens, Naviel lui remit une somme de « vingt-deux couronnes d'or pour employer en ses nécessités », fruit d'une cotisation des loyaux Tournaisiens. Jeanne s'en montra profondément touchée et reconnaissante.

Enfin, on fit la surprise à Jeanne de lui montrer un de ses portraits.

Les juges de Rouen ont tenté de lui en faire un grief frisant le chef d'idolâtrie.

« N'avez-vous point fait faire aucune image de vous? — Je vis à Arras une peinture de la main d'un Escot (Ecossais), répondit Jeanne. Et y avait la semblance de moy, tout armée, agenouillée d'un genou et présentant une lettre à mon roy. »

Tandis que la Cour de France se renfermait dans la plus coupable des inerties, les ennemis de Jeanne ne perdaient pas de temps à conjurer sa perte.

Au lendemain même de sa capture, de singulières tractations s'engageaient tendant à se disputer la personne de l'héroïne.

Au premier rang de ses adversaires implacables, figurait l'Université de Paris, depuis longtemps acquise au parti anglo-bourguignon. Sept de ses membres avaient collaboré en 1420 à l'infâme traité de Troyes qui livrait juridiquement la France au roi d'Angleterre.

Dès le 26 mai, agissant à l'instigation de Maître Everard, le subtil doyen de la Faculté de Droit, Maître Mar-

tin Billori, vicaire de l'Inquisiteur de la Foi au Royaume de France, adressait au duc de Bourgogne un étrange message. « Comme tous les loyaux princes chrestiens sont tenus d'extirper toute erreur venant contre la foy... sachez que présentement il est bruit et commune renommée que par une certaine femme nommée Jehanne la Pucelle ont été en plusieurs cités semez et publiez diverses erreurs contre l'honneur divin... Or, il arrive que à la mercy Dieu! la dite Jehanne est de présent en votre puissance et subjection ou celle de vos nobles et loyaux vassaux... Pour ces causes, Nous, usant des droits de notre Office, requérons et enjoignons toute personne catholique, de quelque estat, prééminence ou autorité qu'elle soit, d'amener devant nous la dite Jehanne soupçonnée véhémentement de plusieurs crimes sentens hérésie, pour ester et répondre devant nous, avec les bons conseils des Docteurs et Maîtres de l'Université de Paris... »

Le 22 juin, aucune réponse n'ayant été faite à cette requête, Maître Everard impatienté convoqua ses collègues en séance plénière, et, après discussion, on décida d'envoyer Monseigneur le Comte-Evêque de Beauvais, Pierre Cauchon, auprès du duc Philippe de Bourgogne. Ce prélat ambitieux et violent, depuis longtemps inféodé au parti anglo-bourguignon, s'intéressait à cette grave affaire de foi, la Pucelle ayant été capturée sur la rive droite de l'Oise, territoire ressortissant à la juridiction de son diocèse.

Flanqué de son notaire Trinquevallot, le Comte-Evêque se rendit donc au quartier général du duc, devant Compiègne. Reçu en audience solennelle, il remit aux mains de Raulin, chancelier ducal, deux lettres adressées par l'Université, l'une à Monseigneur Philippe, l'autre à Jehan de Luxembourg, et, en outre, deux sommations rédigées par lui-même.

Dans sa supplique très humble, l'Université deman-

dait au duc de Bourgogne « que la femme dicte la Pucelle recherchée pour ses ydolâtries et autres matières touchant la foy, ses scandales à réparer, les dommages innumérables qui ont suivi », fût remise « aux mains de l'Inquisiteur ou baillée au Révérendissime Père en Dieu, Monseigneur l'Evêque de Beauvais »...

Le message au comte de Luxembourg débutait par des flatteries. « Monseigneur s'est conduit en vray chevalier en prenant cette femme par laquelle l'honneur de Dieu a été tant offensé. » Puis, après avoir réclamé non moins véhémentement la livraison immédiate de la prisonnière, il terminait : « En ce faisant, vous acquerrez la grâce et amour de la Divinité, et ainsi accroîtrez la gloire de votre très haut et très noble nom. »

Dans ses propres réquisitions, Pierre Cauchon tenait le même langage que l'Université, mais aboutissait à une conclusion beaucoup plus grave pour la Pucelle. Il demandait « qu'elle appartienne au Roi d'Angleterre, lequel se prêtera de tout son pouvoir à ce qu'elle soit jugée en matière de foy ».

Esprit subtil et juriste avisé, Pierre Cauchon suggérait enfin un moyen subsidiaire, dans le cas où Jehan de Luxembourg ne consentirait pas à céder sa captive. On s'appuierait sur « le droit, usaige et coustume de France par quoi un souverain pouvait, moyennant dix mille francs, réclamer du preneur tout prisonnier, fût-il même Roi, Dauphin ou aultre prince... Encore que la prise d'icelle femme ne fût point telle », le Régent Bedfort, agissant au nom du roi d'Angleterre, était disposé à verser la somme à Monseigneur de Luxembourg, plus trois cents livres de rente à Lionel de Wandonne « pour soutenir son estat ».

Que le roi de France lui-même n'ait pas invoqué une telle coutume pour revendiquer et libérer Jeanne d'Arc, c'est là une honte ineffaçable au front de Charles VII.

Tout avait donc été prévu par l'artificieux Pierre

Cauchon. Le sort de Jeanne paraissait fixé. Elle serait vendue aux Anglais le prix d'un roi!

Jehan de Luxembourg accepta le marché. Mais il n'était pas homme à faire crédit, fût-ce au roi d'Angleterre. Il exigea de bonnes monnaies d'or loyalement trébuchantes.

Restait au Régent Bedfort à se procurer la somme. Il s'adressa aux Etats de Normandie et leur imposa le vote d'un « crédit de vingt mille livres » à verser par tranches. Sur ce fonds, on en réserverait « dix mille pour l'achat de Jehanne la Pucelle que l'on dit être sorcière, personne de guerre conduisant les osts du Dauphin », et on affecterait une somme égale « aux frais du siège de Louviers ».

L'ordre pour le recouvrement des vingt mille livres en Normandie, signé le 3 septembre 1430, fut exécuté sans délai.

Ainsi, la somme nécessaire à la rançon de Jeanne d'Arc, que n'avait pas su trouver le roi de France, était prélevée sur des sujets français du roi d'Angleterre!

L'achat des pièces d'or effectué par le lord trésorier près du caissier particulier d'Henri VI, les espèces furent versées le 24 octobre au receveur de Jehan de Luxembourg. Celui-ci en donna décharge et Jeanne appartint aux Anglais.

D'Arras, elle fut d'abord dirigée sur un de leurs châteaux-forts de Picardie, le Crotoy. Encadrée d'une escorte renforcée, la Pucelle s'arrêta une nuit et un jour à Drugy, où les moines de l'abbaye de Saint-Riquier possédaient un domaine rural. Le vénérable prieur, Jean Chappelin, accompagné des notables de l'endroit, vint rendre visite à la Pucelle. Elle les accueillit avec cette « simplesse » charmante qui lui gagnait tous les cœurs. Tous avaient « grant compassion de la voir persécutée, estant innocente ».

Sombre forteresse bâtie dans une région du Ponthieu

presque déserte, le Crotoy commandait l'embouchure de la Somme. Triste séjour que ces murailles grises, battues par la mer grise d'automne, aux vagues de méchante humeur.

Jeanne y connut cependant quelques joies humaines et spirituelles, les dernières qu'elle devait goûter.

Elle eut pour compagnon de captivité un digne prêtre, Nicolas de Queuville, chancelier de l'église d'Amiens, emprisonné à l'occasion de quelque sermon trop dur pour la domination anglaise. Comme on lui laissait la faculté de dire la messe dans la chapelle du château, Jeanne y assista chaque jour avec sa piété coutumière, se confessant et communiant. Tous ceux qui la virent prier la regardèrent « comme une bien bonne chrétienne et de très haute dévotion ».

En outre, quelques notables dames d'Abbeville obtinrent l'autorisation de visiter la Pucelle. Elles la trouvèrent si « constante et résignée en la volonté du Seigneur » qu'elles en furent profondément édifiées. Jeanne les remercia avec toute sa gentillesse, se recommanda à leurs prières et les embrassa en leur disant adieu, si bien qu'en la quittant, ces bonnes Françaises « ne purent retenir leurs larmes ».

Le séjour de Jeanne en Ponthieu fut aussi marqué par une apparition de saint Michel. Elle le déclara à ses juges.

« La dernière fois que j'ai vu saint Michel, c'était au Crotoy », et elle ajouta : « Je ne le vois pas très souvent. »

Elle eut enfin la suprême joie d'apprendre qu'après cinq mois d'investissement, les Anglo-Bourguignons avaient été contraints de lever le siège de Compiègne. Ce fut pour elle un puissant réconfort avant la passion et le calvaire de Rouen.

Cependant, le séjour de Jeanne au Crotoy se prolongeait trop au gré de ses ennemis implacables.

Les Maîtres de l'Université de Paris adressèrent donc deux messages, l'un à Pierre Cauchon lui manifestant « leur surprise des retardements prolongés mis à l'envoi de cette Pucelle », l'autre à Henri, roi de France et d'Angleterre, déclarant « qu'il fallait en finir avec cette longue retardation de justice ».

Le Comte-Evêque de Beauvais n'était cependant pas resté inactif.

D'une part, il avait envoyé à Domrémy des commissions rogatoires, dans le but de recueillir quelques dépositions défavorables à Jeanne.

D'autre part, en s'adressant au Chapitre de Rouen, riche et puissante assemblée de cinquante abbés, empressés à faire leur cour au roi d'Angleterre, il s'était fait habiliter à ouvrir une procédure dans cette ville contre « Jeanne la Pucelle qui se comporte d'une manière déréglée, qui vit en contradiction avec son état et avec son sexe, et qui a déposé toute pudeur. »

Ainsi armé, Pierre Cauchon se tourna vers le Régent Bedfort. Celui-ci lui « octroya que toutes et quantes fois que bon semblerait au R. P. en Dieu, évêque de Beauvois, icelle Jeanne lui fût baillée et délivrée réellement et de fait par ses gens et officiers qui l'avaient en leur garde, pour icelle examiner et faire son procès selon Dieu, la raison, le droit divin et les Saints Canons ».

Ayant ainsi décidé qu'on amènerait Jeanne d'Arc à Rouen pour la juger, Bedfort, homme de précaution, sentit la nécessité de se concilier le haut clergé. Et le 23 octobre, il se fit agréger au Chapitre de la ville.

Au cours d'une cérémonie solennelle, en présence des évêques d'Evreux et d'Avranches, d'une foule d'abbés et de prieurs, de gentilshommes et de nobles dames, au premier rang desquelles son épouse, Anne de Bourgogne, Monseigneur le Régent, duc de Bedfort, s'agenouilla à

l'entrée du chœur de la vieille cathédrale. Après une harangue adressée par Nicolas Coppequesne, orateur du Chapitre, le Comte-Evêque de Beauvais, Pierre Cauchon, imposa lui-même au prince les insignes canoniaux. Puis, une magnifique procession se déroula, marquée par un seul incident fâcheux. Agé et affaibli par la maladie dont il relevait, Bedfort fut incapable de supporter le poids de sa lourde chape.

Ce fut vers la mi-décembre que Jeanne quitta la forteresse du Crotoy.

Embarquée avec son escorte sur un bateau qui traversa l'estuaire de la Somme, elle poursuivit sa route par Saint-Valéry, Eu et Dieppe, jusqu'à Rouen, la suprême étape, où elle fut conduite au château de Bouvreuil.

Ces geôles anglaises, que la Pucelle redoutait par dessus tout malgré la vaillance de son cœur, allaient se refermer sur elle pendant cinq mois de la plus dure captivité, et, retranchant du monde cette jeune fille de dix-neuf ans, la laisser seule, sans nul recours humain, sans amis, sans défenseur, sans autre appui que ses Voix secourables, contre la plus redoutable coalition de juges et d'ennemis.

Le château de Bouvreuil, à la fois palais, forteresse, caserne et prison, était une importante construction élevée par Philippe-Auguste lorsqu'il s'empara de Rouen en l'an 1204.

Jeanne y fut incarcérée dans la tour nord-ouest qui donnait sur la campagne.

Il semble certain qu'elle fut en outre enfermée pendant plusieurs semaines dans une forte cage aux barreaux massifs, fabriquée par Jean Son, ferronnier du château, et munie d'une énorme serrure à trois clefs, œuvre d'Etienne Castille. On redoutait tellement qu'elle s'échappât par le moyen de quelque sortilège, qu'elle y

demeura attachée nuit et jour « par les pieds, les mains et le col » avec de lourdes chaînes.

Si étroitement gardée qu'elle fût, la captive inspirait encore une telle crainte dans toute l'armée anglaise, que des lettres écrites au nom du roi Henri VI, datées du 12 décembre 1430, ordonnaient de traduire devant les Tribunaux de guerre tout soldat que la terreur « inspirée par cette Pucelle pousserait au découragement ».

Ce traitement barbare ne cessa que le 21 février 1431, lorsque Jeanne fut mise dans une étroite cellule aux murs épais et confiée à trois geôliers choisis, Jean Griz, Guillaume Talbot et Jean Bervoit, à qui le Comte-Evêque Pierre Cauchon fit jurer sur les Saints Evangiles de garder bien fidèlement la prisonnière et de ne permettre à quiconque de l'entretenir sans une licence spéciale de lui-même.

Le comte de Warwick, gouverneur du château, jugea prudent de leur adjoindre cinq soldats du plus bas étage, ceux qu'on appelait « houspailleurs ». Trois d'entre eux se tenaient en permanence auprès de Jeanne, les deux autres au dehors, devant la grosse porte. Leur présence continuelle était un supplice pour la Pucelle. Ces hommes rudes et grossiers s'enrageaient à la railler, la bafouer, l'insulter, la menacer des pires châtiments : « Sorcière, tu seras arse! » ou bien ils lui tenaient d'ignobles propos qui torturaient encore davantage la captive. Bien que Warwick les eût menacés des peines les plus sévères, deux d'entre eux durent être renvoyés pour tentatives abominables sur la personne de la jeune fille.

Comme régime, Jeanne était condamnée au « pain de douleur et à l'eau d'angoisse », suivant la terrible formule de l'Inquisition. Elle aggrava encore volontairement ces rigueurs en s'imposant strictement le jeûne prescrit au temps du Carême.

De cette prison impitoyable, Jeanne ne sortit plus que pour se rendre à la Grande Salle où se réunissaient en

audience solennelle les soixante-quatre assesseurs du formidable tribunal ecclésiastique, ou pour être conduite le 9 mai dans la chambre basse de torture et soumise à la vue des terribles instruments qui rougissaient dans la haute cheminée.

Les seuls visiteurs qu'elle reçut dans sa cellule n'étaient pas des amis consolateurs, mais des interrogateurs redoutables, dont Pierre Cauchon lui-même, qui lui tendirent les pièges les plus insidieux.

Une seule fois avant la date de sa mort, elle revit la lumière du jour, le 24 mai, lorsque, conduite sur une charrette au cimetière de Saint-Ouen, elle dut subir l'épreuve suprême du « preschement », prescrit par le droit canon aux inculpés d'hérésie, en présence du Vice-Inquisiteur, du Comte-Evêque de Beauvais, de quatre évêques, huit abbés, deux prieurs, vingt-sept maîtres et du grand-oncle du roi Henri VI, Winchester, cardinal d'Angleterre.

Là, elle entendit Maître Erard se déchaîner dans une furieuse diatribe contre le roi de France.

« Noble maison de France, tu n'avais jamais produit de monstre; en voici un! Celui qui se prétend Roy et qui entend recouvrer son Royaume par cette sorcière hérétique! »

Et s'adressant à Jeanne avec un redoublement de fureur :

« Jeanne, m'entends-tu? C'est à toi que je dis que ton roi est schismatique et hérétique! »

Et la Pucelle, indignée au plus profond de son cœur, elle qui a tant aimé son « gentil Sire », de s'écrier avec une véhémence qui confond ses juges :

« Par ma foy, je peux dire et jurer sur peine de ma vie que mon Roy est le plus noble chrestien de tous les chrestiens. »

Jamais peut-être Jeanne ne fut plus noble ni plus « française », qu'en prenant publiquement, à la face de

ses ennemis, la défense de ce triste roi qui l'avait lâchement abandonnée et que pourtant elle ne cessait de chérir !

Ainsi, au cours de cette période douloureuse de sa vie publique, par son courage, sa résignation, sa foi, son attachement inébranlable à son prince, Jeanne fut aussi grande dans ses prisons que sur les champs de bataille, aussi sublime qu'elle devait se montrer une dernière fois sur le bûcher du martyre.

LIEUTENANT-COLONEL HENRI CARRÉ.

REPRÉSENTATIONS DE RETRAITE

—

Les ancêtres des sociétaires de la Comédie-Française actuelle ne connaissaient pas les appointements et les « partages » fabuleux de nos comédiens officiels d'aujourd'hui. Jusqu'au commencement du XIXe siècle, ils faisaient assez maigre chère, et, lorsqu'ils se trouvaient par trop à court d'argent, les plus applaudis, sinon les plus anciens, abusaient un peu de ce que l'on appelait alors *« les représentations à bénéfice »* données sur telle ou telle scène de la Capitale. Aussi lès sagaces et profonds sociologues qui rédigèrent le décret de Moscou, prirent-ils le soin, aux termes du paragraphe 84 du titre VII de cet admirable règlement (15 octobre 1812), de *codifier*, pour ainsi dire, « l'usage » qui faisait loi depuis la fin du XVIIe siècle, par cette formule :

Tout sociétaire ayant trente années de service effectif pourra obtenir une représentation à bénéfice lors de sa retraite. Cette représentation ne pourra avoir lieu que sur le Théâtre-Français, conformément à notre décret du 29 juillet 1807.

Il fallait donc, pour avoir droit à cette représentation de retraite, compter non seulement trente années de service, mais encore vingt àns de sociétariat.

Cela n'empêcha point les « bénéfices » de sévir de plus belle, puisque nous voyons, en 1839, la troupe de la rue de Richelieu donner, dans la salle de l'Odéon, au bénéfice de Mlle Rachel, une représentation « extraordinaire » au cours de laquelle la grande tragédienne s'essaya dans le genre comique, par le rôle de Dorine du Tartuffe.

En 1850, un décret plus accommodant modifia celui de 1837. Il ne fallait plus, pour l'obtention d'une représentation de retraite, que vingt années de service *en qualité de sociétaire*. Or, ce décret étant toujours vaguement en vigueur, et ces sortes de représentations étant considérées comme officielles, nous avons pensé qu'il serait intéressant pour les amateurs de théâtre de rappeler le souvenir de quelques-uns de ces galas.

§

Dans un chapitre assez curieux de ses Mémoires, Fleury nous raconte la représentation où quatre artistes célèbres de l'époque firent ensemble leurs adieux au public. C'étaient Brizard, Préville, Mme Préville et Mlle Fanier.

Le premier parut dans la tragédie, jouant le vieil Horace, le plus beau de ses rôles. La farouche énergie que, comme toujours, il y montrait, l'abandonna lorsqu'il prononça ce vers :

Moi-même, en vous quittant, j'ai les larmes aux yeux.

Et le parterre répondit à ses sanglots.

Puis les quatre bénéficiaires se trouvèrent réunis dans *la Partie de chasse de Henri IV*. Fleury remarque qu'ils appartenaient encore à la génération de Molière et qu'en les acclamant une dernière fois le public sentait tout ce qu'ils emportaient avec eux de noble tradition. Les habitués leur criaient : « Restez! » Des bras se tendaient, suppliants, vers la scène. Un spectateur demandait : « Encore un an! rien qu'un an! » Et la belle marquise de Simiane se barbouillait le front, le nez et le menton du rouge qu'elle étalait sans s'en douter avec le mouchoir dont elle essuyait ses larmes.

Au début du XIX[e] siècle, des raisons de particulière reconnaissance avaient valu à un comédien obscur, et qui n'était pas de la Maison, de profiter d'un *bénéfice*. Il

s'agissait de ce Charles Labussière que Sardou a fait revivre dans *Thermidor*. Employé au Comité de Salut Public comme gardien des dossiers, il avait, en faisant disparaître les pièces accusatrices, sauvé onze cents personnes, dont les plus illustres acteurs de la Comédie. Dazincourt, le créateur du *Mariage de Figaro*, qui lui devait la vie, prit en 1802 l'initiative d'une représentation de gala en l'honneur de ce brave Labussière, sorte de pince-sans-rire étrange, dont on ne sut jamais au juste, disons-le, les vrais mérites (1). La représentation eut lieu le 5 avril 1803 à la Porte Saint-Martin, ancienne salle du Grand-Opéra. Le premier consul y assistait, ainsi que Mme Bonaparte qui, sauvée elle aussi au temps de la Terreur par le bénéficiaire, croyait-on, avait envoyé cent pistoles comme prix de sa loge.

Nous avons dit que la Comédie-Française donna des représentations sur d'autres scènes. Plusieurs de ces représentations furent dédiées à des artistes qui, ne faisant plus partie de la Maison, y avaient appartenu naguère. Ce fut le cas pour Mme Dorval, dont le bénéfice, « posthume », eut lieu le 13 octobre 1849 — elle était morte le 20 mai. — Les 9.422 francs qu'il rapporta servirent à l'achat d'un terrain funéraire et à l'érection d'un monument.

Mlle George, elle, et de son vivant, se vit attribuer deux représentations. A la première, au Théâtre-Italien, le 27 mai 1849, Rachel prêtait son concours. Sifflée au 3e acte *d'Iphigénie* (rôle d'Eriphile) par des amis de George, elle refusa de reparaître aux rappels, et se déclara trop fatiguée pour jouer, en fin de soirée, *Le Moineau de Lesbie*. En échange, Madame Viardot, qui était au programme, chanta un air de plus. Ce qui provoqua cette boutade d'un spectateur, rapportée par M. Henry Lyonnet, dans son excellent *Dictionnaire des Comédiens*,

(1) Certains l'ont accusé de mystification... On ne saura jamais la part exacte du romanesque et de la vérité dans son histoire.

auquel nous empruntons ces détails : « On ne nous devait qu'un moineau et l'on nous donne un rossignol. »

Moins d'un mois plus tard, la « retraitée » reparaissait dans une reprise de *la Tour de Nesle* au Théâtre Historique et continuait ensuite ses tournées en province, jusqu'à l'époque de son second bénéfice, pour lequel elle obtint la scène du Théâtre-Français, où elle avait débuté, cinquante et un ans auparavant. Malgré son âge, elle fit sensation dans *Rodogune*, rôle de Cléopâtre. Et, relatant son triomphe en cette soirée du 17 décembre 1853, Edouard Thierry écrivait avec un peu d'emphase :

> Elle a plus que la beauté de la vieillesse; elle a la vieillesse de la beauté (?).

Rachel, qui évidemment cette fois n'avait pas été conviée, venait, peu auparavant, de donner une nouvelle preuve de sa susceptibilité, lors de la représentation de retraite de Samson, le 12 avril 1853. Mme Samson a raconté, dans son livre sur Rachel et Samson, tous les froissements survenus en l'occurence. La grande tragédienne jouait Hermione. Le bénéficiaire parut dans les *Fausses confidences,* aux côtés de Mme Arnould-Plessy. Il ne devait se retirer du théâtre que beaucoup plus tard, en 1863, quand il eut 70 ans; et c'est dans *Mademoiselle de la Seiglière* qu'il fit ses véritables adieux au public.

Régnier avait songé dès 1868 à prendre sa retraite, mais cédant aux instances du Comité, il se décida à attendre encore, et ne donna sa représentation que le 18 avril 1872. Soirée inoubliable, où il se fit tour acclamer dans Figaro (2e acte du *Mariage*), dans le *Mariage forcé,* rôle de Pancrace, et dans *la Joie fait peur,* rôle de Noël. La soirée se termina par une manière d'apothéose du Maître, entouré de ses élèves. La recette atteignit 18.952 francs, et le 5 août, Régnier fut fait chevalier de la Légion d'honneur. Chiffre fabuleux pour l'époque. Suprême récompense! Temps innocents!

L'atmosphère de respect dans laquelle s'était épanouie cette représentation magnifique, ceux qui eurent le bonheur d'assister, le 8 mai 1876, à celle de Mme Arnould-Plessy la connurent de nouveau pour quelques heures. Trois actes de l'*Aventurière,* deux du *Misanthrope*, un de *Don Juan* et *Le Legs* composaient le programme. Coquelin jouait le Marquis dans la pièce de Marivaux. Il avait réussi à se substituer dans ce rôle à Delaunay, pourtant soutenu par Emile Perrin, en affirmant que c'était, non « un jeune premier », mais « un comique », et que la pièce était tombée à l'origine, parce que le créateur, Quinault-Dufresne, l'avait jouée à contre-sens ; reprise par Poisson, elle était allée aux nues. Nous savons, d'après nos recherches, que Quinault-Dufresne ni Poisson n'ont jamais joué le Marquis !... Mais Coquelin eut gain de cause et fut charmant dans ce rôle, bien qu'il parût quelque peu mal à l'aise dans son habit à la française. Mme Arnould-Plessy récita de beaux vers que Sully-Prudhomme avait composés tout exprès, et qui furent non seulement fort applaudis, mais « redemandés ».

La douleur de l'adieu m'est par vous embellie,
Mais, en abandonnant cette scène à jamais,
Pourrais-je déserter comme un toit qu'on oublie,
Sans un mot de tendresse et de mélancolie,
Sans filial soupir, la Maison que j'aimais ?...

. . . .

Tout le deuil est pour moi qui m'en vais solitaire.
Pour vous, les soirs passés auront des lendemains,
Le temps ne force pas les chefs-d'œuvre à se taire ;
Des flambeaux du génie humble dépositaire,
Ma main lasse les cède à de plus jeunes mains.

Du moins je viendrai voir, au travers de mon voile,
Si l'ancien feu sacré luit toujours sur l'autel,
Et, palpitante encore aux frissons de la toile,
Applaudir avec vous plus d'un lever d'étoile,
Car la France est féconde et l'art est immortel.

Sarcey fut, ce soir-là, prophète en résumant ainsi son émotion de spectateur ;

Je crains bien que Mme Arnoux-Plessy ne soit la dernière expression d'une tradition désormais épuisée. Elle emporte, en s'en allant, un certain nombre de rôles qui ne trouveront plus d'interprètes.

Le dimanche soir, 27 septembre 1874, avait eu lieu l'une des plus belles représentations qui se pût voir, au bénéfice de Déjazet, l'artiste populaire. Déjazet n'appartint jamais à la grande Maison de Molière, mais sa représentation d'adieux doit être signalée parmi les plus brillantes. Ce gala organisé par le *Gaulois* réunit, sur la scène de l'Opéra, qui occupait alors la salle Ventadour, les plus grands acteurs de l'époque. On vit, dans *Monsieur Garat,* de Victorien Sardou, Dumaine et Laferrière tenir des bouts de rôles. Henri Monnier, Frédérick Lemaître, Mme Ugalde, Hortense Schneider, Rosélia Rousseil, *faisaient partie de la figuration!* Après le 3e acte du *Tartuffe,* joué pour la première fois avec Got, le trio du 2e acte de *Guillaume Tell* par Tamberlick, Faure et Belval, le duo du 4e acte des *Huguenots,* un acte de *Coppélia,* Déjazet chanta la *Lisette de Béranger,* et la représentation, terminée par une cérémonie où défilèrent tous les acteurs des théâtres de Paris, produisit plus de 79.000 fr. que les organisateurs eurent la prudence de placer en rentes, afin de les mettre à l'abri de la curée des créanciers de la malheureuse femme, malade et près de sa fin.

Delaunay donna sa représentation de retraite le 16 mai 1887. Le programme répondait à son talent discret et léger. Il parut dans le 1er acte du *Menteur* et du *Misanthrope,* dans le 3e du *Chandelier;* puis, entouré de tous les artistes de la Comédie, il figura le Comte dans la cérémonie du *Mariage de Figaro.* La recette dépassa 42.000 francs.

Deux ans plus tard, presque jour pour jour, le 15 mai 1889, programme plus classique encore : (les *Précieuses ridicules*; 2e acte du *Dépit amoureux;* 3e de *Tartuffe;* 4e du *Légataire universel;* 5e de *l'Etourdi*) : mais représentation moins discrète, car le bénéficiaire, Coquelin aîné, s'en allait aux boulevards, en faisant claquer les portes. Ce n'était qu'une fausse sortie, puisque, dès le mois d'octobre de la même année, on annonçait la rentrée du *merveilleux Mascarille,* à titre de « pensionnaire ».

Vers cette époque, au Trocadéro, le secrétaire-général de la Comédie-Française, Bodinier, eut, lui aussi, la faveur d'un bénéfice, bien que les artistes « pensionnaires » se fussent émus de cette démonstration à l'égard d'un simple employé de la Maison; il s'en fallut de peu que ces excellents comédiens ne réclamassent pour eux le même avantage. La matinée eut, hélas! très peu de succès et ne préluda que piteusement aux destinées brillantes du gracieux théâtricule que l'on connut, rue Saint-Lazare, sous le nom de *Bodinière.*

Ingrat envers la tragédie, qui lui avait valu jadis un premier prix au Conservatoire, et dont il était un des piliers, Maubant fit ses adieux au public, le 15 mars 1890 dans *Hernani* et dans *Don Juan d'Autriche.*

L'année 1893 vit partir deux sociétaire, de mérites fort différents. Laroche, s'il n'a pas laissé très durable souvenir, fut un serviteur irréprochable. La lettre que lui écrivit le bon et charmant Jules Claretie serait à citer tout entière :

...Je veux vous dire, au nom de la Comédie, que vous êtes de ceux qui l'ont le plus profondément honorée. En vingt-cinq ans, vous ne lui avez pas demandé la faveur d'une semaine, d'une soirée de votre vie. Vous avez toujours joué *chez elle* et *pour elle.* Vous avez uniquement aimé le public français.

De tels dévouements sont-ils le privilège de l'ombre?

Le programme de la soirée du 5 avril était, au reste,

attrayant : *Corneille et Richelieu,* un acte en vers d'Emile Moreau; le 4e acte de *Don Juan :* des fragments du *Barbier de Séville* et *d'Amphitryon,* où Mme Bartet paraissait pour la première fois dans Alcmène; le quatrième acte de *la Dame aux Camélias* avec Marie-Louise Marsy et Worms. Et, comme principal élément d'intérêt, le bénéficiaire dans le rôle de *Tartuffe* (3e acte) qu'il n'avait jamais pu jouer au cours de sa carrière. Singularité qui fut signalée par un poète de la Maison, sous le quatrain suivant :

Un bon comédien « ci-gît »
Qui, dans son humeur discrète,
Pour débuter, attendit...
D'avoir droit à sa retraite!

Il va sans dire que ces versiculets restèrent sous le manteau, d'autant qu'une poésie vermillonnante de Richepin, composée pour la circonstance, fut dite par l'exquise Mme Barretta.

La représentation de Frédéric Febvre, le 24 mai, eut plus grand éclat : *Le Dîner de Pierrot, l'Etrangère* (5e acte), *la Mégère apprivoisée,* des scènes du 3e acte de *Ruy-Blas,* les *Précieuses ridicules* avec Dailly dans Gorgibus, Galipaux dans Jodelet, Maria Legault dans Cathos, Lavigne, du Palais-Royal, dans Marotte, le 3e acte de *l'Ami Fritz,* sans parler des intermèdes : vers d'Armand Silvestre, dits par Mme Bartet; trois chansons : une du xve siècle, chantée par Mme Amel, une xviiie siècle, par Mme Thuillier-Leloir, une « fin de siècle » par Mme Yvette Guilbert, et *Quand le printemps venait...,* romance, chantée par « un ténor inconnu », qui n'était autre que Coquelin cadet, dont le succès fut immense. Un banquet rassembla peu après, aux Champs-Elysées, les artistes de la Comédie autour de leur camarade. On y servit : la truite Saltabadil, des poulardes don Salluste, la langouste à la Clarkson, les bombes à la de Guise, les cerises de l'Ami Fritz, etc.

Febvre devait partir pour une longue tournée à travers l'Europe. Il y renonça, devant... l'improbabilité des recettes.

Le doyen n'allait pas tarder à suivre le « vice-doyen » dans la retraite. Après avoir cédé aux instances de l'administrateur, lequel, invoquant la formidable location faite, sur le nom de Got, pour la représentation du *Fils de Giboyer,* lui avait demandé un délai de quelques semaines, le grand comédien n'annonça qu'en janvier 1895 sa représentation de retraite. Traditionaliste, Got déclara qu'il ne ferait appel, selon la coutume d'autrefois, qu'aux seuls artistes de la Maison. Mais le public, assez insensible aux nobles gestes quand on ne lui sert pas l'extra de rigueur sur une grande affiche, le public jugea le programme : *Dépit amoureux, Ecole des Femmes, Denise, Maître Guérin,* assez terne, eu égard au prix des loges montant à 500 francs! Devant le peu d'empressement que l'on mit à courir au bureau, il fallut reculer la date de la cérémonie et « corser » le spectacle. On eut donc recours à des cantatrices admirables, comme Mmes Rose Caron, Deschamps-Jehin, Charlotte Wyns; à des chanteurs comme Alvarez, Delmas et Bouvet. On donna : *la Pomme,* de Banville; le 2e acte du *Roi s'amuse;* le tableau de la taverne, de Falstaff; des scènes de *l'Amour Médecin,* le délicieux opéra-comique de Ferdinand Poise, et dont les docteurs grotesques furent chantés par Got, Mounet-Sully, Worms et Paul Mounet! Ce fut une cacophonie d'une drôlerie inénarrable et dont on rit encore dans les coulisses de Molière. On applaudit, de plus, ce soir-là, des chansons 1830 par Mlle Auguez et M. Cooper, un monologue par Coquelin Cadet, et une cérémonie d'adieux avec bouquet de vers inédits de Bornier, Sully-Prudhomme, Catulle Mendès, Armand Silvestre, Jean Richepin. Cinq sonnets! Qu'il nous soit permis d'en citer ici un sixième, rimé, celui-là, dans la Maison, et que le doyen trouva sur la table de sa loge :

POUR NOTRE DOYEN EDMOND GOT

Hoc erat in votis

Depuis que nos vingt ans hélaient le joyeux coche,
Comme au temps de Molière et de la des Urlis,
Dix lustres de succès, déjà! sont accomplis...
Et vous croyez l'instant de la retraite proche.

Talent multiple, unique! Acteur de vieille roche!
Ce soir, en dénombrant vos jours si bien remplis,
Nous saluons, très bas, de la palme et du lis,
Un chevalier de l'art, sans peur et sans reproche.

Vous quittez le Jardin, la Cour, et leur décor,
Pour l'enclos familier qu'embelliront encor
Les fleurs de poésie avant la nuit écloses...

Goûtez donc le repos, doux au travailleur las!
A force de cueillir gaiement des lauriers-roses,
Vous avez bien gagné la maison du lilas.

J. T.

Il y eut aussi, le lendemain dimanche, un article ému de Sarcey. Après avoir rappelé qu'il connaissait Got depuis cinquante ans, ayant été son condisciple à Charlemagne, et l'ayant suivi dans tous ses rôles, il écrivait : « Jamais aucune critique n'a altéré la franche amitié qui nous liait; Got, avec sa sincérité robuste, discutait avec moi les objections, comme si elles se fussent adressées à un autre; nous restions, comme il arrive presque toujours, chacun de notre avis; et nous nous serrions cordialement la main. »

Et voilà que tout cela est fini! L'heure de la retraite a sonné pour lui, et pour moi elle est proche. Il ferme l'ère de ces illustres artistes près de qui j'ai appris le théâtre. J'ai vu naître à la célébrité tous ceux qui à cette heure ont un nom, et Dieu sait si je m'intéresse à leurs succès et si j'y applaudis. Mais Got, c'était le dernier représentant d'une génération de comédiens disparus, et ces comédiens ont été l'enchantement de ma jeunesse. Je sens l'art se diriger vers des voies nouvelles; quelques-unes me paraissent dangereuses, et je n'y puis rien, et Got, le

glorieux doyen, autour de qui se serrait le cortège des traditions qui sont la force et la gloire de la Comédie-Française, Got s'en va... Enfin, que voulez-vous? c'est fait. Répétons, pour nous consoler, le vers du poète :

...Uno avulso, non deficit alter,
Aureus...

Il sera d'or, sans doute, lui aussi, le rameau nouvellement poussé sur le vieil arbre, toujours vigoureux. Mais que de fois nous dirons : « Ah! si Got était encore là! »

La recette s'était élevée à 36.803 francs. Elle ne nuisit pas à celle de la représentation de retraite de Mme Emilie Broisat, qui eut lieu un mois après, le 22 mai, avec un très beau, très légitime succès. La poétique artiste avait ce mérite de s'en aller jeune encore, dans la pleine possession de son talent, dans tout l'éclat de sa beauté. Elle put reparaître et s'entendre acclamer dans ces rôles de Kitty Bell et de Mimi qui lui avaient valu naguère d'entrer à la Comédie-Française. Entourée — admirable trio — de Mlle Reichenberg (Chérubin), et de Mme Barretta (Suzanne), elle joua la Comtesse du *Mariage de Figaro.* Mme Milly-Meyer, Cooper, Guyon, Villé se firent applaudir, et le Menuet pour instruments à cordes de Hœndel, avec l'orchestre Lamoureux, fut dansé par Mmes Mauri et Subra.

En 1896, un pensionnaire, qui avait pendant vingt-trois ans rendu les services les plus utiles, surtout dans la tragédie, Caristie Martel, eut les honneurs et l'avantage d'une représentation à la Gaîté, le 28 mai. Il est intéressant de rappeler qu'avec deux actes du *Bourgeois gentilhomme* et un acte d'*Hamlet,* on devait y donner le troisième acte de *Cromwell,* de Victor Hugo, Silvain jouant Cromwell, Albert Lambert Fletwood et le bénéficiaire Milton. Les répétitions ayant été laborieuses, ont dut remplacer *Cromwell,* au dernier moment, par le 2e acte de *Cabotins,* dans lequel on piqua quelques « drôleries ».

Quand le 7 mars 1898 la blonde Reichenberg, qui abandonnait le théâtre pour devenir la baronne de Bourgoing, fit ses adieux au public, les journaux rappelèrent la lettre par laquelle, trente ans plus tôt, avant sa soirée de débuts, le 20 décembre 1868, sa marraine, Suzanne Brohan, l'avait recommandée à Auguste Villemot, le chroniqueur du *Figaro*. Longue lettre délicieuse, qui se terminait ainsi :

... La chère fillette, gentille, honnête, voulant toujours l'être, n'a d'autre appui, en ce terrible monde dramatique, que sa vieille marraine, une femme finie, une flamme éteinte, qui ne peut rien pour personne, ni pour elle-même. La pauvre Suzette entre, tout à fait désarmée, dans la lice. Elle se présente lundi pour la première fois, devant le public, dans *l'Ecole des femmes*. Excepté quatre ou cinq bons Alsaciens, amis de son père, elle n'aura personne pour elle, pas même les claqueurs qu'elle ne peut payer; et en revanche il se trouvera dans la salle bien des gens que ses petits succès inquiètent. Alors, mon cher Monsieur et ami, j'ai pensé à vous la recommander.

Et Jules Claretie, dans un amusant article, rappelait le concours du Conservatoire de cette même année 1868 où Mounet-Sully, alors Sully-Mounet, n'avait eu qu'un 1er accessit, tandis que Reichenberg, à quinze ans moins deux mois, enlevait son premier prix et que Gabrielle Tholer, qui fut si belle et tant aimée, n'obtenait que le second. On peut dire de Reichenberg qu'elle fut l'Agnès absolue, comme Mme Barretta fut la Victorine parfaite, et Mme Bartet l'incomparable Bérénice. La petite Suzette de 1868 avait fait son chemin, et nul ne put s'étonner que la Duse fût venue exprès d'Italie pour l'honorer en jouant le 5e acte d'*Adrienne Lecouvreur*. Un acte du *Monde où l'on s'ennuie*, de *l'Ecole des Femmes*, des *Romanesques*, de *l'Ami Fritz* complétaient le spectacle, avec les intermèdes de rigueur. Ajoutons que le bohémien Jôsef (alias Truffier) avait, pour sa délicieuse amie, rimé quelques vers d'adieu :

Dans la retraite volontaire,
Toujours épris du beau décor,
Le cœur va souffrir de se taire,
Lui qui pourrait chanter encor...

L'oiselet, fuyant sa volière,
Où le choyait le grand Paris,
Prend congé de l'ami Molière
Sous les houblons de l'Ami Fritz !

Donc, pour la dernière fois, chante
Bel oisel,
La chanson naïve et touchante
De Suzel !...

Les représentations de retraite de Worms et de Mme Barretta, sa charmante femme, se suivirent à un an de distance, 23 janvier 1901 — 25 janvier 1902.

L'âpre et merveilleux comédien se fit applaudir dans le *Misanthrope* et l'*Ami des femmes*. Sibyl Sanderson, Tamagno, Jeanne Granier, Albert Brasseur lui prêtaient leur concours. Des dépêches avaient été adressées par Réjane, Guitry, d'autres camarades éloignés, et par les artistes du Théâtre Michel, de Saint-Pétersbourg, auquel Worms avait appartenu longtemps.

Lorsque Mme Barretta, malgré nos objurgations, voulut s'en aller, elle sut composer un aimable programme, dont le succès fut grand : *la Grammaire,* de Labiche, par de Féraudy, Leloir, Berr, Laugier, Marie Leconte, *les Femmes savantes, la Conscience de l'Enfant, le Mariage de Victorine,* puis enfin le 5e acte d'*Hernani,* avec Sarah Bernhardt dans doña Sol, aux côtés de Mounet-Sully.

Ce fut à cette occasion que, à propos d'*Hernani* (reprise de 1877), Worms adressa au directeur du *Gaulois* la seule lettre qu'il eût jamais écrite aux journaux.

Cette lettre est typique; elle nous renseigne sur la haute conscience des artistes de cette époque et sur celle de l'administrateur paternel et sagace qu'était Emile Perrin :

22 janvier 1902.

Monsieur,

Vous me demandez le grand sacrifice d'entretenir le public de ma personne, car j'ai tenu, durant ma longue carrière théâtrale, à rester sur la plus absolue réserve à ce sujet et je n'en sors que forcé par la circonstance exceptionnelle que vous invoquez.

L'idée de jouer Don Carlos ne fut pas de mon fait, elle fut du fait de M. Perrin. Après ma rentrée à la Comédie-Française dans le *Marquis de Villemer*, il me fit part de son projet de remonter *Hernani* et de me confier le rôle de Don Carlos. Je lui fis remarquer que ce rôle n'était pas de mon emploi (je jouais alors les jeunes premiers), que c'était un « grand premier rôle », que j'avais peur de ne pas être à la hauteur de ma tâche et de trahir la confiance qu'il me témoignait. Il me répondit qu'il avait mûrement réfléchi avant de m'en parler et qu'il était sûr de ne pas se tromper. Que, d'ailleurs, nous travaillerions ensemble et qu'après quelques jours de répétitions, si l'épreuve ne lui paraissait pas concluante, il y renoncerait dans mon intérêt et surtout dans l'intérêt supérieur de l'auteur. « Fiez-vous à moi », me disait-il. C'est ce que je fis et je n'eus qu'à m'en applaudir.

La première représentation de cette reprise d'*Hernani* fut admirable. L'illustre maître assistait à l'une des dernières répétitions, et je me refuse à retracer ici les paroles flatteuses qu'il voulut bien nous adresser. Pas une critique, malgré nos vives insistances, ne sortit de sa bouche, et le public et la presse ratifièrent la satisfaction du poète.

Pour me résumer, c'est à l'initiative de M. Perrin, à sa confiance inébranlable que je fus redevable de mon succès et de l'honneur d'avoir été un des interprètes de cette belle œuvre avec mes illustres camarades.

Je vous répondais, ce matin, dans la hâte d'une conversation par téléphone, que Mme Worms ne jouait pas dans cette reprise, je me trompais. Elle a joué, un seul soir, le petit rôle du page du 3e acte. L'artiste qui l'interprétait, Mlle Martin, étant tombée malade, il s'agissait de la remplacer au pied levé le soir même. M. Perrin fit appel au dévouement de celle qui était alors Mlle Barretta, et, bien que toute nouvelle sociétaire,

elle crut ne pas déroger en acceptant de doubler sa jeune camarade pensionnaire, et elle le fit simplement, avec joie, avec toute l'ardeur de la jeunesse et... des illusions!

Prenez, cher monsieur, ce que vous jugerez intéressant dans cette trop longue lettre et agréez l'assurance de mes sentiments distingués. G. WORMS.

Entre temps, avait eu lieu le 28 décembre 1901, après trente-cinq années de service, la représentation de Boucher, qu'il faut citer comme la première de celles dont l'organisation fut confiée aux « agences » spéciales.

Les comédiens hollandais, ayant à leur tête le célèbre Bouwmeester, donnèrent, en leur langue, des fragments du *Marchand de Venise*, traduit par le Dr L.-J. Burgersdyk; les intermèdes formaient la majeure partie du spectacle, complété par l'*Homme-Sandwich*, comédie, et la première représentation d'un acte satirique du Marquis de Castellane : les *Mystiques*. Seul, le *Joueur* offrit l'occasion d'applaudir le bénéficiaire, qui ne parut que dans un rôle qui n'était pas de son emploi (!), le Marquis.

Rappelons aussi le bénéfice de Marie Laurent, sur la scène de l'Opéra, le 6 juin de la même année. La célèbre interprète de tant de drames poignants y parut dans les *Erinnyes*, rôle de Klytaimnestra. Adelina Patti chanta, avec Alvarez, *Roméo et Juliette*. Puis, dans le décor du ballet de *Don Juan*, tandis que, de la cour au jardin, s'alignaient les principaux acteurs de Paris, Mounet Sully descendit le grand escalier, conduisant par la main Mme Marie Laurent jusque sur le devant de la scène. Là, il la fit asseoir et lui récita un poème de Catulle Mendès :

Grande ouvrière d'art et d'œuvres salutaires,
Melpomène vénérable des carrefours... etc.

Enfin, Réjane amena à leur grande bienfaitrice deux petite filles de l'*Orphelinat des Arts* et dit en leur nom des vers délicats d'Auguste Dorchain :

Oh! ne nous grondez pas et n'ayez pas souci,
Grand'mère, si ce soir vous les voyez ici,
Ces frais et candides visages!

Je sais qu'il est très tard, et que, depuis longtemps
Elle a sonné, l'heure où sous les rideaux flottants
Doivent dormir les enfants sages !

Oui, mais pour une fois, — une seule, laissez
Venir, des fleurs aux mains et leurs doux yeux baissés,
Deux de ces fillettes câlines,
Oiselettes, jadis, d'un nid abandonné,
Qui, dans le nouveau nid par votre cœur donné,
Ne sont presque plus orphelines.

La recette dépassa 60.000 francs.

Plusieurs années passèrent sans départ de sociétaires, à la Comédie.

Le 4 avril 1908, Baillet la quittait, offrant au public la primeur de *Ma Générale*, comédie de Claretie, jouée par Mmes Bartet, Leconte et le tourlourou Polin; un acte du *Barbier de Séville*, mi-chant mi-dialogue, avec Fugère (Bartholo), Mathieu-Lütz (Rosine), G. Berr (Figaro), Siblot (Basile), Baillet (Almaviva); des danses grecques, réglées par Mme Mariquita et dansées par Mmes Régina-Badet, Chambon, Napierkowska.

Le bénéficiaire fut très applaudi dans Don César (4e acte) de *Ruy Blas*, dans la *Revue de Pâques* d'Adrien Vély, fantaisie prophétique, puisque la Commère, sous la séduisante apparence de Mlle Robinne, qui n'était pas encore Mme Alexandre, déclarait ceci :

Un mal qui répand l'impudeur...
La revue (il faut bien l'appeler par son nom),
Capable de remplir, même un soir, l'Odéon...

Le 5 mai 1909, malgré le temps radieux, la représentation, en matinée, de Mlle Adeline Dudlay avait attiré grande affluence rue de Richelieu.

Dès une heure et demie, la salle était pleine d'une élégante assistance, et le *Masque et le Bandeau*, de M. Flament, joué par Mlles Leconte, Cécile Sorel, MM. Grand et Grandval, provoquait les premiers bravos. Le quatrième acte d'*Horace* suivait; on y venait revoir, une fois encore, Mlle Adeline Dudlay dans le rôle de Camille, qui

fut certainement le plus beau de sa carrière. La véhémence de ses imprécations émut la salle, qui l'acclama en compagnie de Mounet-Sully et de Paul Mounet. Avec un charme délicat, Mme Blanche Barretta revenait au théâtre pour jouer un acte du *Mariage de Victorine*. L'intermède fut excellent : Kubelick, le violoniste, Mme Frieda Hempel et le *Ténor*, une fantaisie de Georges Berr.

Le *Figaro* rendit un compte détaillé de cette brillante matinée dont « le clou », comme on dit, consistait en *La Nuit de mai*, interprétée par Sarah Bernhardt (le poète) et Mme Bartet (la Muse) :

Dans un gracieux décor combiné par M. Truffier, Mme Sarah Bernhardt, telle une admirable gravure de l'époque romantique, Mme Bartet, couronnée de roses, vaporeuse et réelle tout ensemble, telle une apparition de la plus intense poésie... Et les deux grandes artistes, récitant, comme elles seulent peuvent le faire, cette *Nuit de mai* qui est peut-être le plus beau poème des lettres françaises; on les a frénétiquement acclamées, rappelées, acclamées encore, et chaque fois qu'elles s'en allaient, une ovation recommençait, interminable.

Le 5e acte du beau drame de Parodi, *La Reine Juana*, fournit à Mlle Dudlay une dernière occasion de faire apprécier son talent de force et de composition.

La recette dépassa 25.000 francs.

La mélancolique pensée de « départ » n'attrista point la soirée du 17 mai 1912, car notre ami Le Bargy ne s'en allait que... pour bientôt revenir.

Les numéros sensationnels dont était composé son pléthorique programme se succédèrent avec un peu trop de lenteur, car la cérémonie, commencée à 8 h. 30 du soir, ne se termina... que le lendemain matin, en plein jour. Le succès des apparitions fut d'ailleurs inégal.

Sarah Bernhardt, trop fatiguée, et Mme Georgette Leblanc, dans *Pelléas et Mélisande*, n'avaient pu retrouver leur succès habituel.

Si l'on avait déjà donné, sur le coup de une heure du

matin, outre les scènes de Maeterlinck, *On ne badine pas avec l'amour; Chez l'Avocat;* si Yvette Guilbert avait chanté maint refrain, si Mounet-Sully avait dit *Une soirée perdue,* il restait encore à entendre un acte du *Marquis de Priola; le Masque,* avec Mme Guerrero et M. Diaz de Mendoza et le *Veilleur de nuit* de Sacha Guitry! Cette mémorable représentation rapporta 33.785 francs.

Jules Truffier joua réellement pour la dernière fois le 28 février 1914. Un brouillard opaque s'était élevé vers 8 heures du soir et l'on se demandait comment les spectateurs avaient pu parvenir jusqu'à la place du Théâtre-Français. La salle était pourtant bondée dès 8 h. 30, au lever du rideau. Le spectacle se composait de *Maître Favilla* de G. Sand (version de Truffier), *Monseigneur voyage,* un acte inédit de Jules Claretie, et *Le Legs* de Marivaux; plus un intermède littéraire et musical, suivi d'une revue très fine de Georges Berr, intitulée *Bobino chez Molière!* jouée par l'élite féminine et masculine de la troupe. Le succès fut considérable et la satire souriante de la mode, qui consistait alors à n'aller entendre Molière que dans les cafés-concerts, entre autres à *Bobino,* rue de la Gaîté, déchaîna de bouffonnes polémiques. Ce fut un des « courageux » succès de l'auteur de tant de spirituelles comédies et du bon molièriste qu'est Georges Berr.

Après les rappels du *Legs,* Truffier était revenu en scène avec Julia Bartet, idéale dans son costume de *la Comtesse,* et ce fut à l'admirable artiste tout autant qu'au public que le bénéficiaire, fort ému, adressa ses *Stances à la retraite :*

En voyant débuter ma Jeunesse écolière,
« *Gavroche de Molière!* » a dit Victor Hugo ;
Et je crois, ce soir même, ouïr encor l'écho
Me répéter, lointain : « *Gavroche de Molière!* »

Gavroche prend congé; recevez ses adieux.
« La course de ses jours est plus qu'à demi faite »,

Tel un humble Tircis, au seuil de la retraite,
Il sourit à l'espoir des loisirs studieux.

Quand l'aurore allumait la rampe matinale,
Que nul souffle importun sous le ciel n'éteignit,
Avant d'aimer Hugo, Banville et Glatigny,
Il écouta Chénier chanter sur le Ménale.

La Muse romantique a charmé son printemps.
L'ardeur d'un sang gaulois palpitait dans ses veines,
Les rimes d'or, avec leur parfum de verveines,
Furent les fleurs d'Avril qu'il cueillit à vingt ans.

Les amis du passé se plaisaient à l'entendre
Quand il rendait une âme aux auteurs désuets;
Mais en rythmant, d'un pied léger, les menuets,
Il s'est trop égaré sur la carte de Tendre!

Depuis cet âge heureux, il dut, en son été,
Batailler galamment et subir maint orage.
A sourire quand même il mettait son courage;
Thalie accroche au cœur un masque de gaîté!

Sut-il bien mériter ce beau nom de Gavroche,
Dont le sublime aïeul jadis le baptisa?
Vous le savez, ce mot, dont plus d'un s'amusa,
Il en est encor fier quoique l'Hiver soit proche.

Déjà de ses travaux il a changé le cours;
Mais, par ce dernier soir où l'oiseau bleu s'envole,
Gavroche, « sous son toit couvert de vigne folle »,
T'emporte, ô souvenir qui refleuris toujours!

Tout se passa dans « le sourire », car le champion de « l'ancien répertoire » ne quittait point la Maison, y étant nommé directeur des études classiques. Aux trente-huit ans qu'il lui avait consacrés comme comédien, allaient s'ajouter six années de « supplément littéraire ».

Le 25 avril de la même année, un de ses meilleurs amis, de ses plus anciens camardes, — à la Comédie depuis quarante-neuf ans, — Charles Prud'hon, prenait à son tour congé du public, restant jusqu'au bout le plus modeste et le plus « gentleman » des acteurs. Fait sans doute unique, Prud'hon, ne se trouvant plus « à la page », ne voulut point paraître à sa représentation de retraite.

Le 3e acte d'*Aïda*, le 3e acte de la *Sapho* de Massenet, des danses par Loïe Fuller accompagnaient une pantomime de Jules Lévy, *Pierrot décoré; La Peur*, comédie de Félix Duquesnel, et *Méléagre et Atalante*, poème mythologique de M. Poizat.

La terrible guerre creusa alors son sinistre fossé. Depuis la victoire française, après tant de deuils et d'épreuves, deux représentations de retraite seulement ont eu lieu. Quand Jules Leitner donna la sienne, le 11 juin 1923, il y avait quatre ans que l'excellent artiste ne jouait plus à la Comédie. Il avait paru la dernière fois, en spectacle régulier, dans *le Misanthrope*, le 13 octobre 1919. On le revit dans ce même rôle (dans le 1er acte seulement) et dans celui de don César de Bazan (4e acte de *Ruy Blas*). *Le Klephte, Phèdre*, avec Mme Piérat, très applaudie au cours de cette prise de possession racinienne; l'illustre Paderewski, ex-président de la République polonaise, dont le triomphe fut indescriptible, les Fratellini, Dranem, Harry Pilcer, le *Trio des épiciers* par Saint-Granier... tels étaient les éléments composites de ce programme éclectique, dont le public exalta les merveilles. La recette atteignit 77.000 francs.

A partir de ce jour, les difficultés de la vie augmentant sans cesse, on peut, sans se montrer pessimiste ni maussade, se rendre compte que ces sortes de représentations ne devaient plus avoir, désormais, cet « air de famille » qui faisait le charme des cérémonies intimes de jadis. Lorsqu'on est obligé de ne plus viser que « la recette »..., il faut, comme chez feu Nicolet, « aller de plus fort en plus fort ! »

Georges Berr, très moderne malgré ses goûts traditionalistes, entendit et réalisa si bien ce « nouveau jeu » que la recette de sa représentation du 30 avril 1926 s'éleva au chiffre (inconnu jusqu'alors) de 113.267 francs !

Ce « record » fut obtenu par des appoints d'un pittoresque inaccoutumé :

Concours de bébés, saynète de M. Marcel Girette; *Gringoire,* et deux actes du *Légataire Universel* joués par le bénéficiaire; un intermède : M. A. Borovsky, Mme F. Litvinne, M. Benedetti, la célèbre danseuse Argentina, puis *La Fête de la Chanson* dont le triomphe fut complet, grâce au concours de Fursy, de Maurice de Féraudy, de Fugère, de Saint-Granier, de P. Bertin, de G. Berr, de Mlle L. Vauthrin, de Mme B. Bovy (dont les chansons, prétendues créoles et datant de l'Alcazar du second Empire, lui valurent le succès de la séance), de Mlle Roch, de Mlle Edmée Favart, de Mlle Marie Leconte, de Mlle M. Deval, et d'un chœur composé de Mmes Faber, Ducos, de Chauveron, Barjac, Samary, Tonia-Navar, Servière, Sully, Brille et Fédor... J'en passe, et des meilleures!

Nous voici loin de quelques-uns de nos aînés qui ne consentirent point, par modestie, à donner leur représentation de retraite : l'excellent Barré, le joyeux Thiron et d'autres charmantes femmes.

Notre grand Mounet-Sully et son frère Paul nous avaient confié qu'ils ne se seraient jamais senti le cœur assez solide pour affronter le « brouhaha » de « ce premier enterrement » — selon leur propre expression. On peut juger de ce qu'aurait pu devenir, dans nos mémoires, la dernière et mélancolique apparition de ces incomparables maîtres de la scène.

La DIVINE Julia Bartet, la belle « comédienne française » par excellence, se refusa, elle aussi, à vivre cette « épreuve ». Elle avait quitté le théâtre le 30 décembre 1919, ayant joué l'*Hérodienne* du comte Albert du Bois; elle descendait volontairement, après de fulgurantes ovations, de cette scène où, jamais, elle ne put consentir à reparaître. Elle répondait à ses admirateurs qui la conjuraient de donner, au moins, sa représentation *d'adieux :* « Pourquoi sonnerais-je ainsi solennellement le glas d'une fin de carrière? » En parlant de la sorte, Julia Bartet a semblé résumer la merveille de mesure et de sagesse

qui caractérisaient son art « minervien ». Sans doute, dans son souci de l'exquise perfection, avait-elle le sentiment de ce qu'une telle manifestation offre d'incomplet et d'inachevé. C'est, d'ailleurs, ce caractère *d'inachèvement* qui incite les comédiens à se produire dans des « fragments » tout en sollicitant maints concours étrangers. Nuance subtile saisie instinctivement par le public qui, lui, ne court, la plupart du temps, à ces représentations que par l'appât des vedettes et des « numéros à côté ».

§

Quelle conclusion tirer de ces faits assez spéciaux de la carrière dramatique?

Truffier, dans l'un de ses volumes de vers, a dit, le premier, que le théâtre est un art de jeunesse :

Notre art est un art de Jeunesse,
D'instinct et de brutalité.
Modestie et *Timidité*
Sont mots y venant de Gonesse!

— Plus de force que de finesse;
Surtout, une rude santé!
Notre art est un art de Jeunesse!...

Au temps passé du Droit d'aînesse,
Le laurier seul était vanté!
De nos jours, un bruit d'or compté,
L'unique bruit qu'on y connaisse!
— Notre Art est un art de Jeunesse!...

L'argument de ce rondel fut paraphrasé par l'auteur en quelques paragraphes dédiés à son vieil ami Frédéric Febvre, lorsque celui-ci hésitait au seuil de la retraite. Febvre, sous forme de « confession », fit imprimer ces paragraphes dans le *Gaulois* :

Le comédien a tout intérêt à quitter le théâtre avant... que le théâtre ne le quitte! L'expérience démontre que le poids du temps n'offre plus à l'artiste, quelque vaillant qu'il soit, que

les chances de ne pouvoir plus présenter au public que le navrant spectacle des forces diminuées.

Le moindre indice de fatigue, de souffrance morale ou physique, éveillant un douloureux écho dans la pensée du spectateur, celui-ci n'aime pas que son plaisir soit gâté par l'idée fâcheuse d'un fantoche délabré, se démenant péniblement devant lui. Il voit trop que ce fantoche, en cette heure déplorable, est, non l'interprète d'une manifestation d'art, mais l'exécuteur d'une pénible besogne. Le feu de la rampe ne pardonne pas! Les tares de l'âge y sont implacablement accusées. Le comédien *attardé* s'expose à de cruelles appréciations, sans parler d'un autre péril résultant des moyens d'exécution de l'acteur qui ne sont plus à la hauteur de ce qu'il rêva. Il est plus flatteur pour lui d'entendre murmurer le consolant *Déjà!* que le méprisant *Enfin!*

La réponse aux angoissantes alternatives du comédien hésitant à prendre l'héroïque résolution fut formulée par Alexandre Dumas fils :

A peine l'homme interrompt-il ses actions habituelles, régulières, mécaniques pour ainsi dire, que lui imposent les événements, la nouveauté, l'habitude, à peine rentre-t-il en lui-même pour se recueillir, pour comprendre, pour s'arrêter un moment, qu'il ne sait plus où il est, pris entre *ce qui a été,* qui n'a plus de consistance, et ce *qui va être,* qui n'a pas de certitude; aussi celui qui sort d'une carrière où il y avait pour lui plusieurs années de bien-être, d'éclat, de gain, de jouissances d'amour-propre, et cette gloriole tant enviée des obscurs, pour entrer dans le silence et y demeurer sans regret et sans amertume, celui-là est le sage qui donne l'exemple d'une intelligence claire, d'une volonté saine.

On ne peut pas mieux dire, certes... Mais, malgré tout, il reste avéré que ces représentations dites « de retraite » sont, au fond, plus tristes que réjouissantes, et l'on comprend que des âmes sensibles se soient effrayées rien qu'à leur proche vision..., car les programmes de ces galas, quelque fulgurants, quelque bruyants qu'ils soient, ne sont, en somme, que le prologue de l'oubli!

JULES TRUFFIER et JACQUES CHANU.

CHRONOLOGIE CASANOVIENNE

Casanova, on le sait, commença la rédaction de ses *Mémoires* vers l'année 1790, à l'âge de soixante-cinq ans, au château de Dux, en Bohême. Ce château, c'est le dernier refuge après bien des orages; cette rédaction, le suprême bonheur.

Dans sa vieillesse, l'aventurier reste en pleine possession de ses facultés intellectuelles. On peut même dire qu'elles sont exaltées. Il vient de publier plusieurs ouvrages importants. Il en compose d'autres sur les sujets les plus divers. D'ailleurs, il possède une haute opinion de sa valeur personnelle. Ce n'est pas pure vanité : une foule de savants, érudits, poètes, gens notables et grands seigneurs le considèrent comme un maître et ne lui ménagent point les louanges. Des personnages importants le viennent voir, et, dans tous les pays de l'Europe, il entretient une immense correspondance, dont les débris nous permettent d'évaluer son prestige. A Dux, il joue en petit le rôle que Voltaire tenait jadis à Ferney. Bref Casanova connaît parfaitement la portée de tout ce qu'il dit ou écrit.

Comment se fait-il que cet homme, à ce moment-là féru de sciences exactes, et d'autre part épris d'histoire, se soit parfois montré si négligent dans la chronologie de ses propres exploits? Confusion de ses souvenirs? Il vantait, à juste titre, l'excellence de sa mémoire. En tout cas, pour la rafraîchir, il possédait sur lui-même un volumineux dossier, bourré de notes rédigées aux différentes

époques de sa vie, actes officiels, coupures de journaux, lettres pertinemment datées ou timbrées de la poste, etc. En outre les *Mémoires* n'ont pas été écrits *currente calamo,* comme on le croit souvent. Casanova les a retouchés, corrigés, recopiés jusqu'à sa mort, en 1798. A-t-il donc sciemment résolu de nous tromper?

C'est trop dire. On ne peut dénier aux *Mémoires* une réelle, une évidente vérité générale. Sans doute, le Vénitien fut-il poussé, malgré lui, à donner plus de relief à son héros principal, lui-même. Et Dieu sait s'il le chérissait, ce héros! Il pensait que dans pareilles aventures, surtout amoureuses, rien ne compte sinon l'aventure elle-même, ni les humains qui s'agitent aux alentours, ni l'horloge dont l'aiguille tourne, ni les semaines qui filent sournoisement, ni les années qui se précipitent et remplacent implacablement la beauté par les rides, le poil noir par le poil gris, la vigueur par l'insuffisance physique. Ressuscitant le passé, il le voyait par le gros bout de la lorgnette, dans sa splendeur et son éclat. Comment résister à la tentation d'insister sur certains épisodes, d'en embellir certains autres, de passer rapidement sur des faits notables, mais fâcheux, d'en taire d'assez importants? Poussé par son démon, il a donc sacrifié le souci de l'exactitude au désir d'intéresser et de plaire. Il nous a laissé de sa vie une belle histoire romancée qui, comme toute histoire romancée, reste vraie dans ses grandes lignes, mais néglige la juste proportion des événements dans la durée, et ce déterminisme par lequel se relient les moindres de nos actions. D'ailleurs les *Mémoires* sont incomplets, au moins pour la partie jusqu'à présent connue. Ils s'arrêtent en 1774. Casanova devait vivre encore vingt-quatre ans qui constituent le couronnement logique de sa carrière.

Les recherches positives, suscitées par les *Mémoires* depuis quelque cent ans, et surtout depuis cinquante, permettent d'établir historiquement, par des documents pour

la plupart ignorés de Casanova, une chronologie exacte. On peut ainsi rectifier sur bien des points les assertions de l'aventurier en éclairant d'un vrai jour ses faits et gestes.

Mariage de Gaëtan Casanova et de Zanetta Farussi	*27 février 1724.*
Naissance de Jacques Casanova	*2 avril 1725.*
Naissance de François Casanova à Londres	*1er juin 1727.*
Naissance de Jean Casanova	*2 novembre 1730.*
Naissance de Madeleine Casanova	*25 décembre 1732.*
Mort du père de Casanova	*15 décembre 1733.*
Naissance de Gaëtan Casanova	*16 février 1734.*
Départ de Jacques pour Padoue	*1734.*

Pendant quatre ans, Jacques travaille sous la direction de l'abbé Gozzi. Après quoi, il se fait inscrire à l'Université de Padoue, le *Bô,* pour étudier le droit. Les registres de la Faculté nous révèlent ses immatriculations.

Première année de droit	*1737-1738.*
Deuxième année de droit	*1738-1739.*

Muni de sa licence, Jacques revient à Venise. Sa mère est à Dresde, actrice à la cour de l'Electeur de Saxe, mais elle conserve sa maison de Venise. Jacques y loge avec son frère François.

Installation dans la Calle della Commedia	*fin 1739.*

Le jeune homme se destinait à la cléricature.

Il reçoit la tonsure	*14 février 1740.*
Puis les quatre ordres mineurs	*22 janvier 1741.*

C'est un garçon rangé, studieux, instruit, aimable. Il se voit favorablement accueilli par le sénateur Malipiero et fait la connaissance d'hommes bien pensants et de vieilles dames. Ces bonnes gens le poussent vers la prédication. Malgré son jeune âge, il monte en chaire. Dans de pareils sermons, souvent prononcés à cette époque par

des jouvenceaux, il faut voir seulement des exercices préparatoires à l'éloquence sacrée. Malheureusement Giacomo reste court en prononçant un panégyrique de saint Joseph, probablement le 19 mars 1741. Mieux vaut aller passer sa thèse de doctorat à Padoue. On a mis en doute ce titre de docteur, non que Casanova fût incapable de l'acquérir, mais parce qu'on n'en a pas trouvé trace dans les archives. Or, M. Bruno Brunelli a découvert récemment que les registres de scolarité concernant les années 1742, 43 et 44 sont perdus. C'est précisément l'époque où Giacomo dut passer sa thèse.

Mort de sa grand'mère .... *18 mars 1743.*

La mort de la bonne grand'mère déclanche la débâcle. Zanetta, maintenant fixée à Dresde, prétend ne plus payer un loyer à Venise. Par suite de ses fredaines, Casanova se fait chasser par son protecteur Malipiero. Son tuteur, l'abbé Grimani, le déteste. Giacomo se cabre et multiplie ses frasques. Zanetta intervient. Elle recommande le révolté à Bernardino de Bernardis qui vient d'être promu à l'évêché de Martirano en Calabre. Le futur évêque veut bien se charger du jeune abbé. Quittant la Saxe, Bernardis se dirige sur Rome, où doit s'effectuer sa consécration.

Arrivée de Bernardino de Bernardis à Venise......................... *26 août 1743.*
Sa consécration épiscopale à Rome...... *22 décembre 1743.*
Arrivée de Casanova à Rome........... *fin de 1743 ou début de 1744.*

Trop tard! l'évêque est parti. Casanova, qui vient d'accomplir de Venise à Rome un voyage des plus mouvementés, se lance à la poursuite de l'évêque, arrive à Martirano, et déclare que le pays ne lui convient pas. On a nié le voyage à Martirano. Quoi qu'il en soit, Giacomo se trouve à Naples vers le milieu de 1744 et recueille des recommandations pour Rome, où le cardinal Acquaviva lui donne une place dans son secrétariat.

Installation à Rome. .... *seconde partie de 1744.*

Mais à la suite d'un scandale, dont il se prétend innocent, Casanova doit quitter la Ville Eternelle.

Départ forcé de Rome. .... *début de 1745.*

Voyage par Ancône, Sinigaglia, Pesaro, Rimini, région où les armées autrichiennes et espagnoles sont en présence. Toute cette partie des *Mémoires* est décalée d'une année. Casanova parvient à Venise en mars ou avril 1745 et se fait donner une place dans la suite du chevalier Venier qui se rend en ambassade à Constantinople. Venier doit toucher terre à Corfou. Casanova, probablement chargé d'une mission, part le premier pour Corfou, vers le début de mai 1745.

*Départ de Venier sur l'*Europa.......... *19 mai 1745.*
Arrivée de Venier à Corfou............ *21 juin 1745.*
Son départ de Corfou avec Casanova.... *1er juillet 1745.*
Arrivée à Constantinople.............. *17 septembre 1745.*
Casanova repart de Constantinople avec l'escadre d'Antonio Renier.......... *début d'octobre 1745.*
Arrivée à Venise, après escale à Corfou... *fin octobre 1745.*

On a également avancé que Casanova n'avait jamais mis les pieds à Constantinople et Corfou. Les dates qu'il nous donne sont inexactes. S'il a, comme il le prétend, navigué avec Venier et Renier, il faut rétablir ces dates conformément aux éphémérides vénitiennes.

A Venise, six mois d'indécision, de métiers vagues et de vie crapuleuse. Mais la chance apparaît.

Rencontre du sénateur Bragadin........ *nuit du 20 au 21 avril 1746.*

L'existence se fait splendide (femmes, jeu, gais compagnons, productives opérations cabalistiques); trop splendide, car les Inquisiteurs d'Etat s'émeuvent. Il devient plus prudent d'aller s'amuser ailleurs.

Départ pour Milan . . . . *1748.*

A Milan, Casanova fait la connaissance d'un joyeux drille, Antonio Balletti, se lie avec lui et le suit à Mantoue. A Césène, il rencontre Henriette et part avec elle pour Parme, où tous deux filent le parfait amour. Mais Henriette est une Française de bonne famille et Parme, depuis le traité d'Aix-la-Chapelle (octobre 1748), abonde en officiers français. Reconnue, Henriette doit s'arracher à ses amour. Casanova l'accompagne jusqu'à Genève.

Séparation d'avec Henriette. . . . . *fin décembre ou début de janvier 1750.*
Retour à Venise. . . . . *janvier ou février 1750.*

Il y mène une telle vie que l'Inquisiteur Zorzi Contarini le semonce vertement. Un homme averti en vaut deux : Casanova décide d'aller à Paris.

Départ de Venise. . . . . *début de juin 1750.*
Départ de Mantoue avec Antonio Balletti. *12 juin 1750.*
Séjour à Lyon. Initiation à la franc-maçonnerie. . . . . *juillet-août 1750.*
Arrivée à Paris. . . . . *mi-août 1750.*

Reçu chez Antonio et Silvia Balletti, l'aventurier se lance d'abord dans le monde des théâtres. Bientôt les Balletti sont appelés à jouer devant la Cour, à Fontainebleau.

Séjour à Fontainebleau. . . . . *entre le 7 octobre et le 17 novembre 1750.*

Sa prestance, sa faconde, sa culture mettent notre Vénitien en valeur. Il entre en relation avec d'importants personnages, dont beaucoup resteront pour lui des protecteurs fidèles. Même vie à Paris, à Versailles. Le comte de Loos l'engage à transposer en italien le livret que

Cahusac composa pour *Zoroastre,* mis en musique par Rameau.

Traduction de Zoroastre .... *1751.*

La pièce est représentée au Théâtre Royal de Dresde en février 1752. Casanova ne s'en tient pas là. Avec Le Prévost d'Exmes, il compose une comédie-ballet pour la Comédie Italienne.

Première des Thessaliennes. .... *24 juillet 1752.*

L'amour l'occupe plus encore. Il a raconté la plupart de ses aventures passionnelles, pas toutes cependant, entre autres sa liaison (qui l'occupa pendant un hiver) avec la « demoiselle Rabon », femme du danseur Pitrot, liaison révélée par les rapports de police. L'inspecteur Meusnier accuse également (peut-être à tort) Silvia Balletti d'entretenir Giacomo. S'il a fait, comme il l'a prétendu, un premier voyage en Angleterre, c'est à cette époque; mais on ne possède sur ce voyage aucun renseignement précis.

Départ de Paris pour Dresde........... *été de 1753.*

A Dresde, il essaie de mener une vie tranquille, chose au-dessus de ses forces. Il s'en va.

Séjour à Vienne........................ *hiver de 1753-1754.*

L'impécuniosité devenant gênante, il rentre à Venise.

Retour à Venise........................ *février 1754.*

Bien muni d'argent grâce au jeu et à Bragadin, Casanova réalise pendant ce séjour les aventures les plus voluptueuses qui lui soient jamais arrivées. C'est alors qu'il connut Catherine Campana et Marie-Madeleine Pasini, alors qu'il connut Bernis, ambassadeur à Venise. Malheureusement Bernis, appelé à d'autres fonctions, doit quitter ce poste. Avant son départ, il est admis aux premiers degrés de la cléricature et de la prêtrise.

Bernis reçoit les quatre ordres mineurs... 13 avril 1755.
Et le sous-diaconat.................. *20 avril 1755.*

Casanova se consacre désormais à la bataille littéraire contre l'abbé Chiari. Ayant débuté dans les derniers mois de l'année 1754, elle s'étend sur la première moitié de 1755. Les amitiés de l'aventurier avec les libertins, ses propos excessifs, son insolence provoquent les rapports des espions aux Inquisiteurs, en particulier ceux de Manuzzi.

Derniers rapports de Manuzzi. . . . . 17 et 21 *juillet* 1755.
Arrestation de Casanova. . . . . 26 *juillet* 1755.
Condamnation à cinq ans de Plombs . . . . 21 *août* 1755.

Cette condamnation est prononcée d'office, sans comparution du prévenu devant le tribunal. De son côté, le prisonnier ne songe qu'à s'évader. Il y parvient après quinze mois de détention.

Evasion des Plombs . . . . *nuit du* 31 *octobre au* 1er *novembre* 1756.
Arrivée à Augsbourg. . . . . 16 *décembre* 1756.
Arrivée à Paris. . . . . 5 *janvier* 1757.

L'évadé retrouve les Balletti et beaucoup des relations nouées pendant son précédent séjour.

Publication dans le Mercure de France *d'un* Madrigal . . . . *avril* 1757.

Il retrouve surtout Bernis, nommé au Conseil royal le 2 janvier, et qui deviendra ministre en juin. Bernis pousse son protégé vers les affaires financières. On organise la Loterie de l'Ecole Militaire. Les pourparlers durent pendant toute l'année 1757. Casanova se fait apprécier par M. de Boulongne, Paris-Duverney et bien d'autres. Au ministère des Affaires étrangères, on le charge d'une mission secrète pour Dunkerque.

Départ pour Dunkerque. . . . . *fin août* 1757.
Retour à Paris. . . . . *mi-septembre* 1757

Ses très nombreuses aventures amoureuses n'empêchent pas Casanova de distinguer Manon Balletti et de

lui promettre le mariage. Manon, très éprise elle aussi, lui offre un amour ardent, mais pur. Bientôt gêné de soupirer en vain, Casanova délaisse peu à peu Manon sous prétexte d'affaires.

Décrets autorisant la Loterie. . . . . *27 janvier et 7 février 1758.*
Premier tirage. . . . . *18 avril 1758.*

Casanova, directeur d'un bureau, devient riche et mène la vie à grandes guides. Il ne néglige pas la cabale et prend par ce moyen une grande influence sur la comtesse du Rumain et la marquise d'Urfé. Il a bien le temps de s'occuper de Manon !

Mort de Silvia Balletti. . . . . *16 septembre 1758.*

Des opérations financières pour le Trésor Royal (et aussi pour Mme d'Urfé) l'obligent à partir en Hollande.

Premier départ en Hollande. . . . . *mi-octobre 1758.*
Retour à Paris. . . . . *janvier 1759.*

De plus en plus riche, il affecte des allures de grand seigneur et loue une maison digne de son faste à la Petite-Pologne. Cependant son protecteur Bernis est parti en disgrâce en décembre 1758. Au lieu de se montrer prudent, Casanova commet fredaines sur fredaines. Il se mêle même à une louche histoire d'avortement.

Visite de Casanova et de Justinienne Wynne chez la sage-femme Reine Demay. . . . . *fin février 1759.*
Lettre du lieutenant général de police Bertin ordonnant une enquête . . . . *7 mars 1759.*
Condamnation de Reine Demay. . . . . *20 avril 1759.*
Accouchement de Justinienne Wynne au couvent de Conflans. . . . . *juin 1759.*
Départ de la famille Wynne pour Bruxelles. . . . . *18 juillet 1759.*

Casanova sort indemne de cette affaire, mais d'innombrables plaintes sont déposées contre lui pour lettres

de change protestées. Un de ses créanciers, Louis Petitain, le fait jeter en prison comme débiteur insolvable.

Incarcération à For-l'Evêque. . . . . *23 août 1759.*
Sortie de For-l'Evêque sous caution fournie par Mme d'Urfé. . . . . *25 août 1759*

La situation s'aggrave par des accusations pour faux et usage de faux. Casanova comprend que l'air de Paris devient dangereux. Mme du Rumain lui procure une lettre de recommandation de Choiseul pour M. d'Affry, ambassadeur de France à La Haye.

Lettre de Choiseul à M. d'Affry. . . . . *29 septembre 1759.*
Départ brusqué pour la Hollande. . . . . *derniers jours de septembre ou premiers jours d'octobre 1759.*
Mise en location de la maison de la Petite-Pologne. . . . . *8 octobre 1759.*
Condamnation pour faux. . . . . *22 décembre 1759.*
Séjour en Hollande. . . . . *octobre 1759 à février 1760.*

Bientôt brûlé en Hollande, le Vénitien va chercher fortune ailleurs. Il possède de chaudes lettres de recommandation pour de hauts militaires de l'armée du Rhin.

Arrivée à Cologne. . . . . *mi-février 1760.*

A Cologne et Bonn, notre homme tranche du grand seigneur. Seulement, vers le milieu de mars, arrive, lancé par l'ambassade de France, un mandat d'arrêt. Giacomo en est-il prévenu? Il disparaît. Le voilà à Stuttgard en fin mars-avril : il se fait appeler chevalier de Seingalt pour jeter de la poudre aux yeux et voiler son identité. Il joue, perd, se trouve entortillé dans des histoires équivoques.

Fuite de Stuttgard. . . . . *avril 1760.*

A Zurich, assez mal en point, il lui prend des velléités de se faire moine; puis il engage habits et bijoux afin de

se procurer des subsides (*24 avril 1760*). Après un passage assez rapide à Soleure, on le trouve à Berne, menant une existence retirée et mystérieuse.

Départ de Berne. . . . . 19 juin 1760.
Séjour à Lausanne. . . . . juin-juillet et peut-être août 1760.
Visite à Haller à Roche. . . . . 24 juin 1760.
Visites à Voltaire aux Délices. . . . . juillet ou août 1760
Mariage de Manon Balletti avec Blondel.. 20 juillet 1760.

Revenir à Paris, c'est risquer d'y faire connaissance avec la Conciergerie. Casanova entreprend donc un long parcours qui le conduit à Aix-les-Bains, Grenoble, Avignon, Marseille, Gênes, Livourne, Pise, Florence et Rome. Cette randonnée, mêlée de fortunes diverses, occupe la fin de 1760. A Rome, il séjourne quelque temps chez le peintre Raphaël Mengs, ami de son frère Jean, puis pousse une pointe jusqu'à Naples.

Retour à Rome. . . . . janvier 1761.
Départ de Rome. . . . . 5 février 1761.

Florence le voit filer rapidement. Bologne l'accueille plus longtemps. A Turin l'attend l'abbé Gama. Ce diplomate de coulisse lui a déjà proposé d'aller, de la part du Portugal, surveiller les plénipotentiaires du futur Congrès d'Augsbourg. Casanova promet de s'y rendre, tout en passant par Paris, où Mme d'Urfé tient absolument à le voir. Il a promis en effet à la marquise de la transformer en homme par opération magique. Le mage, au commencement de l'été, arrive donc à Paris, mais se garde bien d'y séjourner. Il se dirige sur Augsbourg.

Arrivée à Augsbourg. . . . . juillet 1761.

Le congrès se trouvant encore en suspens, Casanova ne s'attarde pas dans cette ville, jugée maussade.

Arrivée à Munich. . . . . 22 juillet 1761.

Il y dépense un argent fou avec Catherine Renaud, se ruine et revient malade à Augsbourg.

Retour à Augsbourg. . . . . septembre 1761.

Décidément le congrès n'aura pas lieu. Le malade reçoit à point nommé 50.000 francs de Mme d'Urfé, se soigne et cultive l'amitié du comte de Lamberg.

Arrivée à Paris. . . . . fin décembre 1761.

Avec Mme d'Urfé, on décide que l'opération cabalistique se fera au printemps. Il y faut l'aide d'une vierge mystérieuse. Pour accomplir cette bouffonnerie, Casanova jette son dévolu sur la Corticelli, une de ses maîtresses, qui danse actuellement à Prague. Il la mande, accourt à sa rencontre à Metz et l'amène au château de Pontcarré, chez Mme d'Urfé, où les incantations doivent se perpétrer.

Séjour à Pontcarré. . . . . avril 1762.

L'opération ne réussit pas. On part « en famille » pour Aix-la-Chapelle, puis, par Liège, Luxembourg, Metz, Colmar, on arrive à Bâle. La régénération de Mme d'Urfé ne pourra s'accomplir qu'au printemps prochain. On se sépare. La marquise se dirige sur Lyon et Casanova sur Turin. Il y rencontrera, dit-il, un puissant chef des Rose-Croix. Il l'y rencontre en effet : c'est Passano, homme de sac et de corde, dont Casanova fit la connaissance à Livourne, en 1760.

Arrivée à Turin. . . . . fin août 1762.

Ayant prié Passano d'aller l'attendre à Gênes, Casanova se divertit si bruyamment que le directeur de la police de Turin lui signifie son expulsion.

Expulsion de Turin. . . . . novembre 1762.

Furieux et vitupérant, Casanova se réfugie à Genève, puis à Chambéry : il ronge son frein pendant tout le mois de décembre. De puissantes protections lui permettent de rentrer à Turin en triomphateur.

Retour à Turin. . . . . 6 janvier 1763.

Cette ville stupide n'est cependant plus digne de sa présence.

Séjour à Milan. .... *février-mi-mars 1763.*

Le devoir, l'intérêt et Mme d'Urfé l'appellent à Marseille pour consommer l'opération pendant le fatidique mois d'avril. Mais voilà Passano qui, dupé par l'enchanteur, fait un bruit de tous les diables et dévoile la supercherie à Mme d'Urfé. Celle-ci ne se trouble pas pour si peu. La cérémonie s'effectue. Comme Casanova ne tient pas du tout à connaître le résultat, il plante Mme d'Urfé à Lyon et va s'embarquer à Calais pour faire un petit tour en Angleterre.

Arrivée à Londres. .... *14 juin 1763.*
Rencontre avec la Charpillon .... *fin septembre 1763*

Justice immanente !La Charpillon se moque du galant chevalier avec une cruelle désinvolture. Malheureux, réduit à la misère, impliqué dans une affaire de fausse lettre de change, Casanova fuit Londres en mars 1764 et se trouve à Douvres le 15. Peut-être fera-t-il fortune à Berlin. En route par Bruxelles, Brunswick, Magdebourg!

Séjour à Berlin. .... *août 1764.*

Rapidement déçu, il poursuit sa course vers la Russie.

Départ de Berlin. .... *début de septembre 1764.*
Séjour à Riga. .... *de la mi-octobre au 15 décembre 1764.*
Séjour en Russie .... *janvier à septembre 1765.*

Aucune situation lucrative. Alors, vive la Pologne!

Séjour à Varsovie. .... *fin 1765 à mars 1766.*
Duel avec Branicki. .... *5 mars 1766.*

Voyage en Podolie, Wolhynie, Pocutie, Russie polonaise. . . . . *mars à mai 1766.*
Départ de Varsovie. . . . . *8 juin 1766.*

Après quelques mois passés à Dresde en famille, on le retrouve à la Noël de 1766 à Vienne. De blâmables histoires de femmes et de jeu provoquent son expulsion.

Expulsion de Vienne. . . . . *fin janvier 1767.*

Il végète à Munich et Augsbourg pendant le premier semestre de 1767. Le 6 juillet, il est à Schwetzingen et propose ses lumières au ministre baron de Beckers. Sans insister, puisqu'en août il se trouve à Spa, où de puissants amis et d'influentes amies lui donnent des lettres de recommandation pour l'Espagne.

Retour à Paris. . . . . *vers octobre 1767.*
Départ de Paris. . . . . *20 novembre 1767.*
Arrivée à Madrid. . . . . *fin décembre 1767.*
Rédaction du projet pour peupler et cultiver la Sierra Nevada. . . . . *27 mai 1768.*
Départ forcé de Madrid. . . . . *début d'août 1768.*

Errant à Saragosse et Valence en août, septembre, octobre, il rencontre dans cette dernière ville la danseuse Nina Bergonzi. Avec elle, il arrive à Barcelone en octobre. La Bergonzi l'entretient au nez de l'amant officiel, le gouverneur général de Catalogne comte Ricla. Soudain Passano surgit on ne sait d'où et dénonce Casanova qui va gémir en prison.

Arrestation à Barcelone. . . . . *entre le 20 et le 25 novembre 1768.*
Libération avec expulsion du territoire... *28 décembre 1768.*

Casanova fuit l'ingrate Espagne, traverse les Pyrénées, passe successivement à Perpignan, Narbonne, Béziers, Montpellier en janvier 1769. Le 7 février, il est à Nîmes, hésite sur la direction à prendre, puis arrive à Aix-en-Provence chez le marquis d'Argens. Il y tombe assez gravement malade. Guéri, le voilà à Lugano. Après quelque temps passé à Turin, il revient à Lugano.

Séjour à Lugano. . . . . *juillet à fin décembre 1769.*
Impression de la Confutazione . . . . *1769.*
Séjour à Turin. . . . . *janvier à mi-mars 1770.*

Tous ses espoirs sont placés dans la *Confutazione* écrite à la louange de Venise. Sans doute lui apportera-t-elle la grâce des Inquisiteurs avec la permission de rentrer dans sa patrie. Les Inquisiteurs ne bronchent pas. Comme Orloff se trouve à Livourne avec l'escadre russe pour tenter peut-être un coup de force sur Constantinople, Casanova demande une place de secrétaire. On prétend se passer de ses services. Alors il se met à errer.

Séjour à Pise et Sienne. . . . . *fin mars-avril 1770.*
Séjour à Rome. . . . . *mai 1770.*
Départ pour Naples. . . . . *début de juin 1770.*

Il provoque de tels scandales qu'ils retentissent jusqu'à Pavie d'où le P. Jacquier, son savant ami, lui adresse le 24 juillet d'assez dures morigénations. Le voilà de nouveau à Rome. Redevenu sage, il fréquente pendant de longs mois la bonne société, grâce à Bernis qui est ambassadeur. Mais, en avril 1771, une nouvelle frasque, dont on ignore la nature, soulève l'opinion contre lui. Il se réfugie à Florence où on le trouve en juillet 1771. Peut-être y passerait-il inaperçu, si, en décembre, il ne se voyait soudain compromis avec un trio d'escrocs qui exploita trop habilement au jeu un richissime jeune Anglais.

Expulsion de Florence. . . . . *28 décembre 1771.*
Arrivée à Bologne. . . . . *30 décembre 1771.*

Il lui faut sa grâce : donc, vie exemplaire. Pendant huit mois, tout en soignant ses relations, il compose et fait éditer une étude de psycho-physiologie féminine qui ne manque pas d'humour.

Publication de Lana caprina. . . . . *1772.*

Ses amis vénitiens l'engagent à se fixer à Trieste pour donner plus ostensiblement des preuves de bonne volonté.

Départ de Bologne. . . . . *fin septembre 1772*
Séjour à Ancône. . . . . *octobre et mi-novembre 1772.*
Arrivée à Trieste. . . . . *15 novembre 1772.*

Il fréquente chez le gouverneur de la ville, le directeur de la police, le consul de Venise à Trieste, fait des vers et met sur pied son *Histoire des troubles de la Pologne* dont le tome I paraît à Goritz en 1774. Il s'emploie même au service des Inquisiteurs.

Surveillance des moines arméniens. . . . . *février à août 1774*

Cet habile espionnage lui vaut, avec certaines gratifications, la faveur du Tribunal Suprême.

Grâce de Casanova. . . . . *3 septembre 1774.*

Après dix-huit ans d'exil, le retour dans la patrie s'accomplit aussitôt sous le signe de la joie. Mais comment se procurer de quoi vivre?

*Traduction de l'*Iliade (tome I) . . . . *1775.*
Histoire des troubles de la Pologne (*II et III*). . . . . *1775.*

Enfin les Inquisiteurs nomment Casanova agent secret (*confidente*) de la République.

Casanova confidente *officieux.* . . . . *1776.*
*Traduction de l'*Iliade (tome II). . . . . *1776.*
Mort de Zanetta, à Dresde. . . . . *29 novembre 1776.*

L'existence de l'aventurier, devenu espion, est maintenant assez rangée. Cependant les allocations des Inquisiteurs demeurent insuffisantes. De plus en plus, il va demander du renfort à sa plume.

*Traduction de l'*Iliade (tome III). . . . . *1778.*
Voyage dans la région d'Ancône. . . . . *mai-juillet 1779.*
Publication du Scrutino. . . . . *1779.*

Publication des Opusculi Miscellanei.... *janvier à juillet 1780.*

Voyage à Florence. . . . . *juillet 1780.*

Ce voyage lui permet de recruter une troupe de comédiens français et de l'amener à Venise. Il devient imprésario. En même temps, les Inquisiteurs le récompensent de son zèle : ils lui donnent des appointements fixes.

Casanova confidente *officiel*. . ... *7 octobre 1780.*

La publication d'une feuille de critique théâtrale lui permettra de soutenir sa troupe.

Messager de Thalie (*10 numéros*)....... *octobre à décembre 1780.*

Talia (*1 numéro*) .... *janvier 1781.*

Hélas! à la fin de cette même année, les Inquisiteurs, mécontents, lui suppriment son traitement. La vie redevient singulièrement dure. Un nommé Carletti le berne et l'insulte.

Affaire Carletti. . ... *mai 1782.*

Publication de Ne amori ne donne ...... *août 1782.*

Cet ouvrage, injurieux pour les patriciens, met Venise en émoi et nécessite le départ du pamphlétaire.

Séjour à Trieste. . ... *de septembre 1782 à janvier 1783.*

Dernier rapport de confidente......... *11 octobre 1782.*

Il faut se résoudre, une fois de plus, à prendre le chemin de l'aventure. Casanova passe rapidement à Venise pour mettre ordre à ses affaires.

Départ de Venise. . . .. *13 janvier 1783.*

A Vienne, impossible de trouver une situation. Peut-être Paris se montrera-t-il plus favorable.

Passage à Venise. . . .. *16 juin 1783.*

Il s'attarde quelques jours à Mestre, arrive à Bassano le 24 juin et, par Augsbourg, Francfort, Mayence, Cologne, Aix-la-Chapelle, parvient à Spa, où il se trouve le

23 juillet. Tout est très cher et ses fonds sont très bas. Par bonheur, une dame anglaise se plaît à converser avec lui en latin. En sa compagnie, il se rend à Amsterdam. Mais sur une proposition inacceptable (?), il la quitte soudain, et, en août-septembre, par La Haye, Rotterdam, Anvers, Bruxelles, se dirige sur Paris.

Arrivée à Paris. . . . . *19 septembre 1783.*

Nouvelles déceptions, nouveaux échecs, nouveau départ.

Départ de Paris. . . . . *après le 23 novembre 1783.*

Arrivée à Vienne. . . . . *vers le 7 décembre 1783.*

Il quitte aussitôt Vienne pour Dresde, Berlin, Prague, cherchant sans doute un emploi qu'il ne trouve pas. Ah! le métier d'aventurier n'a rien d'une douillette sinécure!

Repli sur Vienne. . . . . *mi-février 1784.*

L'ambassadeur de Venise, Sébastien Foscarini, le prend comme secrétaire. Aussitôt les mauvais jours sont oubliés et la joie de vivre revient.

Publication de la Lettre historico-critique. . . . . *mai 1784.*
Exposition raisonnée. . . . . *1785.*
Supplément à l'Exposition raisonnée. . . . *1785.*
Mort de l'ambassadeur Foscarini. . . . . . . *27 avril 1785.*

Voilà Casanova subitement jeté dans l'inconnu, la misère. Dans l'Europe entière il a commis de telles imprudences qu'on ne veut de lui nulle part. Que faire? Où aller?

Départ de Vienne. . . . . *fin juillet 1785.*
Passage à Brünn. . . . . *30 juillet 1785.*
Séjour à Carlsbad. . . . . *août 1785.*

Il y rencontre (à moins que ce ne soit à Tœplitz) le comte de Waldstein. Celui-ci l'engage comme bibliothécaire et l'amène au château de Dux, en Bohême. C'est le

salut.

Arrivée à Dux	*début de septembre 1785.*
Publication des Soliloques d'un penseur. .	*1786.*
Séjour à Prague.	*1787.*
Publication de l'Histoire de ma fuite. . . .	*1788.*
Publication de l'Icosameron..	*1788.*
Voyage à Leipzig et Dresde.	*printemps-été 1788*

Sa vie à Dux est coupée de plaisirs qu'il doit à l'amabilité de Waldstein, et de vexations causées par la valetaille du château. Casanova se réfugie de plus en plus dans l'étude, publie des opuscules scientifiques, écrit des essais dont la plupart sont restés inédits.

Rédaction des Mémoires.	*commencée vers 1790.*
Mort de Lamberg.	*1792.*
Brouille avec Opiz.	*1794.*

Ses démêlés avec le personnel du château et les habitants de Dux, la fureur de vieillir, la conscience d'avoir gâché sa vie le plongent parfois dans des crises de désespoir qui le bouleversent. Un jour, soudain il quitte Dux pour tenter de nouvelles aventures.

Fugue à Weimar et Berlin	*automne 1795.*

Hélas! il constate vite que les beaux jours d'antan sont irrémédiablement révolus! L'oreille basse, il rentre à Dux. Une jeune fille ingénue, Cécile de Roggendorff, adoucira sa misère morale, au moins par lettres.

Première lettre de Cécile.	*février 1797.*
Début de la maladie de Casanova.	*fin 1797.*
Mort de Casanova.	*4 juin 1798.*
Edition allemande des Mémoires *(Leipzig, Brockaus)*	*1821-1828.*
Ed. française : arrangement Laforgue (Leipzig-Paris-Bruxelles).	*1826-1838.*

A ces dates, on en pourrait ajouter d'autres. Il suffit, semble-t-il, d'avoir constitué le cadre réel de cette vie

effrénée en lui donnant, pour ainsi dire, une armature chronologique. Si Casanova y perd quelquefois un peu de son faux éclat, il ne peut qu'y gagner en tout ce qui concerne son activité, son énergie, la fertilité de ses moyens et son endurance aux plus longs voyages.

JOSEPH LE GRAS.

« *FIGURES* »

GEORGES DUHAMEL

On a dit que la guerre a révélé M. Georges Duhamel au public. Il est vrai; mais elle l'a surtout révélé à lui-même.

En 1914, cet animateur, avec M. Charles Vildrac, du groupe de « L'Abbaye », se cherchait encore, à travers Emerson, Whitman, Nietzsche, M. Maurice Maeterlinck et M. Paul Claudel. Il était en désir de domination spirituelle. Toutefois, s'il exprimait, sur un ton péremptoire, quelques vérités esthétiques et morales auxquelles se mêlaient souvent les paradoxes, il manquait de l'autorité, sinon de la vigueur indispensable à qui veut faire figure de chef.

L'homme en tête, Selon ma loi, tels étaient avec *Des légendes, des batailles* (qui sonnait assez épiquement) les titres significatifs de ses premiers recueils de vers.

Mais la royauté ou la dictature lui échappait dont son juvénile orgueil avait rêvé. Il voyait son ami, M. Jules Romains, le fondateur de « l'Unanimisme », s'en emparer, et dès lors prétendait ne plus rechercher que l'isolement...

On le sent bien à ses *Elégies,* inspirées par un sentiment fraternel : la seule puissance à laquelle M. Duhamel pouvait recourir est celle que confère l'amour, avec la volonté de dévouement qu'il comporte.

Mobilisé en qualité d'aide-major, les agonies sur lesquelles il lui fut donné le triste privilège de se pencher, le cœur déchiré, permirent à son ardente sympathie pour les hommes de trouver dans « la littérature de témoi-

gnage », comme il a dit, la force d'expression qui s'impose.

En parlant, en effet, au nom des « martyrs » de l'effroyable tragédie, il obligeait au silence ceux qui avaient profité d'elle, et il accomplissait une tâche d'autant plus belle, d'autant plus délicieuse, aussi, qu'elle ressemblait à un devoir...

Il dressait une vérité incontestable en face des « membres de l'Institut, actrices de café-concert, politiciens et vedettes de la prostitution qui ont travaillé à nous donner de la guerre une image congrue et définitive », et il apportait à son œuvre une abnégation telle qu'elle commandait le respect à ceux mêmes qui en étaient bafoués.

Aussi bien, ne montrait-il pas seulement les plaies des blessés, leurs douleurs horribles et sans gloire. Il recueillait « leurs humbles propos », scrutait leurs silences et cherchait à déceler en eux des tortures pires que celles qui leur arrachaient des cris. Sous la souffrance des corps, il devinait la détresse des âmes suppliciées, leur humiliation de tant de misère, et il réclamait avec émotion que le souvenir d'un mal si grand ne pérît pas; qu'il eût l'efficacité d'unir « les cœurs purs pour la rédemption du monde... »

Nulle déclamation dans tout cela. Quelque chose d'un peu sentencieux, peut-être. Mais de l'ironie, une ironie plus vengeresse que la haine, dont M. Duhamel est incapable, contre ceux qui n'ont pas partagé l'horreur de la guerre ou qui ne l'ont pas sentie. M. Duhamel se refuse à admettre, mieux : il ne comprend pas qu'après le cataclysme le monde puisse rentrer dans son lit, comme un fleuve qui a débordé, c'est-à-dire qu'il puisse reprendre « sa vieille morale, ses vieilles religions compromises, ses institutions sociales et politiques condamnées... »

Faut-il souligner ce qu'a d'étonnant un pareil état d'esprit, que la pitié explique, mais qui ne parvient pas à se dégager de l'indignation pour se hausser jusqu'à une

philosophique indulgence, celle-ci non exclusive d'un désir de mieux, mais impliquant, du reste, dans le domaine social, l'établissement de la règle, et la plus rigoureuse?...

C'est qu'on découvre un fonds considérable de romantisme, chez M. Duhamel, sous le classicisme dont il s'enveloppe et qui fait de lui l'un des meilleurs écrivains actuels. Il met son intelligence scientifique au service de sa sensibilité ou il plie sa logique aux exigences d'une certaine mysticité rousseauiste, d'essence chrétienne.

Certes, il ne tombe pas dans un arbitraire analogue à celui qui institue les différences de classes, en divisant les hommes qui ont passé par la guerre en victimes et en bourreaux, puisque c'est, comme on l'a vu, à l'âme de tous qu'il fait appel pour réaliser la civilisation véritable.

Mais M. Duhamel s'aventure quand il entreprend de convaincre, et il ne laisse pas d'y avoir quelque candeur de sa part à croire possible le rachat de l'humanité par le prêche — même illustré de milliers d'exemples d'immolations *involontaires* — après le sacrifice conscient du Crucifié...

N'importe. Encore qu'il lui arrive, d'ailleurs, de vouloir reconstruire une foi sur des données rationnelles, M. Duhamel est trop artiste pour s'enfermer dans un dogmatisme étroit. Il est trop observateur, et malicieux — même à ses dépens — pour que le réaliste ne l'emporte pas chez lui sur l'idéologue.

La fréquentation des victimes de la guerre lui a donné le goût d'approfondir le secret des psychologies primitives, des psychologies troubles ou confuses. Doué pour conter, mais à peu près dépourvu d'imagination, il s'est fait — à la suite de Dostoïewski et de Tolstoï dont il se vante d'avoir ramassé « la besace et le bâton » — l'analyste attendri des faibles qui aspirent à une destinée supérieure; des pauvres êtres larvaires même, chez

qui une volonté débile s'efforce vers la lumière, mais pour retomber toujours dans son obscurité sous le poids de la force inflexible qui l'accable.

C'est, en dehors de tout didactisme, à l'analyse des âmes les moins dignes, en apparence, d'intérêt que cette sympathie un peu languissante, malgré la spontanéité de ses élans, et qui s'exprimait dans les vers blancs de M. Duhamel, a trouvé son meilleur emploi.

En des livres comme *Confession de minuit, Le Journal de Salavin, le Club des Lyonnais,* M. Duhamel a réussi à extérioriser pathétiquement, avec une lucidité toute française, la vie intérieure, sans la dépouiller de son mystère. Que la vision qu'il a de cette vie s'exalte de lyrisme et d'une arrière-pensée d'apostolat, je le crois; et je crois qu'en narrant les aventures de son misérable héros, c'est une projection de ses expériences spirituelles qu'il a tentée, sur le plan inférieur...

Mais n'est-il pas caractéristique qu'il ait ainsi voulu s'humilier, en quelque sorte? Rappelons-nous l'allusion que je faisais à son orgueil, au début de ces lignes. Ce péché est aussi subtil que le Malin, son maître, à se déguiser...

JOHN CHARPENTIER.

LA FABRIQUE DE GLOIRE [1]

CHAPITRE DEUXIEME

I

Pendant plus d'une année après la réouverture du salon de Saphira, l'union de Madeleine et de Michel demeura sans nuages. L'amant employait à satisfaire son amante les ressources d'une expérience si achevée que la jeune femme ne concevait pas qu'elle pût jamais renoncer à un bien aussi rare ou en compromettre par sa faute la possession. Et puis, le secret de cet amour continuait à être bien gardé. Aucun des hôtes du Champ-de-Mars ne pensait qu'entre la fille de Saphira et le rédacteur en chef de l'*Observateur* il pût y avoir autre chose que de l'amitié. On distinguait facilement que Michel, quoiqu'il prît la précaution de le cacher, était le mentor des deux femmes; mais cela ne donnait lieu à aucune arrière-pensée, et on le jugeait tout naturel.

Quant aux jeunes: les Renard, les Escobille et autres vedettes ou grands premiers rôles du journal à coups de théâtre qu'était l'*Observateur*, ils n'auraient pas admis qu'un homme de l'âge de Daspre, à qui ils n'attribuaient pourtant pas plus de trente-huit ans, eût été choisi par une femme qui paraissait moins vieille qu'eux. Sûrs même de la liberté de cœur de Madeleine, quelques-uns s'étaient risqués à lui débiter des fadaises, d'autres à la provoquer. Congrûment rabroués, ils étaient aussitôt rentrés dans leur coquille.

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 765.

Escobille, lui, voulant jouer les Chérubins, ce qui n'allait guère à son museau de cynocéphale, s'attaqua à Saphira elle-même, de qui il avait eu l'attention de dire du bien dans un de ses articles. Avec adresse, la poétesse lui fit comprendre qu'elle ne se trouvait plus d'une fraîcheur suffisante pour répondre à un désir qui la flattait.

— Si je vous cédais, vous seriez déçu, lui dit-elle.

En réalité, elle jugeait immonde la noire figure du critique et, pour rien, n'eût consenti à en subir le contact. Rémy devina sans doute la répulsion qu'il inspirait, et, de ce jour, il engloba dans le même sentiment de haine agissante la mère de Madeleine et l'hôte favori de la maison de Saphira, contre qui son ami Renard l'avait déjà copieusement excité.

Ce fut ainsi que le salon, appelé plus justement que jamais « Champ-de-Mars », devint, en partie, le théâtre souterrain de la guerre qui s'était ouverte dans les bureaux de l'*Observateur*.

Cependant, les nouveaux venus dans ce milieu de haute comédie mondaine se faisant de jour en jour plus nombreux, la maîtresse de Michel, adulée et fêtée par une foule d'artistes d'origine et de tempérament divers où entraient maintenant, bien que les gens de plume y restassent la majorité, des peintres, des sculpteurs, des décorateurs et jusqu'à des musiciens de la plus moderne école du « bruit », se laissa aller, subissant l'influence de tant de flatteurs, à prendre d'elle-même une idée avantageuse à l'excès, ce qui l'amena à se mettre en coquetterie avec plusieurs de ces hommes.

S'en étant aperçu, Daspre éprouva ce premier pincement de fibres qui annonce du changement dans le cours d'une liaison. Un sage a beau avoir prévu cet accident, il n'en éprouve pas moins, au moment où il se produit, une peine assez vive. Oh! sans avoir le cœur endurci, l'écrivain s'était fait, bien avant de connaître la fille de Saphira, une philosophie particulière de l'amour. Il

savait, d'abord, qu'un homme de son âge doit réduire au minimum ce qu'il peut exiger d'une femme plus jeune. Il pensait également qu'une maîtresse dont il faut, au bout d'un certain temps, surveiller l'état d'esprit, les attitudes et les nouvelles relations, finit, si elle ne s'amende pas elle-même, par ne plus mériter l'amour sinon les soins de l'amant. La raison est, certes, impuissante à commander, en toute circonstance, au sentiment. Mais c'est précisément le propre des cœurs forts que de résister à une excitation déraisonnable de la sensibilité.

D'ailleurs, il n'apparaissait pas encore que Madeleine fût vraiment résolue à devenir infidèle à Michel. Elle se bornait à ne pas dédaigner d'entendre des propos galants, riait beaucoup avec les jeunes gens qui les lui tenaient — uniquement, peut-être, pour montrer ses dents admirables — et ne dérobait pas sa main au baisement prolongé de quelques audacieux. Seulement, cet innocent manège faisait à son amant l'effet d'une de ces lointaines sonneries d'alarme qui avertissent d'un danger indiscernable. Aussi, sans se laisser mordre profondément par une jalousie inutile, Daspre s'attendait-il à la manifestation d'autre prodromes; et, gardant, quoique inquiet, le contrôle de ses impressions, il prit peu à peu la position défensive de l'observateur sagace à qui rien ne saurait échapper.

Sur ces entrefaites, il se produisit dans les rapports de Michel avec la mère de Madeleine un de ces incidents imprévisibles qui préparent, sans que d'abord on s'en rende compte, le bouleversement d'une situation.

C'était au soir du jour de Saphira, l'hiver. Le chauffage de l'appartement donnant une chaleur insuffisante, on avait allumé du feu dans les cheminées du grand et du petit salon. Exceptionnellement animée, la réception avait légèrement fatigué Madeleine qui était allée se reposer dans sa chambre avant le dîner.

Les derniers habitués partis, l'écrivain et la poétesse

s'étaient trouvés seuls, assis devant les bûches flambantes et causant à voix basse. Comme d'habitude, leur conversation avait un ton d'affectueuse camaraderie. Michel éprouvait pour Saphira, qui le lui rendait, une admiration difficile à qualifier; et il faut insister sur ceci que, comparée à sa fille, dont elle était très différente au dedans comme par le dehors, Mme Démeline semblait, malgré ses quarante-six ans, en être juste la sœur aînée.

Il importe de rappeler aussi que, à côté de Madeleine, brune à la peau neigeuse, aux yeux voilés où passait une flamme intermittente, à la bouche pourpre et aux cheveux d'ébène légèrement bouclés, Saphira montrait une blondeur rosée, d'un éclat plus doux que celui de sa fille, et que relevait la soie d'une chevelure naturellement ondulée à grandes vagues.

Le seul trait que les deux femmes avaient de commun, c'était le nez, fin et droit selon le modèle grec. Autrement, la figure de Madeleine était presque ronde, celle de sa mère allongée et mince dans le bas. Quant au front de la poétesse, remarquable par son dessin classique, il offrait une pureté et une délicatesse de méplats infinies. Du visage souriant et ironique de Saphira se dégageait déjà la finesse de son esprit; elle y ajoutait la séduction d'une voix grave et mélodieuse, tandis que celle de sa fille avait un timbre cristallin.

C'est à ce contraste que l'écrivain repensait involontairement, ce soir-là, se laissant pénétrer, sans qu'il y prît garde, jusqu'au plus profond de son être, par le fluide émané de la créature d'une race à part que, comme à dessein, la griffe du temps épargnait encore.

Tout à coup, comme s'il eût voulu écarter une obsession dangereuse, Daspre se leva pour s'adosser au chambranle, et, presque en même temps, Saphira se dressa machinalement à son côté en s'étirant comme une chatte, de telle sorte que son buste se trouva, par hasard, frôlé à la hauteur du sein gauche par la main droite de

l'homme dont le bras s'appuyait au marbre de la cheminée.

Sur le moment, le contact, à travers une étoffe légère, de cette gorge qui avait gardé la fermeté de l'adolescence étonna Michel. Puis, ressentant, plus vivement qu'à l'ordinaire, le goût que, deux ans auparavant, lui avait, à première vue, inspiré la plastique de cette femme qui, d'une plus petite taille que Madeleine, était encore mieux proportionnée, il l'attira vers lui, et, prenant avec douceur la tête entre ses mains, se mit à la baiser à petits coups, d'abord sur le front et les yeux, puis autour de l'oreille qu'elle avait parfaite et délicatement ourlée, et enfin près des lèvres qui s'ouvrirent sous la tendresse de sa pression.

Combien de temps dura ce dernier baiser ? Ni l'un ni l'autre n'en comptèrent les secondes. Mais, faisant un soudain retour sur elle-même, Saphira se dégagea en s'écriant :

— Oh! c'est affreux, affreux!... et s'enfuit hors du salon en rotonde, laissant l'amant de sa fille confus et désemparé.

Le lendemain, Michel, reçu à l'heure habituelle par Madeleine seule, s'entendit demander dès son entrée dans le petit salon :

— Que s'est-il passé, hier, entre maman et toi ?

La question était si directe et posée d'un ton si ferme qu'il n'était pas possible d'éluder la réponse.

— Mais, dit l'écrivain, devinant que, sous l'empire d'un très explicable remords, Saphira avait dû faire à sa fille une confession peut-être entière, j'ai embrassé ta mère, comme cela m'arrive, tu le sais, quelquefois, en prenant congé d'elle.

— Bien. Avoue cependant que tu as mis dans ce baiser plus de chaleur qu'à l'ordinaire.

— Je ne le nie pas. J'ai pour la femme qui t'a mise au monde une affection sans seconde. Que je la lui

témoigne, en certaines circonstances, par un geste d'usage courant, quel mal y verrais-tu ?

— Le mal serait dans l'intention, si celle-ci n'était pas pure, répliqua Madeleine.

— Je t'assure qu'elle l'était, mentit délibérément Michel.

— Je veux bien te croire, soupira la jeune femme. Néanmoins, toi d'habitude si clair, si transparent, je ne vois pas au travers de ton âme aujourd'hui, et cela m'inquiète.

— Sans raison, affirma de nouveau l'homme.

Et jugeant qu'il fallait, à son tour, attaquer :

— Est-ce que, dit-il d'un ton qui jouait l'indifférence, je prends ombrage de la manière un peu risquée dont tu te comportes avec quelques-uns des jeunes gens qui viennent ici ?

— Je suis simplement aimable avec eux, protesta Madeleine, et cela devant tout le monde. Tu pourrais entendre les propos que nous échangeons, tandis que...

— Tandis que... ?

— A la suite de votre tête-à-tête, poursuivit la jeune femme, ma mère a eu une crise de nerfs causée certainement par ton attitude. Il ne faudrait pas que cet équivoque se renouvelât. Promets-moi de ne pas recommencer !

— Je promets, acquiesça l'écrivain.

— Merci ! murmura Madeleine rassérénée.

Et, ce jour même, les deux amants connurent une heure de volupté violente, provoquée par cet impondérable élément de doute, de crainte réciproque qui relève la saveur d'un amour déjà ancien.

II

Cette alerte passée, jusqu'au printemps suivant Daspre put constater que la fille de Saphira était devenue froide

et distante avec ses flirts. Quant à la poétesse, elle agit comme si elle n'avait échangé de baiser avec son pseudo-gendre que dans un état d'hypnose; elle n'y fit jamais la moindre allusion; et, entre les trois personnages, la concorde et l'ordre continuèrent de régner.

Mais, après les vacances de Pâques que, contre son habitude, elle passa dans la propriété des Darcanges, près de Bordeaux, sans autre compagnie que celle de son fils René à qui on avait fait, l'automne précédent, commencer ses classes, Madeleine, comme envahie d'une griserie nouvelle en retrouvant au Champ-de-Mars sa cour d'adorateurs, ne négligea pas de récompenser par de trop aimables paroles et d'engageants sourires l'assiduité de certains. Cette fois, Michel essaya de voir à qui allaient les préférences de sa maîtresse. Mais celle-ci tenait, entre les jeunes hommes qui l'entouraient, la balance de ses menues faveurs si égale, qu'il ne put rien découvrir; et, dès lors, appliquant, par prudence autant que par dépit, la règle de tactique amoureuse qui consiste à faire sur un terrain voisin de celui qu'on va perdre un essai de contremine, il guetta l'occasion de renouveler son attaque du côté de la mère de Madeleine, qu'il savait, cependant, maintenant défendue par le plus fort des scrupules.

Dans cette conjoncture, sa propre conscience aurait pu s'alarmer. Hélas! il était possédé, hanté même, à certains moments, par le souvenir tenace de la gorge marmoréenne que, quelques mois auparavant, le hasard lui avait fait effleurer. Parfois, au milieu d'une conversation dans le salon de la poétesse, par l'effet d'un réflexe subit, il tournait son regard vers Saphira assise loin de lui, et se prenait à remarquer qu'elle avait la jambe plus belle et d'une finesse plus aristocratique que sa fille. Ainsi risquait-il d'ouvrir la porte à des désirs auxquels néanmoins il refusait encore de s'abandonner.

D'autre part, devinant le tourment de Michel qu'elle

partageait par moments, Mme Démeline, se tenant sur ses gardes, évitait de se retrouver seule avec l'écrivain qui n'osait plus lui demander de la revoir et de lui parler en tête à tête. De cette manière, l'équilibre était maintenu, prêt cependant à se rompre au moindre choc.

Cette défense de Saphira devait se prolonger, attentive et habile, bien au delà de l'année. Au mois d'octobre, le fils de Madeleine étant entré comme externe dans la classe de huitième au lycée Condorcet, Daspre se rendit compte que Mme Démeline ne participerait plus désormais que dans d'étroites limites à l'éducation du jeune René, que la mère de celui-ci entendait diriger presque seule.

La question ayant été agitée de faire donner à l'élève des répétitions de latin, Madeleine négligea l'avis de Michel proposant pour cette tâche Jean Lasserte, et suivit celui d'Escobille qui, consulté après Renard, qualifia Baguenaud de répétiteur idéal.

Ainsi, ce normalien qui devait donner sa démission de professeur, dès sa sortie de l'Ecole, pour rentrer dans les cadres de l'*Observateur littéraire* comme titulaire d'une deuxième rubrique de critique, celle de la poésie, se trouva appelé à venir trois fois par semaine, le soir, au Champ de Mars.

Daspre ne fut pas sans éprouver quelque contrariété d'abord du choix, puis de la présence de ce protégé d'Escobille et de Renard, souvent invité à dîner en même temps que lui par Madeleine ou par Saphira. Qu'avaient besoin les deux femmes, pensait-il, d'admettre à une plus grande intimité qu'auparavant un homme qui, n'étant rien moins que naïf, pourrait surprendre et peut-être divulguer des faits qui ne le regardaient pas?

Cependant, Baguenaud, intimidé et même dominé, ou feignant de l'être, par la maîtrise du rédacteur en chef de *l'Observateur,* ne se montra guère porté à l'indiscrétion. Il s'acquittait de ses fonctions avec une intelligence

et un zèle que son élève était le premier à vanter; et, faisant, grâce à ces leçons supplémentaires, des progrès énormes, René de Falquan s'éleva bientôt au premier rang de sa classe et s'annonça comme destiné à cueillir tous les lauriers possibles de l'enseignement secondaire.

En attendant, au sein de la rédaction de *l'Observateur*, une sorte de trève avait succédé aux graves frictions du début, et, la vogue des savoureux entretiens du puissant Jean Lasserte aidant, le journal, encore sans concurrent, paraissait entrer dans une ère de prospérité définitive.

Ce fut le moment que choisit Lebourjois exultant pour donner à la publicité commerciale des livres parus une extension formidable et assurer ainsi, au détriment de la justice et du goût, le triomphe du mercantilisme de lettres.

Daspre et, avec lui, Lasserte ne pouvait que s'affliger de cette stratégie, approuvée au contraire par Renard et les autres.

— Ce n'est plus un journal littéraire, ne put s'empêcher de dire le rédacteur en chef à l'éditeur, mais une Bourse des volumes.

— Oh! vous exagérez! se contenta de répondre Lebourjois, en tapant familièrement sur l'épaule de son censeur dont la réputation directoriale grandissait d'autre part, et pour ainsi dire malgré lui, avec le succès du journal.

En effet, après bientôt trois ans de directorat, Michel Daspre n'était plus l'écrivain obscur d'avant la formation de *l'Observateur*. Le considérant comme une puissance dispensatrice de réclame, — car on croyait toute la rédaction du journal à ses ordres, — ses confrères avaient commencé, du petit au grand, à parler de lui et de son œuvre. S'il s'était décidé maintenant à publier un nouvel essai, nul doute que les cent bouches de la critique n'eussent, à l'unisson, proclamé l'ouvrage un chef-d'œuvre avant de l'avoir lu.

Mais le rédacteur en chef se contentait, par discrétion,

de faire paraître, de temps à autre, de simples notes sur des questions d'actualité; et, mis à part les spécialistes occasionnels à qui il commandait un article sur un sujet donné, chacun de ses collaborateurs demeurait libre de traiter à son gré la matière de sa rubrique, à la seule condition de se conformer aux instructions générales de l'éditeur, presque toutes inspirées par le secrétaire de la rédaction.

Cette cuisine, ignorée du public et même des écrivains qui vivent en dehors du journalisme, faisait de Michel Daspre le prisonnier, parfois récalcitrant, de basses contingences. Aussi n'était-il pas injuste qu'une célébrité tardive, d'ailleurs bornée au petit monde des lettres, compensât l'écœurement fréquent que lui causait son manque de liberté.

Au cours de l'année 1922, il se trouva un ministre pour décorer Daspre *de proprio motu* et, à la requête du nouveau chevalier, honorer de la même distinction Jean Lasserte. C'est ainsi que, de loin en loin, l'histoire se fleurit de quelque équité. Du coup, Escobille et Renard qui, après leur entrée dans la lice, s'étaient, dès leurs premières armes, permis de solliciter le même honneur, enragèrent de leur échec provisoire.

Mais l'heure n'était pas venue de la victoire décisive de leur banditisme sur la minorité intègre de la rédaction du journal. Il fallait qu'auparavant Daspre eût atteint l'apogée de sa nouvelle carrière, but fragile vers lequel c'était moins sa volonté ou son talent que les circonstances qui le poussaient.

Une des friponneries familières à la direction occulte de *l'Observateur* était de porter au pinacle un groupe à peu près constant de jeunes poètes ou romanciers de talent moyen et d'originalité discutable, qu'on ne manquait pas une occasion de présenter au public comme nimbés de l'auréole du génie. Grâce à ce système de

fausses mesures, dictées le plus souvent par l'intérêt et quelquefois par la simple camaraderie, l'opinion — et particulièrement celle de l'étranger — se trouvait radicalement induite en erreur sur les types vraiment représentatifs de notre littérature, de notre art et aussi de notre élite scientifique. Cette tromperie sur la qualité des personnes était ce que le rédacteur en chef supportait le moins patiemment. C'est pourquoi lui arrivait-il de vouloir tantôt supprimer un morceau d'article ridiculement louangeur, tantôt atténuer un jugement de la plus insigne mauvaise foi. Alors, il se heurtait à la froide résistance d'Anselme Renard, d'Escobille et de quelques autres; et lorsque le cas était soumis à l'arbitrage de Lebourjois, l'éditeur, s'il ne s'avouait pas incompétent, penchait pour l'avis des jeunes dont il disait, s'adressant à Michel :

— Ils voient l'avenir, eux, c'est-à-dire la vie; et vous, vous vous acharnez à vous retourner vers le passé.

Ce à quoi le rédacteur en chef ripostait :

— C'est parce que les morts sont plus vivants qu'eux.

Cette manie de parallèle entre anciens et nouveaux sur l'échelle variable des valeurs littéraires était donc un sujet d'inlassable dispute entre les deux équipes, cependant attelées de même au char de Lebourjois.

Mais pourquoi un écrivain de l'indépendance de Daspre se cramponnait-il, au lieu de s'en détacher sans retour, à une galère de lettres où il n'y avait évidemment pas de place pour ses idées?

C'est que, malgré tout, cet honnête garçon, ce Don Quichotte littéraire se piquait de parvenir à imposer au personnel rédigeant, aussi bien qu'au propriétaire du journal, sa franchise et son esprit de justice. Entre les intérêts fatalement divergents de la pure littérature et de l'édition, il rêvait de jeter une arche qu'aucune coalition d'intrigants ou de faux artistes n'ébranlerait, tâche, hélas! impossible — parce qu'au-dessus des forces de

l'homme — qui entraînait le champion à un combat désespéré, assez semblable à celui de la clarté de Dieu contre la ténèbre satanique.

Et puis, il avait une autre raison plus humaine de ne pas quitter volontairement son poste. Peu à peu, il s'était attaché au fils de Madeleine dont la précocité et la gentillesse ne laissaient pas de le tenir sous le charme. Or, René, qui approchait de ses dix ans, dévoilait, chaque jour davantage, une vocation littéraire certaine. Serait-il poète ou philosophe, romancier ou essayiste? On ne pouvait en juger encore. Mais ses professeurs et son répétiteur affirmaient, d'après ses compositions, que déjà il possédait les dons essentiels de l'écrivain, et que son style, dont aucun élève de son âge ne possédait l'équivalent, témoignait de facultés surprenantes à la fois d'imagination fantaisiste, d'observation profonde et de prompte compréhension de tout ce qui peut s'apprendre par les livres.

Ces aptitudes exceptionnelles, qu'expliquait suffisamment l'atavisme, Daspre les avait devinées avant tout le monde. C'est pourquoi se plaisait-il à imaginer que, présidant, un jour, aux débuts du jeune homme, il ferait sonner pour lui toutes les trompettes de *l'Observateur*, devenu par ses soins le plus puissant, mais aussi le plus équitable des agents de la gloire littéraire.

Dessein flatteur et chimérique, tel qu'en suggère le simple altruisme, le sentiment de la paternité ou bien l'orgueil d'un maître qui présente à la foule son disciple préféré.

Quand Michel Daspre parlait à Madeleine et à Saphira de l'avenir de René, qu'il prévoyait au moins égal à celui des plus grands, c'était avec une flamme à laquelle prenait feu naturellement l'imagination des deux femmes. Lebourjois lui-même, que la jeunesse des auteurs séduisait de plus en plus, s'emballait sur les pronostics formulés. Il n'y avait pas jusqu'à Renard qui, instruit par

Baguenaud des dispositions de l'élève, ne fît chorus avec les professeurs. Mais, dans l'âme du drôle, cette bienveillance cachait comme toujours des vues intéressées.

Depuis quelque temps, le secrétaire de *l'Observateur* nourrissait l'ambition, non pas de se faire aimer de Madeleine, à qui il n'avait jamais cessé de faire, sans le laisser paraître, une cour appliquée et prudente, mais de persuader à la jeune veuve que, dans l'intérêt de son fils, du moins pour le succès de la carrière que celui-ci faisait présager qu'il embrasserait, il importait qu'elle se remariât avec un homme jouissant d'une situation prépondérante dans les coulisses de la littérature.

Aux premiers mots d'Anselme sur ce sujet délicat, la mère de René avait d'abord fait la moue. Puis, elle s'était demandé si l'associé de Lebourjois, ayant surpris sa liaison avec Michel, ne voulait pas lui faire entendre qu'il tenait le couple irrégulier à sa merci.

Afin d'en avoir le cœur net :

— Et par qui, demanda-t-elle, proposeriez-vous de remplacer le père de mon fils?

— Eh bien, répondit, patelin, l'ami d'Escobille et consorts brûlant tout d'un coup ses vaisseaux, jugez-moi follement présomptueux; mais, je vous en supplie, souffrez que je prétende à l'honneur de remplir vis-à-vis de René, que j'aime et admire tout autant que le fait M. Daspre, les devoirs, je ne dirai pas d'un second père, mais d'un frère aîné.

— Est-il pour cela nécessaire que vous m'épousiez? plaisanta Madeleine.

Cette réflexion prêtant à équivoque dans l'esprit finassier du garçon :

— Je préfère le mariage, dit-il avec gravité. L'union légale est plus conforme à la bienséance et vous offre, j'ose dire, plus de sécurité que l'union libre.

— Croyez-vous! railla encore la jeune femme devant le bourgeoisisme de son prétendant.

Et, encouragé par cette ironie même qui était loin de signifier un renvoi aux calendes, le cauteleux Anselme se mit à peindre ce que son imagination pleine de sens pratique avait déjà échafaudé de dispositions pour que la femme qui l'agréerait comme mari devînt dans le monde des Lettres, qu'il estimait supérieur à tous les autres, la reine de son temps.

— Je n'aurai pas d'autre enfant que le vôtre, acheva-t-il hardiment, soupçonnant que le souci d'autres maternités pouvait empêcher la veuve de consentir à une nouvelle union.

Sensible à la perspective d'une de ces brillantes situations sociales dont les femmes ne peuvent avoir l'assurance de jouir sans inconvénient en dehors du mariage, Madeleine se fit dès lors attentive aux suggestions de son tentateur dont elle appréciait la capacité d'action opposée au nonchaloir superbe que Michel parait du nom de philosophie. Mais cette attitude de la maîtresse de Daspre demande une autre explication.

Si, entre Madeleine et son amant, la différence des goûts au point de vue moral était peu sensible, celle des habitudes dans la vie ordinaire se traduisait par des contraires inconciliables, d'où résultait parfois une légère tension de leurs rapports. Exemple : la fille de Saphira avait la passion du spectacle; elle était de toutes les premières représentations, qu'elles fussent de haute ou basse comédie, de vaudeville, d'opéra-bouffe, de farce à la mode du Palais-Royal, ou de simple music-hall.

Daspre qui avait abusé, étant jeune, des distractions du théâtre, en éprouvait maintenant un certain dégoût. Une pièce, même d'un genre neuf, l'intéressait rarement. Les plus somptueuses exhibitions scéniques le faisaient bâiller, parce que, incapable de s'illusionner, il percevait en tout le dessous des choses et ne pouvait se défendre de s'en moquer.

Au début de sa liaison, il avait suivi sa maîtresse dans toutes les salles de spectacle et même au cinéma dont, le plus souvent, la vulgarité congénitale l'écœurait. Puis, fatigué de ces soirées perdues, il s'était peu à peu abstenu d'accompagner Madeleine qui, ne pouvant pas toujours emmener sa mère, commença à sortir avec d'autres amis que Michel, flattés de se montrer près d'elle en public.

Lorsque le goût de la danse, au son des orchestres appelés « jazz », paradoxalement hypertrophié par les souffrances de la guerre, fut devenu la folie caractéristique du siècle, la fille de Saphira se laissa entraîner à fréquenter les dansoirs, où elle se grisait de la sensualité particulière aux enlacements étroits que commandent les pas primitivement inventés par la fantaisie lascive des hommes de couleur.

Là aussi Michel l'avait d'abord accompagnée, sans toutefois partager la ferveur de la danseuse, ce qui fit que, pour cet amusement, elle prit bientôt l'habitude de se passer de lui.

Ce défaut de communauté de certaines tranches de leurs existences n'avait pas encore eu pour effet de disjoindre les cœurs des amants, mais il y tendait; et, le premier, l'homme s'était aperçu de ce danger, ce qui expliquait peut-être qu'il eût cédé naguère aussi facilement au pouvoir d'attraction d'une autre femme dont l'âge et la manière de vivre s'accordaient davantage avec ses propres dispositions.

Quant à Madeleine, il était l'évidence même qu'elle tenait moins à Michel depuis que leur rapprochement avait perdu de sa fréquence et de son ardeur.

L'écrivain avait admis sans difficulté que sa maîtresse allât au théâtre ou au dansoir en compagnie d'un autre homme que lui, pourvu qu'il connût le compagnon et que celui-ci ne fût pas chaque fois le même. Mais les apartés de la jeune femme avec des jeunes gens, dans

le salon du Champ de Mars, lui demeuraient insupportables.

Lorsque, à force d'observation, il eut fini par s'assurer que, de tous les aspirants à la conquête de son amante, le plus assidu et le mieux écouté était Anselme Renard, il entra à part lui en fureur et se demanda s'il n'allait pas décidément, au propre comme au figuré, casser les reins à ce fourbe dont il avait, d'autre part, si peu à se louer.

« Où va le goût de Madeleine? » réfléchit-il avec indignation, tombant ainsi dans l'erreur commune à bien des séducteurs qui imaginent difficilement qu'un autre qu'eux-mêmes puisse plaire à la femme qu'ils ont charmée.

Anselme était un peu dégingandé. Mais, plus jeune que la fille de Saphira et, cependant, paraissant son aîné, il avait le rein aussi souple que l'était, quand il le fallait, sa diplomatie. Déplaisante ou inquiétante à première vue pour tous les êtres de quelque franchise, sa physionomie, mystérieuse sans laideur, respirait l'intelligence, ce qui est un attrait incontestable.

Enfin, sortant beaucoup pour satisfaire aux exigences de son métier, il se montrait partout où se réunit régulièrement ce choix de Parisiens et de Parisiennes — français ou non — que dans l'argot du monde on nomme le gratin. Expositions, concerts, théâtres, séances parlementaires, cabarets et dansoirs à la mode de jour et de nuit, étaient autant d'arènes où, par sa pose étudiée et sa tenue irréprochable, il bluffait jusqu'à ses ennemis. On ne doit donc pas s'étonner qu'il fût, jusqu'à un certain point, jugé séduisant et surtout amusant par une femme que son amant, blasé sur les distractions propres à la jeunesse, ne menait presque nulle part.

Daspre n'ignorait pas cette avantageuse existence extérieure de son adversaire. Aussi, après avoir pesé les moyens qu'il pouvait avoir de mettre obstacle aux pro-

grès de l'arriviste, se rendant compte des gros risques d'un pareil duel, il prit le parti de surveiller avant tout, d'une manière soutenue, la conduite de sa maîtresse, pour voir s'il ne vaudrait pas mieux renoncer d'abord à l'amour de la jeune femme et ne garder d'indéfectible que son amitié.

S'inquiétant de savoir en premier lieu si la trahison qu'il jugeait imminente était consommée, l'écrivain découvrit la trace de sérieux travaux d'approche de Renard autour de la place convoitée, mais des preuves de l'irréparable... aucune.

C'est que le jeune homme, — et c'était la chose dont Michel se doutait le moins, — ne visant qu'à épouser Madeleine, n'avait garde de commencer cet établissement par une préface contraire à son principe; et, avant que ses projets fussent rendus publics et surtout agréés irrévocablement par la principale intéressée, d'autres faits allaient se produire qui, sur la scène toujours animée du salon Champ-de-Martien et dans le journal de Lebourjois où leur répercussion était fatale, devaient changer la position aussi bien que le jeu des acteurs.

III

Anselme Renard était trop prudent pour avoir confié à qui que ce soit ses vues matrimoniales sur la fille de Saphira. Mais Madeleine n'avait pas les mêmes raisons de tout cacher, et, le jour de la déclaration catégorique du prétendant, elle demandait à sa mère déjà instruite des préliminaires :

— Qu'en penses-tu?

— Je pense, répondit Mme Démeline, qu'avant de te décider au mariage, tu devrais faire entendre à Michel que tu ne l'aimes plus.

— Mais je l'aime toujours, s'écria ingénument la jeune

femme. Il est beaucoup de choses pour lesquelles je ne peux pas me passer de lui.

— Oh! insista la mère, entre le mari et l'amant, il faut choisir. Si tu veux avoir les deux, gare au drame! Attends-toi, tout au moins, à des complications d'où tu ne sortiras que blessée, diminuée vis-à-vis de toi-même et peut-être de ton fils pour qui on ne pourra bientôt plus rien avoir de secret.

— Eh bien, fit Madeleine, j'attendrai encore, je réfléchirai. Quant à Michel, j'essaierai de le préparer à une rupture à l'amiable.

— Rupture? s'inquiéta Saphira, c'est trop dire. Aurais-tu l'intention de l'éloigner d'ici?

— Mais non. Quoi qu'il arrive, je ne lui ferai jamais cette peine. Il a juré d'ailleurs qu'il resterait. N'est-il pas convenu avec lui que, si l'un de nous venait à se refuser à l'autre, l'amour cessant ferait place à l'amitié?

— A la bonne heure, conclut la poétesse. La situation de René ne souffrira pas des événements. Il aura deux pères au lieu d'un, comme il a déjà deux mères.

Après cet échange d'explications, une foule d'impressions étranges commencèrent de troubler Mme Démeline. A la pensée que le lien de chair qui unissait Michel à Madeleine était susceptible de se rompre, une sorte de joie obscure agita son cœur, non qu'elle fût jalouse de la tendresse de sa fille pour l'écrivain, mais par l'effet d'un sentiment tout contraire. Michel libre, comme elle pourrait se rapprocher davantage, se disait-elle, d'un aussi adorable ami!

Cependant Daspre perplexe poursuivait son observation, et, vers la fin de l'hiver qui avait été maussade, il constata chez ses amies du Champ-de-Mars un double changement. D'un côté, Saphira cessait peu à peu de se refuser au tête-à-tête, et il remarqua, de l'autre, que Madeleine usait de subterfuges pour se dérober aux habituelles manifestations de sa tendresse. Elle, l'infatigable

amoureuse, se prétendait maintenant lasse ou sans entrain, signe grave de détachement qui causait à Michel une peine cuisante à laquelle il fallait remédier sans retard.

Le printemps vint, et, afin de chasser les pensées mauvaises qui faisaient à son âme l'effet d'un poison, Michel, aux environs de Pâques, prit quinze jours de congé qu'il alla passer seul dans sa villa basque.

Chaque fois qu'il avait eu, antérieurement, à subir une cruelle épreuve, comme, par exemple, la mort de ses parents, l'écrivain n'avait jamais manqué de chercher un apaisement à sa douleur dans la contemplation des paysages du pays natal, dont il savait entendre le secret langage qui l'exhortait à négliger l'agitation humaine pour mieux sentir l'espoir d'une vie supérieure, au delà du présent.

A son retour, sa sérénité foncière à demi récupérée, ce fut lui qui, progressivement, témoigna de la froideur à sa maîtresse pour se prouver à lui-même qu'il était capable d'en secouer le joug. La jeune femme affecta d'abord un léger dépit de ce revirement qui, en réalité, la servait; puis, ses autres préoccupations l'emportant, elle ne tarda pas à accepter une solution qu'elle avait été la première à souhaiter.

Au début de l'été, le fils de Madeleine s'étant trouvé sérieusement souffrant par suite de surmenage, sa mère, obligée sur le conseil des médecins d'avancer de quelques semaines l'époque de sa villégiature annuelle, quitta Paris pour Bordeaux, emmenant René et laissant Saphira présider seule aux dernières réceptions de la saison.

D'autre part, à la suite d'une démarche faite auprès d'Anselme Renard par Samuel Leduc, l'écrivain qui eut, le premier, l'idée de transformer en roman l'histoire de personnages illustres, une décision, grosse de conséquences fâcheuses, avait été prise, en l'absence de Daspre, par l'administration de l'*Observateur*.

Fils d'un sucrier flamand multimillionnaire et d'une juive de la grande bourgeoisie russe, l'historien-romancier Leduc, élevé par son père dans la religion protestante, s'était converti au catholicisme en épousant la fille d'un dévot et richissime manufacturier du Nord.

Il passait pour être le principal commanditaire de son éditeur, bluffeur d'une fantaisie excessive qui, docteur ès lettres, auteur d'une thèse remarquée sur la *Divine Comédie,* se vantait de lire lui-même tous les manuscrits qu'on lui apportait.

Faisant sans modestie ostentation de sa fortune, Leduc consacrait annuellement à la diffusion de sa prose une somme considérable, ce qui lui avait valu, dès sa troisième publication, une notoriété que vingt ans de bonne production ne procurent pas aux écrivains pauvres.

Sans s'élever au premier rang, son talent de biographe n'était pas niable. Il savait intéresser et montrait beaucoup de brillant; mais il traitait la littérature comme son père faisait d'un champ de betteraves. Ainsi s'entendait-il à merveille avec son éditeur, dont la première question à propos du moindre écrit à imprimer était : « Qu'est-ce que ça peut rapporter? »

Comme il venait de publier, d'après des documents fournis par la famille de sa mère, la *Vie de Potemkine, favori de Catherine II,* ouvrage qui fit sensation, il s'étonna de ce que, trois mois après la mise en vente du volume, contrairement à l'empressement général de la critique, *l'Observateur* n'en eût pas encore soufflé mot.

— Qu'attend ce damné Escobille? dit-il aux nombreux amis de lettres qu'il réunissait souvent à sa table. Et Jean Lasserte qui ne m'a pas encore demandé d'interview? Friquet — c'était le nom de son éditeur — a pourtant fait passer dans leur torchon un cliché de publicité d'une page entière...

— C'est peut-être, insinua un des parasites, qu'ils veulent qu'on leur graisse personnellement la patte?

— Ah bah! s'écria Leduc noblement incrédule.

Mais, cette calomnie restée dans sa mémoire, il se fit conduire, un jour, dans sa plus belle voiture, aux bureaux de *l'Observateur* et demanda à voir, à défaut du rédacteur en chef, en congé, le secrétaire de la rédaction qui, à cause de sa commandite à l'éditeur Friquet, rival exécré de Lebourjois, le regardait comme quelqu'un dont il y avait grandement lieu de se méfier.

Autant que Renard, Samuel Leduc joignait à l'art du diplomate un sens aigu des affaires. Fraîchement reçu, quoiqu'il vînt en solliciteur, — ce qu'il avoua tout de suite sans avoir indiqué le but précis de sa visite, — il finit, à force de compliments, par si bien toucher le point sensible de son interlocuteur, que celui-ci daigna se départir de sa frigidité.

A entendre l'auteur de *Potemkine,* il n'existait pas de journal mieux rédigé, mieux composé, plus captivant, dans son magnifique genre, que *l'Observateur littéraire.* Et à qui devait-on le succès rapide, inouï, de ce périodique d'une haute tenue? C'était à son administrateur, M. Amilcar Lebourjois, le seul éditeur français qui eût compris les aspirations, les besoins de l'écrivain moderne, et à son *alter ego,* Anselme d'Avignon, critique supérieur, auprès de qui les Lemaître, les Faguet, les Brunetière d'avant le déluge ne comptaient pas.

Ce discours n'a pas de quoi surprendre, car on pense bien que le premier soin de celui qui le tenait avait été de se renseigner exactement sur le personnel dirigeant du journal où il aspirait à faire parler de son dernier livre.

— Le seul défaut, termina-t-il, dont j'oserai blâmer la direction de l'hebdomadaire, c'est sa généreuse insouciance d'un rendement qu'elle pourrait doubler. M. Lebourjois et vous, vous êtes mille fois trop désintéressés. Vous n'avez en vue que l'art, l'idéal. Vous méprisez l'argent. C'est un tort. Aujourd'hui, la littérature est une

grande affaire qui a son rang dans l'économie nationale, économie des productions de l'esprit, me direz-vous, mais produits marchands tout de même qu'il importe de monnayer à leur vraie valeur.

Et, comme à ces paroles d'or Renard, dégelé, opinait d'un hochement de tête :

— Eh bien, poursuivit Leduc, que diriez-vous d'un plan, que j'ai conçu depuis longtemps, de publicité payante à expérimenter chez vous? Je vous l'apporte, je vous le cède; et, en retour, je ne vous demande presque rien.

— Mais, lui fit observer Anselme reprenant ses grands airs, nous croyons savoir que vous avez des capitaux investis chez Friquet. Alors...

— Friquet, bougonna Samuel, je ne demande qu'à le lâcher dès que mon contrat viendra à expiration.

— En ce cas, déclara Renard, qui déjà entrevoyait avec un homme de la capacité financière de Leduc tout un magma de combinaisons fructueuses applicables à l'industrie littéraire, nous pouvons continuer à causer.

Et, encouragé maintenant par l'aimable sourire d'Anselme, l'écrivain millionnaire, après avoir exposé son plan, en arriva, afin, plaisanta-t-il, de donner l'exemple, à offrir une forte somme pour prix : soit d'une interview qui serait commandée à Jean Lasserte, soit d'un grand article de réclame qu'Escobille rédigerait.

Lebourjois, à qui Renard rapporta, comme d'habitude, pour qu'il décidât du marché, son entretien avec l'auteur de la *Vie de Potemkine,* consentit non sans hésitation à ce que l'indépendance jusqu'alors suffisante de ses rédacteurs achevât d'être réduite à rien. Seulement, éprouvant la peur que cette commercialisation excessive des plumes de sa boutique ne finît par être connue, il ne put s'empêcher de dire à son associé :

— Voilà un truc dont il ne faudra pas abuser, hein! Leduc a heureusement du talent. C'est tout bénéfice que

de lui faire plaisir. Mais attention aux autres! Parler des auteurs moches, parce qu'ils auront payé pour ça, ne doit pas être la règle de la maison. Une indiscrétion à ce sujet pourrait nous couler.

Ce à quoi répondit Renard :

— Il n'y a rien à craindre. Le public marchera à fond, et les gogos de lettres n'y verront que du feu.

Cependant, lorsque, après le départ de l'éditeur, le secrétaire de la rédaction, ayant fait appeler Jean Lasserte, lui fit part de l'intention qu'avait Lebourjois, et qu'il approuvait lui-même, de faire publier dans les colonnes de *l'Observateur* un entretien avec l'historien de Potemkine, le maître interviewer, habitué à ne consulter que lui-même, déclara qu'il ne voyait pas la nécessité de faire cet honneur ou de rendre ce service à un écrivain qu'on devait, étant donné sa production encore peu importante, considérer comme un débutant.

— D'autres entretiens sont plus pressés, conclut-il ; celui-là peut attendre.

Et force fut à Renard, qui ne voulait pas paraître avoir donné un ordre, de se rabattre sur le complaisant Escobille, qui, lui, n'hésita pas à promettre que sa prochaine chronique serait consacrée, d'un bout à l'autre, à un commentaire louangeux de la *Vie de Potemkine,* pourvu, ajouta-t-il, que lui fût alloué un pourcentage congru sur le prix qu'il devinait devoir être payé pour cet article.

— Rien de plus juste, accorda Anselme, qui n'avait rien à cacher à son digne copain.

Et c'est ainsi que fut inaugurée à *l'Observateur* la coutume de rendre, suivant une échelle de tarifs soigneusement calculée, la publicité que Leduc qualifiait de « littéraire » parce que faite d'articles de pseudo-critique, par opposition à celle, purement commerciale, que tous les éditeurs font légitimement au moyen d'affiches ou de placards.

Quand, revenu de la côte basque, Daspre eut repris ses

fonctions de rédacteur en chef, il ne se douta pas, en lisant l'article enthousiaste d'Escobille sur Samuel Leduc, de la tractation à laquelle était dû ce morceau appétissant, et dont Lebourjois et son associé n'auraient eu garde de l'informer. Mais Lesserte, qui avait flairé la supercherie, lui communiqua ses soupçons; et, plus tard, lorsque d'autres dithyrambes sur des livres franchement mauvais sortirent de la plume éclectique du critique, Daspre s'opposa à ce que le plus récent fût envoyé à l'imprimerie. D'où grand émoi dans les salles de rédaction du journal.

— C'est un abus de pouvoir intolérable, cria Renard, aux oreilles de Lebourjois ennuyé, qui ne pouvait guère, dans ce cas flagrant de prévarication, donner raison à Escobille.

— Je ne renouvellerai probablement pas le contrat de Daspre, se borna à biaiser l'éditeur, afin de calmer la fureur d'Anselme.

— Pour combien de temps en a-t-il? demanda le secrétaire de la rédaction.

— Deux ans! soupira Lebourjois.

— Deux ans à être encore sous la patte de ce sauropode! Je trouverai bien, d'ici-là, le moyen de l'obliger à décamper.

Or, c'était justement ce à quoi pensait de nouveau Michel.

L'incident avait eu lieu quelques jours après le départ de Madeleine et de René. Le lendemain, seul devant Saphira dans le petit salon où la poétesse avait l'habitude de se tenir l'après-midi, depuis le début de juin, les fenêtres ouvertes, pour respirer l'air du dehors, l'écrivain raconta ce qui s'était passé à *l'Observateur*. Il avait percé à jour, dit-il, la nouvelle manière dont on y comprenait le rôle de la critique; et, refusant de se faire plus longtemps le complice muet de pratiques aussi honteuses qui, selon lui, préparaient la ruine de la littérature

et l'abaissement du métier d'écrivain, il allait quitter une maison où l'on faisait se prostituer le talent de la plupart des rédacteurs.

— Mon ami, n'exagérez-vous pas? demanda doucement Saphira.

— Oh! je n'accuse pas tout le monde, fit Michel, devenant moins amer aussitôt qu'il entendait cette affectueuse et prenante voix de femme. Lebourjois est honnête au fond; mais il se laisse entortiller. Ah! si je pouvais avoir sur lui plus d'ascendant! Il gagnerait peut-être moins, mais son journal aurait infiniment plus d'autorité et ne perdrait pas, comme il est en train de le faire, sa bonne réputation du début.

— Il y aurait pour vous un moyen, suggéra la poétesse, de devenir le maître absolu de la rédaction.

— Lequel?

— Ce serait d'arriver à vous faire élire académicien. Vous n'imaginez pas à quel point M. Lebourjois est sensible au prestige de cette haute dignité! Il m'en parlait encore récemment. Pour lui, l'Académie est comme le Sacré-Collège des Lettres françaises, dont les membres revêtent, en matière de doctrine littéraire, une sorte d'infaillibilité!

— Mais, dit Michel, mes titres sont insuffisants. Cinq volumes à peine, et qui sont déjà bien vieux.

— Ce n'est pas ce qui compte, reprit Saphira. D'entre les compétiteurs, c'est le plus répandu, le plus connu, celui dont on parle le plus, qui l'emporte habituellement. Or — vous ne vous en doutez peut-être pas parce que vous êtes un modeste — depuis que vous dirigez, en nom sinon de fait, *l'Observateur*, vous avez, jusque dans le sein de l'Institut, des partisans qui ne demanderaient qu'à vous soutenir et à battre pour vous le rappel de leurs collègues, si vous vouliez bien leur manifester le désir d'entrer dans leur compagnie.

— Vous croyez?

— J'en suis certaine.

— Mais il n'y a pas, que je sache, en ce moment, de place vacante.

— Il peut y en avoir d'un jour à l'autre; et, avant la vacance, il faut poser des jalons.

— Ce qui signifie : faire des démarches, intriguer, se louer soi-même.

— Pas précisément. D'autres peuvent s'en charger.

— Et si, par hasard, cette préparation de candidature, qui ne doit jamais manquer d'être laborieuse et peut-être pénible, me conduisait là où me voient vos yeux d'amie, à quoi cela, grand Dieu, me servirait-il?

— A imposer, comme je vous l'ai dit, votre dictature littéraire à Lebourjois et à toute sa bande.

— Vous tenez donc beaucoup à ce résultat? demanda l'écrivain.

— Oui, répondit la poétesse. Je songe à l'avenir de René.

— Mais, s'empressa de déclarer Michel, pour ce que vous désirez, ma présence à *l'Observateur*, avec pleins pouvoirs de direction, n'est pas indispensable. Il y a, au journal, de jeunes hommes plus qualifiés que moi pour préparer et assurer le triomphe de notre poète ou philosophe en herbe.

— Vous voulez parler d'Anselme! interrogea Saphira. Et, sans attendre la réponse :

— Je n'ai pas confiance en lui, ajouta-t-elle.

— Cependant, dit l'amant délaissé de Madeleine, si j'en crois la rumeur publique, il sera bientôt votre gendre.

— Malgré moi, affirma Mme Démeline. Je n'ai ni le droit ni la volonté de contrarier ce nouveau penchant de ma fille. (Et ce disant, la femme détourna ses yeux du visage de son interlocuteur, qui baissait les siens.) Mais il m'est impossible de l'approuver. Ce garçon plus jeune qu'elle me déplaît trop, comme d'ailleurs tous ceux de sa génération. Je ne lui demanderai jamais rien. Même

s'il s'agissait de mon cher petit René, je ne voudrais pas devenir son obligé. Ainsi donc, quoi qu'il vous en coûte, je vous en prie, restez à *l'Observateur*. Vous y rendrez de grands services à d'autres jeunes, différents de ceux qu'a choisis Lebourjois et qui, aux yeux des moins de vingt ans, atteignent déjà la vieillesse. Faites-le pour moi, moi seule...

— Ma chère amie, répondit Daspre avec la joie qu'il éprouvait à entendre cette prière exaucée d'avance, non seulement je n'ai rien à vous refuser, mais je m'engage à supporter encore, sans me plaindre, d'autres avanies possibles. Ce que je ne ferai jamais, c'est d'agir contre ma conscience. Le propriétaire de *l'Observateur* est d'ailleurs votre ami. Si j'ai une réclamation à présenter, un droit à faire valoir, je solliciterai votre intervention.

— Vous oubliez que je dois aussi appuyer votre candidature à l'Académie, fit la poétesse, le visage rayonnant de bonheur.

— Oh! nous avons le temps d'y penser, acheva l'écrivain.

Et comme, sur ces mots, il se disposait à prendre congé :

— Voulez-vous, lui dit Saphira, me faire le plaisir de rester à dîner?

— Volontiers, répondit-il avec l'aisance de quelqu'un habitué à cette sorte d'impromptu. Laissez-moi seulement revenir un instant chez moi pour jeter un coup d'œil à mon courrier.

Et, à huit heures, alors que la lumière solsticiale de cette belle fin de jour enveloppait d'une nappe d'or la plaine du Champ-de-Mars avec sa tour, ses peupliers, ses platanes, ses ormes, ses marronniers d'Inde, ses pelouses et ses plates-bandes fleuries, Michel Daspre se retrouva près de Mme Démeline, vers qui le ramenait comme une force d'aimant.

(*A suivre.*) MARCEL BARRIÈRE.

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

G. Lenôtre : *Paris révolutionnaire. Vieilles maisons, vieux papiers. Sixième série,* Perrin. — *Souvenirs de Pierre Foucher.* Introduction et notes de Louis Guimbaud. Avec 8 illustrations hors texte, Plon. — Henry Lyonnet : *Les Premières de Victor Hugo,* Delagrave.

Nous n'apprendrons rien au public lettré en disant que, dans l'œuvre de M. G. Lenôtre, si diverse à la fois et si homogène, si vivante et si pittoresque grâce aux ressources de son style, si doctement informée par maintes découvertes d'archives, les cinq séries portant le titre : **Vieilles maisons, vieux papiers** offrent un particulier attrait de lecture. Il semble que leur auteur ait éprouvé, à les composer et à les écrire, une sorte de délectation. Elles forment une galerie de portraits, brossés avec un soin minutieux, des comparses de la Révolution, en général bien oubliés aujourd'hui, mais dignes de survivre pour témoigner quels excès de férocité ou de singularité révéla cette période exceptionnelle de notre histoire.

Riche, comme les précédents, en trouvailles inédites, le 6e volume de cette série, récemment paru, contient sept récits accompagnés de planches reproduisant des estampes et des dessins originaux. Il met en scène de curieuses figures féminines, celle de Mme de Bennes, par exemple, intrépide amazone de l'Emigration qui, plus épouse que mère, revêtue de hardes militaires, s'en alla, en compagnie de son mari, au delà des frontières, combattre, avec une étonnante énergie physique, les troupes républicaines; celle, en outre, d'une énigmatique créature, rendue folle sans doute par les troubles révolutionnaires et qui, nue et les cheveux épars, parcourait, avec une agilité de chèvre sauvage, dans la région de Foix, les sites abrupts des Pyrénées; celle, au surplus, de la « chevalière » ou plutôt du chevalier de Fréminville qui, l'esprit

désorienté par la fin tragique de sa fiancée, Guadeloupienne sentimentale sortie, dirait-on, de quelque roman de Bernardin de Saint-Pierre, s'habillait en jouvencelle des pays du soleil pour mieux communier avec la disparue.

A ces récits qui participent bien plus du rêve que de la réalité, M. G. Lenôtre en ajoute d'autres d'une qualité différente et qui nous transportent en pleine mêlée révolutionnaire. Plusieurs de ses héros ont connu une courte, mais sinistre renommée, s'ils tendent à rentrer peu à peu dans l'ombre à l'heure présente. Les images qu'il nous en trace ne contribueront pas à leur valoir une absolution posthume.

Ainsi trouvera-t-on, dans l'ouvrage de M. Lenôtre la physionomie fortement dessinée du boucher Legendre, dit le Paysan du Danube, brute assoiffée de sang, braillard de club, démagogue stupide que son éclatante voix et sa sauvagerie devaient conduire, sans méchefs, aux plus hautes destinées et que l'amour finit par assagir. Comme par goût des contrastes, à côté de ce vulgaire conventionnel représentant les instincts de la rue, l'historien place, dans sa galerie, une figure non moins tragique, mais de contours plus estompés, celle du policier Amar. L'étude de ce bizarre personnage, dénué de sentiments et qui, comblé de biens spirituels et matériels, se complaisait froidement dans la trahison, le meurtre, les forfaits de tous ordres, nous paraît avoir été menée par son biographe nouveau avec une grande pénétration, servie par d'heureuses découvertes.

On lira aussi avec agrément dans le volume de M. Lenôtre, l'histoire plaisante et pitoyable du centenaire du Mont Jura, de ce Jean Jacob, âgé de cent vingt ans que le Père Cerutti, jésuite acquis à la Révolution, présenta aux lecteurs du *Journal de Paris,* comme le plus merveilleux spécimen de la longévité humaine en même temps que comme l'ennemi né de l'ancien régime. Devenu brusquement célèbre, traîné à Paris par ses descendants, le vieillard sourd, aveugle, exténué, parut à la Cour et devant les représentants de la nation. Loin de respirer dans la capitale « l'air de la liberté », il y acheva, dans l'abrutissement, une carrière de serf de la glèbe où, seul, le Père Cerutti avait pu, grâce à son imagination, discerner quelques rêves d'affranchissement.

Tandis qu'il s'éteignait de la sorte devant un public de plus en plus clairsemé pour le voir, les factions, dans la ville, préludaient aux œuvres de liberté par la violence et la fusillade. A cet instant, à peu près exactement, survenait dans la capitale un autre illusionné, Pierre Foucher, adolescent breton à l'âme chaude. Cet adolescent avait quitté Nantes où les patriotes, l'ayant enrégimenté dans leurs milices, l'avaient conduit aux pilleries et au meurtre et, par suite, déçu. Orphelin, imprégné des idées libérales que lui avait inculquées son éducateur, le chanoine Marsac, fortement instruit, Pierre Foucher voyait la Révolution en idéaliste soucieux de libérer les hommes et non de les trucider. Il espérait, à Paris, se mettre au service de l'intelligence et non de l'instinct.

Il semble qu'il ait éprouvé très rapidement le dégoût du nouveau milieu où son imprudence le plaça. Ses mémoires, Les souvenirs de Pierre Foucher, restés inédits jusqu'à l'heure présente, nous fournissent de précieux renseignements sur cette partie de sa carrière et sur les événements auxquels il se trouva mêlé au cours de la période révolutionnaire. M. Louis Guimbaud vient d'avoir la bonne fortune de les publier. Rien de ce que publie M. Louis Guimbaud ne reste indifférent. Cet écrivain partage sa vie entre l'étude de l'intimité de Victor Hugo et l'étude des manifestations d'art au XVIIIe siècle. Nous lui devons de connaître dans tous leurs détails les relations du poète avec Juliette Drouet et aussi de savoir comment l'abbé de Saint-Non, protecteur de Fragonard, parvint à construire, sur les dessins de ce dernier, sa très belle œuvre de graveur.

On imagine bien que M. Louis Guimbaud, en mettant au jour les mémoires susdits, n'a pas eu pour unique but de nous révéler l'histoire d'un personnage intelligent, cultivé certes, en commerce souvent étroit avec des hommes célèbres et sachant les juger équitablement, mais qui, en définitive, dans la majeure partie de son texte, ne nous apporte que des détails sur l'organisation des subsistances militaires, des conseils de guerre et des différents bureaux ministériels où il œuvra successivement.

Pour M. Louis Guimbaud, Pierre Foucher offrait, en effet, un intérêt de premier plan, car il avait donné naissance à

cette charmante Adèle Foucher que Victor Hugo épousa aux environs de la vingtième année. D'où le soin qu'il a apporté à nous fournir un texte pur de ses mémoires. Il lui paraissait utile que le beau-père du poète, mal connu jusqu'à l'heure, sortît pleinement de la demi-ombre où il demeurait encore et en sortît en se peignant lui-même, tel qu'il était.

Pierre Foucher apparaît, à travers la relation de son existence, singulièrement sympathique et digne à tous les points de vue de donner asile sous son toit au génie. Malheureusement, par un sentiment de pudeur sans doute, il n'entre guère, au cours de son récit, dans le chapitre familial. Il fait mention, de-ci, de-là, du général Hugo et de Mme Hugo la mère et consacre, à notre gré, un trop bref paragraphe au mariage d'Adèle. Parfois, le nom de son gendre vient sous sa plume, toujours accompagné d'une visible admiration, mélangée de tendresse.

Dans son introduction, fort substantielle, admirablement informée et nourrie même de documents inédits, M. Louis Guimbaud supplée à la discrétion du mémorialiste. On trouvera, dans ses pages, une histoire ramassée, mais complète des relations des familles Foucher et Hugo et on y verra spécialement quel rôle de conciliateur et de véritable ami joua Pierre Foucher dans le conflit, souvent dramatique, qui s'éleva entre Mme Hugo et son intraitable époux le général.

En 1821, Victor Hugo, fort gêné et cherchant à gagner quelque pécune pour hâter son mariage, accepta la proposition que lui faisait Soumet de tirer d'un roman de Walter Scott, *Le Château de Keniworth,* le sujet d'un drame en cinq actes. Ainsi naquit *Amy Robsart,* sa première œuvre théâtrale, laquelle, le jeune écrivain ayant reçu une pension de Louis XVIII, ne fut point présentée à la scène.

En 1825, Paul Foucher, fils de Pierre, et beau-frère du poète, souhaitant débuter dans les lettres par quelque écrit de mérite, obtint de donner sous son nom *Amy Robsart.* Le drame, représenté à l'Odéon, fut, dit-on, sifflé. Au dire d'André Pavie, Victor Hugo, dans un geste chevaleresque, en aurait alors réclamé la paternité.

M. Henry Lyonnet qui, dans son nouvel ouvrage : **Les Premières de Victor Hugo**, conte cette aventure théâtrale, ne

conclut pas dans le même sens qu'André Pavie. Selon lui, le poète aurait, au contraire, cherché à rejeter cette paternité gênante, disant n'avoir collaboré que pour quelques détails et fragments insignifiants à ce drame quelque peu ridicule.

On sait que M. Henry Lyonnet compte parmi les historiens du théâtre les plus avertis et les mieux documentés de l'heure présente. C'est une bonne fortune, pour le public, qu'en ce temps de commémoration du romantisme, il ait eu l'heureuse pensée de réunir, sous le titre cité plus haut, sa moisson de faits et d'anecdotes. On ne peut rendre compte que succinctement d'un volume à ce point exubérant de détails toujours curieux et souvent nouveaux.

En réalité, M. Henri Lyonnet ne s'inquiète des « premières » de Hugo que pour en fixer les dates réelles et indiquer la distribution primitive des rôles. Il s'efforce surtout de rétablir, dans sa vérité, l'histoire des pièces, déterminant leurs origines, précisant les faits notoires de leur carrière, évaluant les sentiments des critiques contemporains, signalant les incidents qui accompagnèrent les représentations et les pamphlets, parodies, procès qui les suivirent. Il s'intéresse également à leur destinée postérieure, à leur diffusion dans le monde, enfin à leur situation présente. Un de ses chapitres, fort intéressant et moins connu dans ses éléments, est consacré aux écrits en prose de Hugo qui furent portés au théâtre par des tiers du vivant ou après la mort du poète.

Le public apprendra beaucoup dans le travail d'ensemble de M. Henry Lyonnet où les faits d'ordre littéraire, soigneusement contrôlés, sont rejointoyés entre eux et rendus plus plaisants par de savoureuses anecdotes contées avec esprit. On a beaucoup ressassé, dans les manuels et même ailleurs, l'histoire de la bataille d'Hernani; par contre, peu de critiques se sont intéressés à la représentation de *La Esméralda,* opéra en quatre actes et six tableaux où Victor Hugo apparaît sous la forme inattendue du librettiste, collaborant avec Mlle Bertin, compositrice. Cet opéra, tiré de *Notre-Dame de Paris,* enregistra un flatteur succès, malgré le petit nombre de ses représentations. Mlle Falcon y tint le principal rôle. Il n'en demeure aujourd'hui que l'affiche et l'album des costumes. N'était-il pas curieux de rappeler cette tentative du

poète dans le domaine musical? Voilà pour quelle raison, et pour bien d'autres, l'ouvrage de M. Henry Lyonnet prendra bonne place dans la bibliographie hugolienne.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Comtesse de Noailles : *Choix de Poésies*, Fasquelle. — Cécile Périn : *La Féerie provençale*, Le Divan. — Maria-Pia Bério : *Navires*, Editions Sagesse. — Marguerite Henry-Rosier : *Le Monde est à toi*, Lemerre. — Graal : *Symphonie*, Le Rouge et le Noir. — *Poètes d'Oranie*, Editions Fouque, Oran.

Choix de Poésies, Comtesse de Noailles. C'est sous cet aspect que se présente aux lecteurs à venir le beau et grand poète.

Autrefois, chaque poète donnait, à un certain moment de sa vie, ses soins à la préparation du recueil de ses œuvres complètes. La dureté des temps l'oblige à se satisfaire, à présent, d'un choix de ses poésies, laissant aux amateurs la recherche, s'il en veut connaître l'ensemble, d'éditions plus ou moins aisées à retrouver; il est rare que les ouvrages d'un auteur aient été publiés par un seul éditeur. Certes les poètes actuels sont mal servis : qui pourrait, devrait les soutenir, les répandre, se glorifier de leur avoir fourni un juste appui, se dérobe. Et pour ce qui regarde leur renommée future, nul ne se préoccupe de la leur assurer. Un jour, revenu des fausses appréciations qui entraînent la France, les pays latins, les peuples occidentaux à s'imaginer que quelque grandeur s'acquiert au pourchas d'autre chose que l'exaltation de la pensée, de la science et de l'art, on comprendra, comme à Athènes, comme au temps de la Pléiade, l'importance capitale, dans l'évolution intellectuelle de l'humanité, de la poésie lyrique, joyau suprême; alors, si les éditeurs continuent à n'être que les serviteurs intéressés de succès vulgaires et faciles, ce deviendra une fonction d'Etat de publier honorablement, sainement, complètement, les poètes. Il est des gens, m'affirme-t-on, à qui le lyrisme est moins indispensable que l'air, l'eau et le pain. Pauvres gens..., pauvre vie que la leur!... On s'étourdit, je sais, d'agitations innombrables, qui grisent. Mais l'heure vient où l'on se dégrise, et quelle mort!... Le lyrisme, c'est, en mouvement, en passion, en ferveur, en absorption et en parfait don de soi, ce qu'il y a de plus haut, d'absolu dans

l'amour sous ses formes terrestres et éternelles, dans l'amitié, les forces de la conscience, la délicatesse du sentiment, l'élévation de soi au delà de soi-même, la fusion dans la nature par soumission ardente aux lois universelles du rythme dont toute chose est vivifiée.

Je ne sais si jamais poète au monde a été plus pénétré de ces vérités fondamentales que Madame de Noailles. Et c'est une première raison de la regarder, de l'admirer comme un poète très haut. Des sept tomes d'où elle a extrait, selon son goût, les poèmes qui donnent le mieux le sens et la portée de son œuvre, il n'en est pas un, je crois, qui ne soit animé par la plus saine ferveur, par la plus lucide adoration de la nature, de la beauté sereine du monde, de la lumière, des saisons, de l'humanité aussi et de ses ouvrages. L'ombre et la clarté, le parfum des jours, l'émerveillement devant l'azur et le soleil, la pitié pour les morts et pour les vivants, les joies et les tristesses de l'amour, la pureté des souvenirs précieux, nostalgies d'âme, enivrement des paysages et des villes de tendre mélancolie ou de magie splendide, respect enthousiaste des vrais penseurs et des poètes, voilà de quoi se tend avec magnificence la trame de ses strophes, de ses odes, de ses hymnes et de ses chants :

> Nature au cœur profond sur qui les cieux reposent,
> Nul n'aura comme moi si chaudement aimé
> La lumière des jours et la douceur des choses,
> L'eau luisante et la terre où la vie a germé.

Par ces vers le volume débute, et il est impossible de ne pas se les répéter de page en page, tout au long. C'en est et le résumé et le principe essentiel.

Sans doute, et cette tâche me fut pénible, il m'a fallu, à l'occasion des derniers recueils que Madame de Noailles a publiés, aventurer sur le mérite de son art, plutôt peut-être de son métier, des réserves que, après examen, je ne puis m'empêcher de maintenir. Cependant, elles perdent, je le reconnais, de leur importance quand les poèmes sur lesquels elles prétendent porter se situent à leur place dans la totalité de l'œuvre accomplie du poète. On s'explique aisément que, à force d'avoir, justement et passionnément, loué le

charme prodigieux de la vie en tout ce dont se composent et l'univers et la terre familière, et les plantes, les animaux, les hommes qui l'habitent, le poète ait senti croître son inquiétude à propos de l'implacable fatalité de la mort, ténèbres insondables, et se soit attaché particulièrement à la tendresse réconfortante, chaleureuse et sage d'un être d'élite en qui sa confiance, partant son amour, se blottissait. Cet être meurt, outre la douleur atterrée, quelle angoisse en découle, si par cette perte se confirme l'horreur contre laquelle l'affection rompue lui paraissait être le refuge le plus sûr!

Comme Madame de Noailles est plus un artiste, un poète d'instinct, même impromptu, en ses magnificences les plus surprenantes que de contrôle sur ses élans personnels et de composition, il est compréhensible que le verbe dont elle use en ces occasions se dépouille de ses efflorescences imagées les plus somptueuses, et se montre si démuni, souvent terne et direct, presque pauvre et sans relief, d'une expression toute de prime-saut, que d'aucuns croiraient banale.

Or, elle a fait cela, parce qu'il le fallait bien; il lui fallait s'exprimer par des poèmes de cette sorte, ou bien se taire. Y eût-elle songé? Nous aurions perdu de ne connaître cette forme, sans doute nécessaire et surtout transitoire, de son génie naturel, qui éclôt à chaque fois, comme une fleur que la culture développe, mais ne saurait avoir créée.

Ce qu'il y a de certain, du moins, *le Cœur Innombrable, l'Ombre des Jours,* les *Eblouissements, les Vivants et les Morts, les Forces Eternelles,* si différents de ton du *Poème de l'Amour* et de *l'Honneur de Souffrir,* bien que, d'ici, de là, on y surprenne des artifices de style insuffisamment soutenus et des défaillances dans l'expression, taches vénielles au milieu de tant d'admirables poèmes où son cœur, où toutes ses forces de vie, de pensée et de sentiment se sont à jamais enclos pour l'émerveillement des âges, tous ces poèmes par qui sa gloire légitime se fonde, vivront, inoubliables et admirés, tant que se perpétuera (ce qui est, sans doute, à jamais) :

Le bienheureux orgueil de la langue française.

Après *Finistère,* après *Océan,* ou divers visages de la Bretagne maritime et brumeuse, voici que Madame Cécile Périn

chante à son tour, et à sa manière, la **Féerie Provençale.** C'est un livre, celui-ci encore, fait de croquis de paysage, de notations successives des aspects extérieurs et parfois intérieurs, des sites ou des mœurs de la contrée merveilleuse. L'art de Madame Cécile Périn demeure aussi sûr, aussi ferme, précis et évocateur que précédemment. Une seconde partie du livre se consacre à la conquête et à l'approfondissement en l'âme du poète, de la sérénité. Parfois un cri plus ému, un frisson plus sensible; à ce titre je cite plus spécialement le petit poème intitulé *Lise,* où parmi la féerie du jour, sous le rire toujours éblouissant du ciel de Provence, sur les gradins du jardin de Paradis assise, le poète s'enivre de splendeur, tout à coup la brise a chuchoté un doux nom puéril, le nom de sa petite-fille... « et soudain, c'est l'exil. » L'élan du cœur vers Dieu, la pensée déjà de la mort qui approche, amplifient aussi, par instants, les strophes de ces clairs poèmes. Comme naguère, l'âpre tourmente des flots atlantiques, ce sont les méditations amères, même dans la sérénité, qui confèrent aux vers de Madame Périn leurs accents les plus personnels et les plus pénétrants.

Je vois, j'avoue, malaisément des poèmes dans l'ensemble des morceaux, visions, rêves, notations vives, âpres souvent, sommaires presque partout, que Madame Maria-Pia Bério intitule **Navires.** Eléments de poèmes, à coup sûr, sorte de préparations, images fixées avant qu'elles se soient entièrement formées, juxtaposées à mesure, essais de transposition; mais Mme Bério répudie l'appui, — c'est son droit — de la rime, des poètes authentiques sont parvenus à s'en passer souvent sinon toujours, Spire, Romains, Vildrac, Duhamel, Jouve; seulement ils ont pris soin, en échange, de resserrer le vers, de le construire sur les alternances de temps forts marqués avec d'autant plus de netteté, de marteler à temps très égaux le vers. Chez Mme Bério, cette préoccupation n'existe guère, le rythme est insaisissable, tant il est peu cohérent, et, sans rythme, comment concevoir qu'un vers ou un poème puisse exister? C'est l'essentiel, même du poème en prose. De jolies inventions, une ardente succession d'images n'y suppléent pas; il y faut le lien, le soutien, la mise en œuvre, l'art.

Le Monde est à Toi, déclare par le titre de son livre Mme Marguerite Henry-Rosier. Mais cette constatation ne l'incite à aucun enthousiasme. Certes, ses vers, ses poèmes sont faits irréprochablement. Sauf les très grands, aucun Parnassien, sans doute, n'en a écrit que ceux-ci n'égalent. C'est un ouvrage de patience et d'application, réussi avec la plus méritoire aisance et non dépourvu, par places, de finesse dans la notation des choses ou des états d'âme, ou de sensibilité. L'élan et l'éclat manquent seuls.

Les courts poèmes de Graal, **Symphonie,** que l'on m'assure être l'œuvre d'une femme, sont d'un ton et d'un tour assez déconcertants. Ils obéissent moins à un rythme de poésie, si lyrique soit-elle, qu'à des mouvements secrets, ondoyants ou serrés, dont se composent les anciens *lieder* des maîtres allemands, sinon à des romances d'antan. En fait, on ne peut s'empêcher de les fredonner à part soi, à mesure qu'on les lit. Ils supposent des accords ou une arabesque qui en soutiennent l'élan; ils participent d'un art spécial, non exempt de mérite.

Par les soins de Mme Blanche Cazes, sont réunis en une anthologie bien faite les poèmes de vingt-cinq **Poètes d'Oranie,** ou originaires de la province d'Oran. « Une anthologie algérienne serait trop volumineuse; il a fallu nous borner à une seule province, et renoncer aux notices biographiques qui tiennent de la place. » Ceci, nous le regrettons; il eût été utile tout au moins d'avoir les dates de naissance, car, je le confesse, si je salue avec joie dans ce recueil les noms de certains poèmes que j'aime ou connais à des titres divers : Raoul Boggio, Claude-Maurice Robert, qui me favorisent de leur amitié personnelle, Blanche Cazes, Jeanne Dortzal, Isabelle Korn, Mohammed-ould-Cheikh, de la plupart des autres je ne sais rien ou pas grand'chose, et aucun ne me paraît dénué d'intérêt. J'y aperçois même certains talents des plus curieux, inégaux sans doute, mais suffisamment originaux pour retenir l'intérêt.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Henri Duvernois : *Le Journal d'un pauvre homme*, Flammarion. — Pierre Frondaie : *Béatrice devant le désir*, Emile-Paul. — Marius-Ary Leblond : *L'Arc-en-Ciel*, Les Œuvres représentatives. — Claude Farrère : *La porte dérobée*, E. Flammarion. — Marcel Millet : *Léone, actrice de province*, Edition des Portiques. — Claude Morgan : *Une Bête de race*, E. Flammarion. — Germaine Ramos : *Rien que ton corps*, Editions Montaigne. — Gyp : *Le Coup du lapin*, E. Flammarion.

C'est une très heureuse idée qu'a eue l'éditeur de M. Henri Duvernois de commencer avec **Le Journal d'un pauvre homme**, la publication définitive des contes de cet écrivain, lesquels s'étendent sur une période de vingt ans. M. Duvernois profite de l'occasion pour prendre dans un avant-propos qui fait songer à la préface de *Pierre et Jean*, la défense d'un genre littéraire qui n'a pas besoin d'être réhabilité, mais qu'il est de bon ton, il faut le reconnaître, de tenir pour inférieur aujourd'hui où l'imagination ne se porte plus. Je dis l'imagination, car il est bien vrai que cette faculté (cette « reine des facultés », affirmait Baudelaire) et qui semble faire défaut au plus grand nombre des auteurs actuels, caractérise particulièrement le conteur. Distinguant entre la nouvelle et le roman, M. Paul Bourget disait que celui-ci est une symphonie, celle-là un solo. Mais nouvelle et roman sont de même essence. Le roman ajoute des personnages et des péripéties au sujet qu'expose et développe brièvement la nouvelle, après l'avoir directement emprunté à la vie. Comme elle, cependant, il est réaliste, et s'inspire des mœurs et de la psychologie, ensemble de l'une et de l'autre, assez souvent. Le conte est tout autre chose. Il a besoin d'ingéniosité et recherche le singulier et l'exceptionnel, sinon l'extraordinaire. Il fait allusion à la vie, plus qu'il ne la peint; il triche avec elle, et il lui arrive même de nous emporter loin de son terre-à-terre, dans le merveilleux. Au rebours du romancier pour qui l'histoire n'est qu'un prétexte, l'histoire est tout pour le conteur. Sans doute, y a-t-il des contes qui ont les proportions du roman : ceux de Dumas père, par exemple, ou de Jules Verne. Sans doute, aussi, y a-t-il des romans qui se travestissent en contes : témoin *Don Quichotte*. Mais narrer et amuser, émouvoir ou étonner le lecteur en narrant, voilà

l'objet du conteur. De là sa recherche (si fréquente chez Maupassant et que l'on retrouve chez M. Duvernois) du « mot de la fin », du mot surprise ou du mot frappant. M. Duvernois a raison de dire que le conte n'est pas le rival du roman, et d'ajouter que — Dieu merci! — le genre n'en est pas épuisé. S'il est en défaveur, momentanément, comme je viens de l'écrire, son tour reviendra. Il est susceptible d'engendrer des chefs-d'œuvre, à preuve *Candide* que M. Duvernois fait fort bien de ne pas tenir, contre l'opinion générale, pour un roman — et c'est un genre essentiellement français. Nous sommes à l'aise dans sa brièveté et l'action ou la décision qu'il exige convient à notre génie. Je crois qu'ici sa plus grande originalité réside dans le mélange qu'il présente de fantaisie et d'observation, d'esprit et de raison, d'ironie et de bonhomie. Beaucoup de contes de M. Duvernois sont ainsi, du reste, dans notre tradition la plus ancienne et dans celle de ce même Maupassant que j'ai déjà cité. Mais si M. Duvernois a moins de vigueur ou d'âpreté que son maître, sa douce philosophie un peu goguenarde, son indulgence ou sa pitié, nuancée de malice, sa gaîté et sa mélancolie, sa poésie, enfin, ont bien leur charme.

Un docteur, homme déjà vieillissant, se prend de passion pour sa pupille. Pour qu'elle ne soit pas à l'homme jeune qu'elle aime et qui l'aime, il fait croire à celui-ci qu'elle est malade, incurablement. Et voilà une infamie qui pourrait servir d'argument aux partisans du certificat médical... Au dernier moment, toutefois, le coupable avoue à son rival qu'il lui a menti, et le lecteur a la satisfaction de voir les jeunes gens s'unir et le barbon rester sur le carreau. Tel est le sujet de **Béatrice devant le désir**, de M. Pierre Frondaie. On y retrouve un vieux thème de comédie, mais poussé au noir, et qui ne redevient conforme à la tradition que par son dénouement. Molière l'a traité, et l'on n'a pas manqué de nous dire, à ce propos, au collège, que toutes les comédies de notre grand classique contiennent un drame en puissance... Dans l'avant-propos de son recueil de contes, M. Duvernois se plaignait que, quand un romancier possède une imagination vive, on affirme qu'il écrit mal. M. Frondaie n'a pas voulu qu'on lui fît ce reproche. Aussi, tout en s'efforçant de captiver

son public, s'est-il surveillé. Il s'est entouré avec sérieux de l'appareil de la psychologie pour faire avaler au lecteur la pilule du vendeur d'orviétan. Mais son récit tient plus du roman-feuilleton que du roman tout court. L'agencement en est mélodramatique. Avec M. Frondaie, le fait s'enchaîne au fait. La narration marche à son but délibérément, à petits pas rapides. Ce n'est pas une narration dépouillée, c'est une narration sèche — sans halo suggestif autour. J'aimais mieux le va-comme-je-te-pousse des bons romanciers populaires d'autrefois. Il y avait, en elle, dans son débraillé, de la candeur et de la saveur... Aussi bien, du style de M. Frondaie pourrait-on dire qu'il est sportif. Je ne saurais mieux lui comparer qu'un boxeur en smoking ou en habit. M. Frondaie ne conte pas. Son récit donne l'impression d'un scénario cinématographique développé. Il y manque l'animation des images sur l'écran. L'atmosphère. La vie. A celle-ci, l'invention ne saurait suppléer, ni l'art, si habile qu'il soit, des péripéties.

J'ai déjà eu l'occasion de le dire : il y a chez MM. Marius-Ary Leblond un conteur que je suis tenté de préférer au romancier, mais un conteur d'une espèce peu commune en France. C'est qu'il entre autant de lyrisme que de réalisme dans son inspiration. MM. Leblond ont lu et aimé Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre à l'âge des ardents enthousiasmes, et, comme ils sont nés dans une île dont la beauté édénique donne une apparence de vérité au rêve primitiviste des auteurs de *L'Emile* et des *Harmonies de la nature*, c'est sans artifice qu'ils parlent de la bonté de l'homme et de son entente ou de sa réconciliation avec les bêtes dans **L'Arc-en-ciel.** Ce récit, qu'ils publient dans une collection pour la jeunesse, est une bien jolie chose. On y voit les animaux de l'arche, un instant révoltés contre Noé, s'émerveiller tellement de « la harpe » aux sept couleurs sur laquelle joue le soleil, dès la première embellie, après le déluge, qu'ils en sont tout de suite apaisés... A cette histoire, d'autres plus courtes succèdent, d'une fantaisie souriante et malicieuse ou émue, mais qui n'en font pas oublier la verve. L'invention se renouvelle, ici, sans cesse, dans la joie, cette joie dionysiaque ou juvénile de créer, qui est le privilège des poètes.

M. Claude Farrère publiait tout récemment sur *Loti* de pieux souvenirs, dignes en vérité du grand artiste dont ils évoquaient, notamment, la fin avec une émotion communicative. Il nous emmène aujourd'hui, par **La porte dérobée** dans son jardin de Nouvelle-Zélande, pour y faire un bouquet de ses premières impressions. M. Claude Farrère a, des événements les plus lointains de son existence, et de ses plus puériles pensées, une mémoire qui m'étonne et que je jalouse un peu, car elle me fait totalement défaut. M. Farrère sait, par exemple, quelle sensation il éprouvait à quinze mois, quand il marchait encore à quatre pattes sur le tapis, et quelle a été sa déception quand on l'a sevré... Mais sans doute est-il doué d'un particulier pouvoir d'introspection ou a-t-il cultivé la science de descendre en soi pour s'y retrouver tout entier. En tout cas, ce qu'il nous raconte est charmant. Non sans afféterie, peut-être, et d'un sentimentalisme qui tend à la stylisation, comme diraient avec dédain les tenants de la théorie du subsconscient. N'importe. Voilà, pour les biographes futurs du romancier de *Fumée d'opium*, de précieux documents, car encore que M. Farrère se dérobe dans ces pages, sous une personnalité fictive, et dise *on* comme le roi disait *nous*, au lieu de *je*, c'est bien de sa propre enfance qu'il nous entretient.

Depuis l'époque, hélas! déjà lointaine, où j'ai lu pour la première fois *Le capitaine Fracasse* dans la version *ad usum Delphini* d'un journal pour enfants qui s'appelait « Le Petit Français illustré », j'ai gardé la sympathie la plus vive pour les acteurs ambulants. La délicieuse *Chloryse* de Banville a fortifié cette sympathie; mais les mœurs du « roman comique » ont bien changé, et c'est le mérite du livre de M. Marcel Millet, **Léone, actrice de province**, de nous en fournir le témoignage. Il est d'un homme du métier, ce livre, et tout plein de détails émouvants et pittoresques dans leur réalité, parfois triviale. M. Marcel Millet ne s'ingénie pas à embellir les choses. Il est simple, il est vrai, et ce n'est pas tant un roman qu'une biographie qu'il a écrite. En a-t-il inventé l'humble dénouement attendri? Peut-être même pas; ou, s'il a modifié la vérité pour obéir aux lois de la fiction, il lui a conservé son caractère.

Pour un roman de début, c'est un roman très honorable que celui de M. Claude Morgan, **Une bête de race.** Sans doute M. Claude Morgan, qui est le fils d'un écrivain célèbre, trahit-il quelque inexpérience dans son œuvre, où il étudie le désaccord moral d'un artiste et d'une femme éprise de plaisir et furieusement snob. Mais il a de l'élévation dans la pensée, de la délicatesse dans les sentiments, et comme le dit M. Pierre Benoît qui a écrit pour lui une élogieuse préface, le sens de la composition. Son récit, un peu terne ou languissant au début, s'anime, il est vrai, vers le milieu, et atteint, bientôt, d'un mouvement naturel, au pathétique. Je ne reprocherais à M. Morgan que de s'être insuffisamment documenté pour peindre le milieu d'arrivistes où il place son action, si même il n'a fait de ce milieu un tableau un peu conventionnel.

Mme Germaine Ramos fait, dans **Rien que ton corps,** une femme qui aime l'amour se confesser. Mariée à un avorton ridicule, cette femme divorce bientôt et la voilà dans la mêlée. Comme juste, ayant été initiée par un quasi impuissant, c'est à un gaillard « un peu là » qu'elle demande le plaisir dont elle a été frustrée. Mais si le mari péchait par insuffisance, l'amant pèche par excès. L'un allait trop mollement, l'autre va trop fort... Nouvelle expérience : nouvelle déception. Puis c'est le vice, et, sauf respect, « les partouzes », sans autre issue que les voluptés lesbiennes. A la bonne heure! Et dire que l'héroïne de Mme Ramos n'en arrive là que parce qu'elle a le goût du sentiment. Le sentiment est chose bien misérable. Telle est, à mon avis, la morale de cette histoire, laquelle a le tort non pas tant d'être crûment qu'arbitrairement contée, mais qui émeut quand même, parce qu'on sent qu'elle est sincère.

Mme Gyp, qui est bonapartiste, n'aime pas « L'Action française », et c'est bien son droit. Mais elle a, dans **Le Coup du lapin,** une façon d'exercer sa verve aux dépens des chefs et des membres de ce parti politique qui ne réjouira que les gens de son milieu. Outre qu'elles sont trop faciles, ses plaisanteries se révèlent si entachées de mauvaise foi qu'elles ne font pas rire. La plupart des « ligueurs » sont juifs; tous sont laids, bêtes et couards, etc... Enfin, que Mme Gyp déclare que les royalistes et les communistes font une besogne égale-

ment funeste à la France, cela suffit, à mon sens, à disqualifier son livre. Je déteste cette assimilation, empruntée à la plus basse polémique électorale, de l'œuvre des partisans de M. Charles Maurras à celle des suiveurs de Lénine.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Pâques défleuries. — L'affaire du « Retour d'Amazan ». — *L'Acheteuse*, 3 actes de M. Steve Passeur, au théâtre de l'Œuvre. — *La Passion*; 5 actes et 6 tableaux de M. Edmond Haraucourt, à la Comédie Française.

Pâques défleuries.

— Mignonne, tu sais que lundi,
Dans Sapho, *à la Comédie,*
Ton nom figure sur l'affiche.
— Que veux-tu que cela me fiche?

Un télégramme, et puis : bonsoir!
La doyenne, en sa balançoire,
D'un pied délicat se relance,
Se balance et se rebalance,

Bien loin de la rue Richelieu,
Et, tout au contraire, en un lieu
Où le printemps ouvre ses pousses
Et prête à nos torses ses mousses.

Point matinal, voici Justin
Et le déjeuner du matin,
Les croissants, les journaux, le beurre.
Elle s'agite. Que je meure

Si ce n'est pas, d'avec la nuit,
Une rose qui se délie.
Mais tout est prompt en cette affaire
Et n'est pas pour toujours nous plaire :

Lorsqu'on apprend que Ventura
Le soir même Sapho *jouera,*
Alors l'espanie se courrouce,
Déclare qu'il faut qu'on rebrousse.

La roll's commence à trépider,
Sans bruit, s'entend (publicité).

On accéléré, le temps presse.
« Allez! Allez! » On n'eût dè cessé

Que la voiture ne retournât
Tout son monde la tête en bas.
Le soir, dans Sapho, *Ventura*
Mieux que quiconque triompha.

§

On croit à Paris — et notre collaborateur et ami Georges Batault l'a rapporté aux échos du *Mercure* (15 avril) — que *le* Retour d'Amazan, de M. André Thérive, si attentivement et violemment sabré dans les marges par le crayon de feu Paul Souday, serait en la possession de M. Louis-Mill, directeur du *Temps*.

Je peux d'autant mieux contredire cette attribution du mystérieux et redoutable exemplaire qu'il est là, de passage, sur mon bureau, depuis quelques jours. Je puis assurer aussi, en connaissance de cause, qu'il prête à la dégustation.

L'activité du critique-lecteur y est manifeste, matériellement saisissable. Le crayon traîne et encoche de ligne en ligne, frémissant, entaillant, soulignant, avec les passages visés, les réactions de l'esprit du lecteur. Les objections surgissent, éclatent, invectivent enfin avec une brutalité de passion qui va jusqu'à une sorte de crachement de haine féroce, lorsque l'auteur touche à quelqu'un des dieux du critique : Victor Hugo, Voltaire...

Parmi le brasier de cette brûlante lecture, ces sursauts, ces réparties, même les plus indécentes, les plus vulgaires, et dont beaucoup sont d'un comique réjouissant, ne sont pas un témoignage pour diminuer Souday. Je suis d'autant plus à l'aise pour le dire qu'il ne m'a point du tout ménagé. Qu'est-ce, en vérité, que le malheureux « chien enragé » dont il m'a accablé à côté de certaines invectives qu'il écrivait sur les feuillets même de certains livres dont pourtant, concurremment, il étudiait et annotait presque mot à mot, et avec un intérêt manifeste, la substance. A sa table de travail, il dévorait littéralement les textes et les digérait, faisant des livres où il s'établissait un assez surprenant compromis de studio et de latrines.

Souday n'a jamais passé pour un homme de goût, ni un délicat, c'est entendu, mais il a d'autres mérites. Critique, il est demeuré en marge de la littérature, de la poésie authentique. Mais il reste un personnage bien en verve, fort en couleur, avantageux et, au demeurant, gros travailleur consciencieux, type du magister érudit et qui, borné sur le principal, apparaît campé sur ses classes comme un mâtin sur un os.

Les exemplaires annotés du *Retour d'Amazan*, de M. André Thérive, et de *la Trace de Dieu*, de Jacques Rivière, indiquent chez Souday une activité, une crudescence, une irritation contenues ou rageuses et parfois sauvages, qui, dans leur trépidation et leur truculence, ne forment pas un spectacle dénué de grandeur ni d'humanité. Le plus souvent, il note, pointe, griffe, relève les fautes, et rétorque au fond impérieusement. Soudain, il tutoie comiquement l'auteur, il le quitte, le soufflète d'une grasse injure, lui calligraphie une épithète savoureuse. Tout cela est d'ailleurs totalement inoffensif dans son caractère d'ivresse passionnée. Mais encore, à des coins de pages, en pleines marges, en fin de livre, Souday exprime sa prédilection stercoraire.

N'empêche que *Almazan* et la *Trace de Dieu* sont accommodés avec justesse. La curiosité extrême présentée par ces deux documents importants est dans ce mélange insolite de rustre fermentation et de bon sens.

§

A deux reprises, à propos de *Pas encore* et de *Suzanne*, j'ai écrit quelques remarques sur M. Steve Passeur et son talent. L'une d'elles, et sans doute la plus spécifique, signalait qu'il est possédé d'une manière de penser assez sordide, sorte de masochisme moral qui le limite à ne concevoir et à n'évoquer, en une sorte de ruminement périodique, exclusivement que des scènes de grossières brutalités où son esprit semble se complaire.

On a fait grand cas de la dernière manifestation de cette morne veine : **L'Acheteuse**, à l'Œuvre. Drôle de temps où le produit d'une monomanie massive peut — Dieu sait par quelle aberration du sens — être prise pour une manifestation vigoureuse. C'est pour moi un toujours nouveau sujet d'admi-

ration que le point extraordinaire où la critique, en général, peut se montrer bornée. C'est d'ailleurs un fait avéré que le public n'y attache plus aucune foi, et se borne à lire, parmi cent autres billevesées des gazettes, le récit des fastidieuses histoires que les théâtres mettent en scène.

M. S. Passeur a repris, à sa façon, des états déjà traités, au cours de cette saison même, avec esprit par M. Bourdet, dans *le Sexe faible*. Une femme « achète » un homme sans argent; celui-ci subit à contre-cœur et le contact et les transports.

Il y a dans la pièce de M. Bourdet un petit rufflan argentin fort drôle. Je l'ai dépeint ici. En un monologue des plus amusants, il dit à un autre garçon, plus jeune dans la carrière, tous les tourments que comporte son métier. Il lui dépeint aussi le grand bonheur de celui qui n'y est pas encore engagé. Voici le dernier mot de cette paradisiaque félicité : « — Enfin, quand toi tou n'as pas envie dé faire l'amour, eh bien, tou né lé fé pas! »

Ce sont exactement les affres de ce malheureux que M. S. Passeur a longuement et pesamment exposées sur la scène. Simplement, cela est transporté du monde cosmopolite du *Sexe faible* dans le milieu provincial français particulier à l'imagination de M. Passeur. Cela quitte la peinture spirituelle de M. Bourdet pour passer dans une monotone turpitude, née comme de la sombre rêverie d'un lycéen privé de femme ou d'un libertin privé de force.

Ce qu'il s'épuise à vouloir nous montrer, c'est le mauvais ménage d'un homme et d'une femme séparés jusqu'à la haine et obligés de faire de ce sentiment le mobile positif de leurs accouplements. On sait que c'est là une pratique assez répandue chez les personnes neurasthéniques qui se sont trop épuisées dans les passions, ou qui sont mutilées de leur idéal. Le système organique ordonne un acte farouche à qui le sentiment vainement résiste jusqu'à ce qu'il se trouve emporté dans l'abîme animal.

Auprès de la sévérité des problèmes rigoureux et tragiques attachés à ce conflit, la lourdeur des situations et du vocable de M. Passeur donnent à sourire.

§

M. Edmond Haraucourt brille par l'absence d'originalité. C'est un excellent virtuose. Il s'est inspiré d'Hugo, de Baudelaire, Vigny, Leconte de Lisle, et point du tout de lui-même — sans doute avec raison. Dans **La Passion**, c'est le Victor Hugo qui domine; de l'Hugo moyen, souvent assez réussi. L'ouvrage gagnerait à des coups de ciseaux. Non seulement il est trop long pour la représentation, mais encore il piétine trop souvent dans l'incontinence et le verbiage romantique et « humanitaire ». Certes, voilà bien *la Passion* officielle; mais il est certain que le sujet aurait été mieux dans les cordes d'un poète moins parfait collégien, mais plus intérieurement convaincu, plus naïf, tel que Francis Jammes, ou Paul Fort.

On a beaucoup applaudi. Cela constitue, il me semble, la critique essentielle et accablante de l'ouvrage. Il ne produit pas cette véritable émotion qui porte à un recueillement silencieux. A Oberammergau on ne manifeste pas. Le spectateur est trop impressionné pour songer au bruit du genre quotidien. Mais il est bien évident qu'on ne saurait demander à aucun théâtre proprement dit une réalisation comparable à celle des représentations décennales d'Oberammergau, où tout concourt à l'émotion du spectateur, même incroyant : sincérité et ferveur des interprètes incarnés depuis des années dans leurs rôles, figuration innombrable et animée, mise en scène adéquate aux situations (et aux énormes recettes), enfin, et surtout peut-être, une ambiance unique : l'immense public composé de fidèles ou de sympathisants, et le ciel ouvert sur une magnifique couronne de montagnes.

Selon Renan, Jésus était « beau et charmant ». Ne marchandons pas à M. Alexandre le premier de ces termes; laissons les spectatrices en décider. Mais son Christ n'est ni charmant ni doux. La physionomie est virile, grave, sévère; la voix un peu âpre. Toutefois, l'iconographie de Jésus étant tout à fait arbitraire et très variée, et l'imagination du croyant devant le concevoir nécessairement selon les circonstances où il l'évoque, toutes les représentations de Dieu sont également plausibles.

Le rôle de la Vierge est redoutable. L'auteur, le destinant

à Sarah Bernhardt, l'a amplifié très au delà des Evangiles. Mme Madeleine Roch l'a tenu avec dignité. Ce n'est pas sa faute, mais celle du poète, si elle doit parfois tourner au mélodrame. M. Denis d'Inès a donné une saisissante figure de Judas, avaricieux, cupide, traître, puis repentant jusqu'au suicide.

Mme Robinne essuie les pieds du Christ avec une superbe crinière vénitienne dont on doute malheureusement si elle lui appartient au naturel, puisque l'an dernier encore, elle avait le cheveu court. En tout cas, elle est bien Marie-Madeleine telle que la décrivit le prédicateur ancien :

Blessée d'amour et navrée de douleur, elle vole à la recherche de l'amant bien-aimé.

Blessée d'amour, comme une belle aigrette aux pieds du fauconnier, elle tombe aux pieds du chasseur divin.

Elle lui baigne les pieds avec les deux fontaines de ses yeux, et elle les suce avec ses lèvres; elle les serre dans ses mains blanches et les sèche avec ses cheveux blonds, afin de se consacrer toute à Dieu, elle qui s'était profanée toute.

ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Jules Lemoine et Auguste Blanc : *Traité de physique théorique et expérimentale* (Tome I : Mécanique et chaleur), Eyrolles. — A. Defretin : *Cours d'électricité industrielle*, tome I, Hermann. — Mémento.

La physique est une science gigantesque, qui s'est annexé la mécanique (sans parler de la géométrie) et qui est en train d'absorber la chimie; les *bons* traités de physique ne seront donc jamais trop nombreux. L'ouvrage dont nous allons parler n'est lié par aucun programme scolaire : il peut donc atteindre un assez large public. Jusqu'à ce jour, ce **Traité de physique théorique et expérimentale** ne comporte qu'un tome sur trois; le second tome sera consacré à l'acoustique et à l'optique; le troisième, à l'électricité. Les auteurs, Jules Lemoine, professeur au Conservatoire des Arts et Métiers, et Auguste Blanc, doyen de la Faculté des Sciences de Caen, sont des physiciens authentiques et des pédagogues très avertis; ils ont accompagné leur texte de sept cents figures

schématiques, la plupart très claires (1) et rendant la lecture facile et même agréable.

Plus de huit cent cinquante pages in-octavo pour exposer la mécanique et la chaleur... Cela donne une idée de la tâche accomplie, du labeur nécessaire pour s'initier à ces deux parties de la physique et, même, du travail qu'exige une lecture approfondie. C'est dire, aussi, que les critiques — toutes de détail — seront bien peu de chose à côté du plan irréprochable et de la masse des renseignements — tous plus intéressants les uns que les autres — qui se trouvent accumulés. Louons encore les auteurs d'avoir su réduire les calculs au strict minimum et de s'en être tenus (suivant une méthode que nous préconisons nous-même) à des raisonnements approchés, à la fois simples et suggestifs.

Les cinq cents premières pages traitent de la mécanique et de ses à-côtés : élasticité (2), propriétés purement mécaniques des liquides et des gaz. C'est plaisir de retrouver ces questions si importantes, débarrassées de ce fatras où se complaisent — si souvent sans profit — les mathématiciens inactuels : impulsions, chocs, mouvements de rotation (avec de larges développements sur le gyroscope), gravitation, pendule, chronométrie. A propos de l'écoulement des fluides (p. 159), Lemoine et Blanc distinguent fort nettement le cas des faibles vitesses (où la viscosité a une influence prédominante) et le cas des vitesses plus grandes, où le mouvement du fluide devient turbulent et qui joue un rôle essentiel en aviation. Partout, en mécanique, les exemples sont bien choisis et les expériences démonstratives abondent. Je signalerai toutefois que plusieurs autres illustrations — importantes elles aussi — auraient pu trouver place : l'inclinaison des voies de chemin de fer et le tracé des vélodromes et autodromes, la description des nouvelles balances à cadran du commerce, une théorie élémentaire de la bicyclette, le fonctionnement de la balançoire, le pendule de Mach, des données sur la compressibilité des solides.

Le reste du livre, relatif à la chaleur, comprend un exposé

(1) Plusieurs erreurs de dessin sont signalées dans le texte; quelques inexactitudes subsistent néanmoins (fig. des p. 283, 343, 594, 635, 730...).

(2) C'est là qu'aurait pu, le plus logiquement, se placer l'acoustique.

des dilatations et de la calorimétrie; puis les auteurs s'occupent de la thermodynamique et de ses applications (y compris les moteurs thermiques), pour finir par quelques notions de météorologie. En thermodynamique, nous avons relevé plusieurs inexactitudes (p. 636, 642, 648, 671), faciles d'ailleurs à corriger pour une nouvelle édition. Nous aurions aimé qu'on insistât davantage (p. 742) sur les gaz ultrararéfiés et qu'on ne se limitât pas (p. 681) à des formules aussi rudimentaires pour la variation de la pression de saturation en fonction de la température (3).

Tout naturellement, dans ce tome, les théories modernes occupent une place restreinte. Ce qui n'empêche pas que vingt pages fournissent l'essentiel sur la théorie cinétique de la matière, le mouvement brownien et l'interprétation du principe de Carnot.

En résumé, *excellent ouvrage*, qui honore la littérature scientifique de notre pays et qui rendra d'inestimables services.

§

L'Electricité industrielle de l'ingénieur A. Defretin, professeur à l'Institut industriel du Nord, est, également, hautement recommandable. Là aussi, le premier volume est seul paru. Les deux cent cinquante premières pages constituent une introduction fort substantielle à l'électrotechnique. Pour la première fois, je crois, dans un ouvrage industriel, l'auteur distingue avec soin (p. 10) l'induction *statique* et l'induction *dynamique;* ces deux phénomènes correspondent — ainsi que nous l'avons fait remarquer dans notre petit livre paru l'an dernier (4) — à deux mécanismes fort différents : l'induction par rayonnement (d'un champ électromagnétique) et

(3) Consignons un certain nombre d'imperfections : gramme s'écrit g (et non gr) ; cheval-vapeur s'écrit ch (et non CV) ; depuis plus de dix ans, on doit dire *degré centésimal*, et non, p. 533, *degré centigrade*) ; les accélérations ne doivent pas (p. 100 et 112) s'exprimer en m, les définitions (p. 139) du travail sont incomplètes; les pressions (p. 765, 768, 812...) ne doivent pas s'exprimer en kg (mais en kg par centimètre carré) ; *statique* (p. 736) est mis pour *statistique*; Roberval (p. 88) est injustement traité de *constructeur;* Huygens et van't Hoff ont leurs noms estropiés.

(4) *Mercure de France*, 15 mai 1929, p. 177-180.

l'induction par soufflage des électrons (5). La seconde partie (de plus de 300 pages) étudie les génératrices, les moteurs et la transformation de l'énergie électrique. Soixante-dix photos, accompagnées de légendes très développées, donnent une idée précise de l'appareillage électrique.

Le deuxième tome s'occupera de la distribution de l'énergie électrique, de son utilisation, ainsi que de la télégraphie et de la téléphonie avec ou sans fil. Le troisième tome sera consacré à des compléments. L'exposé de Defretin est caractérisé par la sobriété des calculs et par un appel constant à l'aspect *physique* des questions traitées.

Mémento. — *Larousse mensuel* (avril 1930). — Dans un intéressant article intitulé *La navigation physique,* Jean Hesse explique les divers procédés imaginés par l'ingénieur français William Loth pour « guider » les navires et les avions: d'une part, « le câble de guidage », immergé au fond du chenal à suivre et parcouru par un courant alternatif; d'autre part, « les radiophares » ou stations émettrices d'ondes hertziennes, en principe au nombre de deux, produisant des signaux différents dont la combinaison (à la réception) permet l'orientation de l'engin de transport.

Réponse au général. — Le général Cartier ne se figure pas que je vais engager une polémique avec lui... Je me bornerai à recopier *textuellement* les phrases qu'il a écrites à deux mois d'intervalle:

1° « La vitesse de propagation [...] est évidemment indépendante des mouvements que peut avoir la source d'ébranlements; il en est de même de la vitesse du son dans l'air... » (*Radioélectricité et Q. S. T. français,* février 1930, p. 4.)

M. Boll « prétend *que j'exagère quand je m'imagine que la vitesse du son dans l'air ne dépend pas du mouvement de la source sonore* » (*Mercure de France,* 15 avril 1930, p. 510).

2° « [...] C. Davisson et L. H. Germer (1927) [...] ont constaté longtemps après J. Fraunhofer (1820?) que la lumière, tombant sur un faisceau de fils fins et parallèles, était déviée dans diverses directions... » (*Radioélectricité et Q.S.T. français,* février 1930, p. 4.)

M. Boll « assure *que je crois que Davisson et Germer ont diffracté de la lumière:* je n'ai rien écrit de pareil. » (*Mercure de France,* 15 avril 1930, p. 510.)

Sans commentaires...

(5) Nous serions reconnaissant à l'auteur de remplacer les mots « masses électriques » (p. 38) par l'expression, universellement adoptée, de *charges.*

A propos d'astrologie. — La fin prématurée de Paul Choisnard, qui collabora au *Mercure de France*, a eu comme point de départ l'éclosion de plusieurs articles dithyrambiques qu'il est impossible de laisser passer sans protestation. Rien, dans l'œuvre du regretté astrologue, n'apporte le moindre commencement de preuve. N'allait-il pas, par exemple, étudier l'influence des astres sur « l'aptitude des hommes à la philosophie » ? Autant parler d'une aptitude à collectionner des orchidées, car rien n'est plus mal défini, rien n'est moins inné que l'aptitude (?) qu'il considère : il aurait fallu choisir d'*énormes déviations congénitales*, parfaitement identifiées par les psychiatres, comme la paranoïa, la mythomanie ou la cyclothymie. Tous les gens rompus à la recherche scientifique souscrivent — jusqu'à plus ample informé, naturellement — au jugement d'Emile Meyerson : « Il serait difficile d'exagérer l'emprise que ces conceptions ont exercée sur l'humanité... et il suffit de jeter un coup d'œil sur les nombreuses publications que font paraître, dans presque tous les pays civilisés, les adhérents des *sciences occultes* pour se convaincre que la croyance est loin d'être éteinte et que, parmi ses tenants, se trouvent des hommes qu'à d'autres points de vue on est obligé de considérer comme des esprits cultivés... Selon la juste expression de Jean Bailly (6), cette fausse science est *la maladie la plus longue qui ait affligé la raison humaine* » (Emile Meyerson, *De l'explication dans les sciences*, éd. de 1927, p. 601-602).

MARCEL BOLL.

SCIENCES MEDICALES.

La Médecine sociale et les droits du médecin (Paris, Assistance aux blessés nerveux de la guerre, 35, av. de Saint-Ouen). — Docteur René Tatin : *Lamartine* (essai de clinique littéraire : le malade, le problème d'Elvire, les *Méditations*), Lyon : imprimerie Bosc et Riou. — Docteur Photis Scouras : *Essai médico-psychologique sur Charles Baudelaire*, Lyon : imprimerie Bosc et Riou. — Ernst Kretshmer : *Geniale Menschen*, J. Springer, Berlin, 1929. — Docteur Marcel Nathan : *Les Psychoses évitables*, E. Flammarion, éditeur, 12 fr. — *Æsculape*, mars 1930 (Le Sein, l'Allaitement dans l'Art, l'Histoire et la Littérature, 15 fr.).

Sous le titre : **La Médecine sociale et les droits du médecin**, l'œuvre de l' « Assistance aux blessés nerveux de la guerre » publie les pièces de procédure et le jugement d'un curieux conflit. Le docteur X..., médecin de cette œuvre depuis 1918, ayant résilié ses fonctions en 1927, emportait à son départ

(6) *Histoire de l'astronomie* (1785). Bailly fut maire de Paris et exécuté en 1793.

un grand nombre de fiches médicales qui permettaient de suivre les mutilés et les enfants retardés ou instables, de connaître leur diagnostic, d'instituer leur traitement et de pourvoir à leur placement.

Le Conseil d'administration demanda au docteur X... de rapporter ces documents. Il lui offrait en même temps de faire exécuter pour lui, et sous son contrôle, une copie intégrale des fiches médicales restituées et il proposait, dans le cas où le médecin aurait relaté sur les fiches des observations personnelles, de demander à son successeur l'engagement de n'en pas faire état. Sur refus, le différend passa devant la première Chambre présidée par M. Wattine. Voici le jugement qui règle cette question capitale pour l'avenir de la médecine sociale (5 décembre 1928) :

...Attendu qu'une telle Œuvre (centre d'hospitalisation et de rééducation) est manifestement dans l'obligation de tenir pour chaque malade, non seulement une fiche administrative contenant des renseignements d'état civil, mais aussi une fiche médicale donnant toutes les indications utiles sur la nature de la maladie, les soins donnés et le traitement à assurer, selon une méthode rationnelle;

Atttendu qu'il s'ensuit que, par l'exercice même de ses fonctions, et sans qu'il fût nécessaire d'en faire mention dans la lettre qui lui a été adressée fin décembre 1918 et par laquelle l'Œuvre lui offrait d'assurer son service médical, le docteur X... assumait l'obligation de tenir, pour le compte de l'Œuvre, les fiches qui étaient indispensables pour assurer son fonctionnement normal;

Attendu, d'autre part, que l'Œuvre n'a jamais méconnu que, si le docteur X... a mentionné sur ces fiches des observations ou des analyses médicales présentant le caractère d'un travail scientifique personnel, il puisse prétendre sur ce travail à un droit d'usage exclusif;

. . . .

Attendu au surplus que le fait même que le docteur X... aurait incorporé aux fiches qu'il devait tenir des annotations susceptibles de propriété personnelle, ne saurait avoir pour effet de priver l'Œuvre de son droit, le docteur X... devant s'en prendre à lui-même d'avoir porté sur des fiches, établies pour l'Œuvre, des annotations qu'il aurait dû faire séparément;...

. . . .

Attendu qu'il faut écarter en outre le secret professionnel invo-

qué par le docteur X... à l'appui de sa thèse, les fiches établies par lui ne devant être utilisées que par le médecin traitant ou demeurer sous la surveillance d'un personnel qui participe aux obligations du même secret...

Le docteur X... est condamné à la restitution, à un franc de dommages-intérêts et aux droits fiscaux dus. Le Tribunal le déboute de toutes ses demandes, fins et conclusions, mais « dit toutefois que le docteur X... a, sur les travaux de cette nature, un droit d'usage exclusif ».

§

L'école de Lyon, qui nous a donné une série de thèses inaugurales sur Dostoïewski. Ed. Poe, de Quincey, Hoffmann, Beethoven, G. de Nerval, Musset, etc..., de valeur diverse, à inspiré coup sur coup la thèse du docteur René Tatin sur **Lamartine** (essai de clinique littéraire) et celle du docteur Photis Scouras : **Essai médico-psychologique sur Charles Baudelaire.** Ces œuvres de jeunes gens pèchent souvent par un dogmatisme puéril. Le défaut est à peine sensible ici. Ces monographies sont utiles.

Elles n'ont généralement aucune prétention littéraire; et c'est juste. La plupart du temps consciencieuses, elles notent avec fidélité tous les épisodes morbides de la vie d'un écrivain, et nous fournissent ainsi des « observations » dont il n'est pas exagéré de penser qu'elles nous permettront plus tard — il faut être patient — d'écrire une physio-pathologie de l'inspiration. Cette heure n'a pas encore sonné, malgré le récent essai du docteur Ernst Kretshmer : **Genial Menschen** (in-8° de 250 pages) sur la psychologie des Hommes de génie.

Du travail de René Tatin, un peu décousu, d'un style un peu jeunet dans l'expression de « certitudes » (il n'est que de lire le chapitre consacré à Elvire, où l'auteur affirmant l'amour « total », écrit sans peur : « Au surplus, vingt jours sont-ils nécessaires à deux êtres humains pour devenir amants? » Ah! Tatin, comment vous contredire?), il faut retenir, d'une part le rôle de la tuberculose dans la vie de Lamartine, d'autre part l'automatisme professionnel qu'il put conserver jusqu'aux derniers jours de son « ramollissement cérébral ».

Tuberculeux, le poète le fut, qui cracha plusieurs fois du sang et compte comme phtisiques dans sa famille : un arrière grand-père, un grand-père, l'oncle aîné, le frère, trois sœurs, son fils et sa fille. Il « sclérosa » ses lésions et présenta cette forme de tuberculose dite « tuberculose inflammatoire » par Poncet et Leriche, qui se traduit par des douleurs rhumatoïdes des articulations et des céphalées persistantes.

Comme Calvin, il associa, sous l'influence du même microorganisme, la tuberculose à la goutte. La poésie semble avoir été une « dérivation » à ses souffrances. Le lyrisme lamartinien, écrit Tatin, jaillit de la douleur. « Dès que le mal est lointain, le grand poète n'est plus qu'un historien, un philosophe, un gentilhomme. »

Il fut progressivement atteint d'artério-sclérose et celle-ci se montra à prédominance cérébrale. La mémoire s'altéra, l'intelligence s'obnubila, des idées délirantes apparurent, des périodes de désorientation se succédèrent, jusqu'à l'ictus terminal. Et ici se pose le passionnant problème de la persistance de l'automatisme professionnel à travers la démence progressive. J'ai traité la question dans la défunte *Revue des Idées*, de Remy de Gourmont. et dans le *Mercure*. Le docteur Tatin et son maître Babonneix croient qu'*Antoniella* fut écrit par son secrétaire Alexandre et sa nièce Valentine de Ceyssiat, qui imitaient parfaitement son écriture. Je ne suis pas de cet avis, ayant démontré la résistance singulière des qualités littéraires chez les hommes de génie dans la production desquels la création subconciente est si prédominante.

La thèse du docteur Photis Scouras sur *Baudelaire* est la troisième, à ma connaissance, soutenue depuis 1920. (Jacquemet, Bordeaux, 1922. — Trial, Paris, 1926). Bien documentée, elle ne nous apprend cependant rien de neuf. L'auteur fait sienne l'opinion de Camille Mauclair, que les perversions sexuelles ne seraient ici que le résultat éloigné et tardif de l'attraction incestueuse de Baudelaire pour sa mère. Je suis loin d'être convaincu. Le Freudisme et sa notion du refoulement expliquent tout dans la vie, le normal et l'anormal, avec une trop grande facilité. Baudelaire, « constitutionnel émotif », fut un timide cachant sa timidité sous son dandysme et l'affectation de sa

légende. Infecté dès la sortie de son adolescence, la syphilis ajouta son asthénie à ses rancœurs. La maladie aggravant sa timidité explique son *impuissance élective*. Il est de ces délicats paralysés devant la femme honnête et qui ne retrouvent leurs moyens que devant les prostituées. La chose est bien connue des neurologistes. L'explication psycho-sensuelle de Baudelaire s'est projetée en un éclair pour moi le jour où j'entendis un de mes malades, fin, pâle et long, un peu dandy aussi, rêvant sans cesse d'amour — et d'amours violentes, — en réalité rougissant maladivement, fuyant la femme qui lui faisait des avances, n'ayant eu de relations qu'avec des péripatéticiennes, et me « lâchant » (c'est le mot) soudain dans mon cabinet : « Je voudrais me marier avec une femme laide, sans le sou, et infirme, pour qu'elle me doive tout et qu'ayant la certitude de la protéger, je ne la craigne pas. »

Cela explique bien l'aventure Baudelaire-Madame Sabatier; les vers envoyés longtemps en cachette, le fiasco de la réunion et les insultes consécutives d'un anxieux qui cache sa déroute sous les insolences grossières.

Sur la cause de sa mort, aucun doute n'est possible. J'ai déjà dit avec Cabanès et Rémond : *artérite de la sylvienne,* une des artères principales de l'écorce cérébrale. Il ne fut atteint ni de tabes, ni de paralysie générale.

Le livre d'Ernst Kretshmer sur : *Geniale Menschen* est entaché d'exagérations, parce que sacrifiant trop au freudisme. Il note la tendance « cyclothymique » et « schizothymique », c'est-à-dire, en langage moins hermétique, les variations de l'humeur et la tendance au rêve. Mais ceci n'est guère qu'un truisme. Le point le plus intéressant est cette constatation, déjà énoncée d'ailleurs, que les hommes de génie n'apparaissent pas dans les régions où habite une race à l'état pur, mais dans les « zones de mélange » où s'établit le contact de deux races différentes.

Il y a quelques années, la notion de la dégénérescence pesait sur la psychiatrie; la plupart des psychoses étaient des « destinées » qu'on ne pouvait guère éviter. La théorie actuelle des « constitutions mentales » semble aussi rendre plus lourd le legs des ancêtres. En réalité nous ne sommes pas au point de vue mental enfermés dans notre destin, et l'hygiène phy-

sique, affective et intellectuelle permet les évasions. C'est à les favoriser que s'applique la Ligue d'Hygiène Mentale. C'est dans ce but que le docteur Marcel Nathan a écrit un livre très clair, d'une forme excellente, et très réconfortant, sur **Les Psychoses évitables.**

L'hérédité, dit-il, laisse à notre psychologie une marge notable de plasticité, de malléabilité. Assurément, elle fixe certains traits de notre personnalité; il est des dispositions dont on hérite et qui ne se donnent pas, comme l'intelligence, l'imagination, comme certains talents ou plutôt comme certaines facilités à les acquérir; nos devanciers ont marqué sur notre psychisme comme sur notre physique, mais nos contours sont bien loin d'être arrêtés. Les jeux ne sont pas faits.

A signaler le magnifique numéro que la revue médicale *Æsculape* consacre au « *Sein et à l'Allaitement dans l'Art, l'Histoire et la Littérature* ».

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Montagnon : *Grandeur et Servitude socialistes*, Librairie Valois. — Max Turmann, membre correspondant de l'Institut : *Le Syndicalisme chrétien*, Librairie Valois. — Oscip Lourié : *L'arrivisme, essai de psychologie concrète*, Alcan. — Mémento.

Beau titre en vérité que celui du livre de M. Montagnon, **Grandeur et Servitude socialistes**, car il rappelle ce pur chef-d'œuvre d'Alfred de Vigny, *Grandeur et Servitude militaires*. Seulement, comme ce sont, hélas, des domaines différents! Certes, le soldat se soumet à une discipline si rude qu'elle peut parfois être qualifiée servitude, mais combien elle est ennoblie par l'idée de la patrie! Combattre pour la liberté, l'indépendance, l'honneur ou même seulement la gloire dans son pays, cela vaut le sacrifice! Tandis que le socialisme, qu'est-ce qu'il nous promet en compensation de l'abject esclavage auquel il nous réduit? De nous faire par jour gagner quelques francs de plus ou travailler quelques quarts d'heure de moins; en vérité, ce serait vendre son âme pour un bien médiocre denier! Le seul socialisme qui aurait le droit d'exiger de nous un tel abandon de liberté, ce serait celui qui, vraiment digne de son nom, subordonnerait les intérêts particuliers à l'inté-

rêt général et par conséquent demanderait à ses fidèles, au nom de la famille, de la patrie, de la civilisation, de la religion, de travailler davantage, de produire davantage, d'épargner davantage; mais on entend d'ici l'éclat de rire homérique qui s'élèverait chez tous nos socialistes! Car il ne faut pas le taire, et il faut au contraire le crier, ce que nous appelons socialisme est le contraire du vrai socialisme dont je donnais la définition scientifique (la doctrine qui subordonne les intérêts égoïstes à l'intérêt social) puisqu'il ne cherche qu'à satisfaire ses intérêts égoïstes, même au détriment de l'intérêt social. Que la production diminue, que le bien-être général baisse, que la famille, la patrie et la société humaine s'étiolent, cela lui est bien égal pourvu que ses clients travaillent moins et gagnent plus, et surtout votent pour ceux qui leur promettent de les faire gagner plus et travailler moins. Ah! les tristes politiciens qui se parent de ce nom socialiste qui devrait être si beau! et les sots individus qui n'ont même pas l'air de se douter que ce qui importe, ce n'est pas d'augmenter le nombre de francs que touchera le salarié pour son travail, mais d'augmenter la quantité de marchandises qu'il se procurera pour chacun de ces francs!

Je reviens à M. Montagnon, qui d'ailleurs ne traite nullement ce beau sujet : Grandeur et Servitude socialistes, mais se borne à dire que son socialisme à lui n'aura aucun des vices de ceux qu'on a connus jusqu'ici et aura, par contre, toutes les vertus. Ce socialisme, c'est le syndicalisme, qui se flatte d'être très différent du communisme et même du socialisme unifié de nos politiciens. Or, aucune erreur n'est plus évidente. Peu importe qu'un programme soit appliqué par des ouvriers élus d'un syndicat de camarades ou par des bourgeois élus de majorités électorales, si ce programme est mauvais, et tout programme socialiste, en prenant ce mot « socialiste » dans son sens politique courant, est mauvais, et arriverait exactement aux mêmes résultats qu'en Russie, massacres, misères, famines et retour à la sauvagerie pire que celle des Fuégiens ou des Mélanésiens, car eux ne sont ni méchants, ni féroces, ni même sots, et le dernier des Botocudos est certainement très supérieur, comme être social, à Lénine lui-même! Ceci, les socialistes unifiés, pas plus que

les syndicalistes, ne veulent en convenir, mais cela prouve leur aveuglement, pour ne pas suspecter leur bonne foi. D'abord, les socialistes unifiés se font gloire d'être marxistes. Eh bien! qu'ils reconnaissent que les communistes seuls ont le droit de se réclamer de Karl Marx! Ils appliquent son programme tandis que les unifiés renâclent devant, et les simples passants doivent assurément s'en réjouir, mais constater qu'ils trahissent leur maître. Quant aux syndicalistes, ils finissent bien par avouer, après force tours et détours, que le marxisme doctrinal est pure ineptie, mais cela ne les empêche pas de garder de ce marxisme toutes les passions mauvaises et dangereuses, d'abord la lutte des classes (l'idéal des syndicalistes est d'opposer les syndicats ouvriers et les syndicats patronaux, dans l'espoir, bien entendu, de faire écraser les derniers par les premiers), ensuite la tyrannie (que le garde-chiourme soit syndicalisé ou non, ce sera toujours un garde-chiourme), et enfin la misère générale (car la production est fatalement liée au capital, et tout ce qui détruit ou raréfie le capital détruit ou raréfie la production et, par conséquent, le bien-être). Le syndicalisme est donc aussi inepte, aussi haineux et aussi destructeur que tous les autres socialismes d'égoïsme et de violence.

Tout ceci est l'évidence même, mais je ne me flatte nullement de l'espoir de convertir ni M. Montagnon, ni ses coreligionnaires. Nous vivons dans un temps où l'ignorance de l'économie politique et de la science sociale, d'une part, et la lâche indulgence pour les passions de haine et d'envie, d'autre part, sont si répandues qu'on a un peu la sensation de prêcher dans le désert. N'importe, c'est un devoir de parler, quand on le fait au nom de la science, de la dignité humaine et du souci du bien général.

Dans la même « Bibliothèque syndicaliste », M. Max Turmann publie un livre tout à fait remarquable, **Le Syndicalisme chrétien en France**. Car je pense qu'il n'est pas besoin de dire que je ne suis pas hostile au syndicalisme quand les syndicats travaillent au bien particulier de leurs membres en harmonie avec le bien général des autres citoyens dans le cadre des institutions légales et sous le contrôle des pouvoirs publics. Or, telle est, en général, l'attitude des syndicats chrétiens.

Sans doute, il y a eu parfois chez eux des violences au moins de paroles, et certains abbés démocrates ont semblé chercher à rivaliser avec des meneurs nettement révolutionnaires, mais des syndicats sincèrement chrétiens ne peuvent vouloir que la concorde, la collaboration pacifique et respectueuse de tous les droits. Le mouvement social chrétien remonte chez les catholiques à la fameuse Encyclique de Léon XIII, *De Conditione opificum*, et les principes posés à cette époque par le Saint-Siège continuent à servir de directives aux syndicats chrétiens; or, ceux-ci représentent une force véritable, car ils sont au nombre de 673, groupant plus de 100.000 adhérents à la *Confédération des travailleurs chrétiens*. Ces chiffres-là peuvent paraître un peu faibles en comparaison des membres de la C. G. T. unifiée et de la C. G. T. communiste, mais il faudrait savoir si les effectifs déclarés par ces deux organisations révolutionnaires répondent bien à la réalité. Un des devoirs de l'Etat (que reconnaîtrait sans doute M. Montagnon, puisqu'il demande tant à renforcer la puissance de l'Etat) serait de vérifier soigneusement tous ces chiffres, qu'on donne souvent en l'air, et même de contrôler la sincérité des élections au sein de tous ces syndicats. On se plaint souvent des fraudes électorales dans les élections politiques; j'ai idée qu'elles ne sont rien à côté de celles des élections syndicalistes, où il n'y a ni surveillance organisée par les minorités, ni recours au Conseil de préfecture ou au Conseil d'Etat; ce sont toujours les mêmes qui sont élus comme représentants de ces syndicats, unions et fédérations, et personne ne sait exactement comment ils sont élus. De ce chef, entre parenthèses, on ne voit pas du tout ce qu'on gagnerait à remplacer notre suffrage universel, qui du moins opère au grand jour, avec risques assez graves pour les fraudeurs, par un tas de scrutins professionnels qui auraient lieu dans l'ombre et dont les fraudes ne seraient jamais punies. Tout ceci, d'ailleurs, ne vise pas les syndicats chrétiens qui, comme le dit M. Max Turmann, font œuvre sérieuse, efficace et solide.

C'est une heureuse idée qu'a eue M. Ossip Lourié de consacrer un livre à l'Arrivisme, qui est un des pires fléaux de notre société contemporaine, mais on peut se demander si l'idée a été congrûment réalisée, car l'auteur donne de ce

fléau une définition assez discutable. Pour lui, l'arrivisme, c'est « le désir de se mettre en évidence, de s'imposer, de jouer un rôle, de dominer ». Pas du tout! Ce désir-là, c'est soit de l'ambition peut être très noble, soit du cabotinisme peut-être très vil; mais l'arrivisme est tout autre chose, c'est le désir de parvenir à tout prix à des places, des honneurs, des rémunérations que le mérite ne suffirait pas à faire obtenir, et cette limitation du sujet montre que le livre dont je parle serait, sinon à refaire en entier, car il contient des parties excellentes, du moins à reprendre et à refondre. L'arrivisme, disais-je, est un des fléaux de notre temps, c'est qu'il va directement contre l'esprit de ce temps, qui est de justice, de règle et de modération (hélas! tout ceci en théorie, bien entendu). Dans les professions libres, l'arrivisme est lié le plus souvent à la réclame outrecuidante, au charlatanisme éhonté, quelquefois à la violence brutale; dans les professions hiérarchisées, il est lié à l'intrigue sournoise, à la délation silencieuse, à la flagornerie politicienne; là, l'arriviste n'est pas celui qui cherche à se mettre toujours en avant en criant: « Admirez-moi donc! », comme le croit M. Ossip Lourié; c'est au contraire quelqu'un qui s'efforce de passer inaperçu, sauf de ceux qui dressent le tableau d'avancement ou qui font signer les nominations hors tour et au choix. Et assurément, dans toutes choses humaines, il faut faire la part du favoritisme, et, même dans nos sociétés à tableaux d'avancement, il faut se résigner à avoir quelques *outsiders*; mais le malheur, c'est que ce qui devrait être exceptionnel est trop souvent la règle et que, dans toute notre administration publique, le chef-de-cabinetisme fleurit du haut en bas de l'échelle bureaucratique. Quel est le sous-préfet qui n'a pas commencé par être chef de cabinet d'un préfet ou secrétaire particulier d'un député ou sénateur? Quel est le directeur de ministère qui n'a pas commencé par être chef de cabinet ou chef de secrétariat d'un ministre? Etc. Ceci même dans les plus augustes assemblées. Il y a eu un moment où tous les conseillers à la cour de cassation avaient passé par les directions de la place Vendôme, et tous les amiraux par celles de la rue Royale. Cet arrivisme-là est sans doute plus discret que d'autres, et on peut s'en accommoder. Mais que d'autres, qui sont d'une outrecuidance exaspérante et invulnérable! L'arriviste dans la

vie libre finit presque toujours par se faire casser les reins par ses confrères; l'arriviste dans la carrière administrative parvient à ses fins presque toujours sans accident. Remédier à ce fléau ne serait d'ailleurs pas commode, et peut-être, en supprimant ce mal, en ferait-on paraître d'autres pires. Qui sait donc si la sagesse ne consiste pas à se résigner à certains scandales en s'efforçant d'en limiter le nombre? En somme, l'arrivisme sévissait sous l'ancien régime bien plus terriblement que dans nos temps démocratiques!

MÉMENTO. — René Gillouin : *Le Destin de l'Occident,* Editions Prométhée. Je me borne à signaler ce livre très remarquable parce qu'il a été apprécié dans une autre chronique; tout ce qui s'y trouve est d'une sagesse parfaite. — Jacques Debout : *Aux assassins comme il faut,* Editions Spes. L'auteur ,qui a déjà publié les sermons de son *alter ego,* le chanoine Broussillard, à Ninive, public une seconde série, à Herculanum; ces sermons disent leurs quatre vérités aux gens du monde, même du monde bien pensant, et il est certain que ce qu'on appelle l'élite sociale est souvent bien au-dessous de son devoir. Que de bigots qui pratiquent le malthusianisme, parfois même l'avortement, lequel est bien, lui, une forme d'assassinat ! — Alexis Douain : *L'armée des hommes sans haine,* Victor Attinger. Il s'agit de la petite armée du prince de Lichstenstein (je crois le plus petit Etat souverain du monde, puisqu'il n'a guère que 10.300 habitants), qui ne se mobilise que contre les inondations, avalanches et autres fléaux de la nature; on comprend dans ce cas-là que cette armée se batte sans haine; mais, si ce petit bout de pays était envahi par ses voisins de Saint-Gall ou d'Appenzell, ne serait-il pas de très méchante humeur? — La revue *Afrique,* organe des écrivains algériens, a consacré un copieux numéro au Vin et à la Vigne, source de prospérité sociale de notre Afrique du nord. Beaucoup de nos confrères parisiens y ont collaboré, et Sébastien-Charles Leconte a envoyé un amusant sonnet qui peint la colère du Père Noé voyant l'état de saleté dans lequel les bestiaux qu'il a sauvés du déluge ont mis son arche et s'écriant, c'est le dernier vers : « Je lâche la Marine et je fais du Vignoble. » — *L'Animateur des temps nouveaux* insiste sur la sottise de certaines grèves : les gens de l'équipage du « Paris », au Havre, refusant, au dernier moment, de faire partir le paquebot parce qu'ils veulent manger dans des assiettes de faïence au lieu d'assiettes d'étain ! Qu'on mette en balance la misérable satisfaction de vaisselle exigée par ces 300 mécaniciens ou domestiques et le grave préjudice de retard subi par les 2 à 3.000 passagers, et on trouvera que le syndicalisme cher aux auteurs de

la Librairie Georges Valois n'est pas toujours très sympathique. — La *Revue de la Plus Grande Famille* donne, d'après le « Comité national de défense contre la tuberculose », des chiffres intéressants sur la mortalité provenant de cette terrible affection. La France vient fâcheusement en tête avec une mortalité de 160 par 100.000 habitants, quand les Etats-Unis en ont une juste de moitié, 80; l'Allemagne 119, l'Italie 126, etc. C'est cette mortalité, jointe à celle provenant de l'alcoolisme, qui nous met en état d'infériorité par rapport aux autres pays, car la mortalité infantile, quoi qu'on en ait dit, est à peu près la même chez nous et à l'étranger. Le coefficient de mortalité générale dans nos villes varie de 108 par 10.000 (Grenoble) à 246 (Rouen), Paris se tenant à 181. Notre excédent total de natalité en 1928 a été de 70.000 seulement, quand il s'est élevé à 200.000 dans les Iles britanniques et 443.000 en Allemagne; nous avons donc des progrès à faire pour rejoindre nos deux principaux voisins.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS JURIDIQUES

Responsabilité civile. — Choses inanimées. — Accidents d'automobile. — Gardien. — Présomption de responsabilité. — Vice de la voiture. — Faute du conducteur. — Charge de la preuve. — Arrêts de cassation rendus après deux pourvois.

L'arrêt rendu le 13 février par la Cour de cassation toutes chambres réunies, règle l'importante question que posait la **Responsabilité civile des automobilistes en cas d'accidents**, touchant la preuve de la faute génératrice de cette responsabilité.

La *charge de la preuve* incombait-elle à la victime? Ou bien l'automobiliste était-il, du fait même de l'accident, présumé en faute? Au lieu d'attendre que le demandeur établisse qu'il avait commis une faute, devait-il, lui défendeur, établir qu'il n'en avait pas commis?

Jusqu'à ces dernières années, la Jurisprudence résolvait cette question au bénéfice de l'automobiliste. Elle imposait ainsi à la victime une tâche difficile dans nombre de cas, parfois impossible et qui l'eût été souvent si, retirant d'une main ce qu'elle avait donné de l'autre, elle ne se fût montrée libérale pour admettre que la victime avait fait sa preuve. Cependant, en raison de la multiplicité croissante des accidents, il lui arrivait d'aboutir à des injustices insupportables.

En 1924, la Cour de cassation comprit que les choses ne pouvaient rester ainsi, et le 22 juillet, elle cassa un arrêt de la Cour de Paris en date du 6 janvier 1922. Cet arrêt déboutait une boutiquière blessée par une auto, qui était venue, par suite d'un dérapage, la cueillir dans sa boutique. J'ai exposé (*Mercure* du 15-III-1925) les bases juridiques de cette effarante décision. Elle reposait sur l'idée que l'accident matériellement causé par une automobile conduite n'était point — à moins qu'il ne provînt d'un vice de l'automobile, vice légitimement ignoré par son conducteur — n'était point le fait de l'automobile elle-même, mais celui du conducteur. Approuvée par un arrêt de Cassation du 22 mars 1911, la Jurisprudence avait créé la distinction que voici : L'accident était-il dû au fait de la voiture en dehors de toute faute du conducteur? — Alors le conducteur était présumé responsable par application de l'art. 1384, al. 1, relatif au *dommage causé par le fait des choses que l'on a sous sa garde.* L'accident n'était-il pas imputable à l'automobile? — Alors il fallait apporter la preuve d'une faute de son conducteur; l'affaire relevant non de l'article 1384, mais de l'article 1382, relatif au *dommage que l'on cause par son propre fait.*

Dans l'espèce dont il s'agit, le conducteur qui pilotait une voiture à lui confiée par la Compagnie « L'Abeille », prétendait que le dérapage avait été causé par une insuffisance de résistance de serrage ou d'ajustage de certains boulons, lesquels boulons étaient maintenant cassés. Excellent système de défense pour les intérêts de la victime, mais fâcheux pour ceux de la Compagnie « L'Abeille », civilement responsable, le cas échéant, de la faute du conducteur. Or, les experts déclarèrent que *la cassure des boulons* avait été *la conséquence et non la cause de l'accident,* et que cet accident *ne pouvait être attribué au mauvais état de la voiture.* La Cour de Paris, imitant les juges de première instance, décida donc que cette expertise libérait le défendeur de la présomption de faute pesant sur lui aux termes de l'art. 1384 al. 1. Et comme la victime ne prouvait point que le conducteur eût commis une faute, elle se vit froidement déboutée de sa demande en dommages-intérêts, et condamnée aux dépens.

§

Si l'art. 1384 avait formellement exigé par sa lettre et par son esprit une décision aussi regrettable, il n'y aurait eu rien à dire. Mais il ne commandait, et même il ne conseillait rien de pareil. La Cour de cassation s'en aperçut. Revenant sur sa doctrine, elle déclara que *la présomption de faute, établie par cet article à l'encontre de celui qui a sous sa garde la chose inanimée qui a causé le dommage, ne peut être détruite que par la preuve d'un cas fortuit ou de force majeure, ou d'une cause étrangère qui ne lui soit pas imputable; qu'il ne suffit pas de prouver qu'il n'a commis aucune faute ou que la cause du dommage est demeurée inconnue...*

Elle faisait ainsi preuve d'un bon sens dont nombre de tribunaux et de cours se montrèrent incapables. Ils persistèrent dans une interprétation gratuite d'abord, illogique ensuite. *Gratuite :* car en disant qu'on est responsable du dommage *causé par le fait des choses que l'on a sous sa garde,* l'article 1384, al. 1, est assez net pour se passer d'interprétation surtout à propos d'une « chose » aussi dangereuse, aussi volontiers coupable d'accidents que l'automobile. *Illogique :* car la distinction établie entre le fait de l'automobile et le fait de l'automobiliste revient à placer celui qui « a la chose sous sa garde », lorsque à sa responsabilité de *gardien* s'ajoute sa responsabilité de *conducteur,* dans une position meilleure que lorsque sa responsabilité se réduit à celle de gardien. Le conducteur d'une auto cesse-t-il donc de l'avoir sous sa garde, lorsqu'il la conduit? Il serait plus juste de dire qu'il l'a deux fois sous sa garde; de *gardien passif,* il est en tous cas devenu *gardien actif.* Et c'est alors que vous allez le relever de la présomption de responsabilité que l'art. 1384, al. 1, met si nettement à sa charge!!

Voilà à quoi conduit la logique qui ne tient point compte des faits, des exigences de la vie quotidienne, la logique purement théoricienne! Car (disons-le pour son excuse relative), la distinction établie par la Jurisprudence entre le fait de l'automobile et le fait de l'automobiliste faisait partie de tout un système touchant la *responsabilité du fait des choses* (1).

(1) Cette question de la responsabilité civile du fait des choses inani-

Système conçu avant la naissance de la chose automobile et qui pouvait avoir son intérêt, son utilité tant que l'automobile n'existait pas, mais dont l'avènement de l'automobile et la multiplicité de plus en plus grande des accidents causés par elle proclamait le caractère pernicieux. Système qui devait donc être rejeté, un peu comme la Science rejette un système hier commode, mais qui n'est plus en rapport avec les découvertes nouvelles. Non seulement ses partisans ne lè rejetèrent pas, mais (V. ma chronique du 15-X-1926) ils entamèrent contre la Cour de cassation une résistance des plus vives; je ne sais si elle en a connu de plus vives depuis qu'elle surveille l'application de nos lois et résout les difficultés que cette application soulève.

§

L'arrêt du 13 février 1930 brise cette résistance de façon définitive. L'accident d'automobile auquel il se rapporte n'a pas vu moins de cinq prétoires et doit en voir un sixième. Soumis d'abord au tribunal de Belfort qui jugea comme devait juger la Cour de cassation, il vit la Cour de Besançon, par arrêt du 16 juillet 1925, réformer le jugement de première instance et dire que la faute du conducteur avait besoin d'être prouvée par la victime de l'accident. Cet arrêt fut cassé le 21 février 1927 par la Cour de Cassation, Chambre civile, et l'affaire renvoyée par elle devant la Cour de Lyon. Celle-ci se prononça le 7 juillet dans le même sens que Besançon. D'où l'obligation, pour la Cour de Cassation, de statuer toutes Chambres réunies. Elle l'a fait de la sorte :

Vu l'art. 1384, al. 1, C. civ;

Attendu que la présomption de responsabilité établie par cet article à l'encontre de celui qui a sous sa garde la chose inanimée qui a causé un dommage à autrui ne peut être détruite que par la

mées est beaucoup trop vaste et complexe pour que je puisse l'aborder autrement que sur le terrain limité des accidents d'automobiles. On la trouvera savamment résumée par les conclusions de M. le procureur général Matter, qui occupent l'entier numéro de la *Gazette du Palais* du 20 février. Voir aussi au *Recueil Hebd. de Jurisp. Dalloz* (n° du 20 mars) la parfaite chronique de M. L. Josserand, doyen de la Faculté de droit de Lyon, le juriste le plus responsable, après son maître Saleilles, de la juste voie dans laquelle la Cour de cassation a définitivement conduit la jurisprudence, en cette matière.

preuve d'un cas fortuit ou de force majeure ou d'une cause étrangère qui ne lui soit pas imputable; qu'il ne suffit pas de prouver qu'il n'a commis aucune faute ou que la cause du fait dommageable est demeurée inconnue;

Attendu que, le 22 avril 1925, un camion automobile appartenant à la Société « Aux Galeries Belfortaises » a renversé et blessé la mineure Lise Jand'heur; que l'arrêt attaqué a refusé d'appliquer le texte susvisé par le motif que l'accident causé par une automobile en mouvement, sous l'impulsion et la direction de l'homme, ne constituait pas, alors qu'aucune preuve n'existe qu'il soit dû à un vice propre de la voiture, le fait de la chose que l'on a sous sa garde dans les termes de l'art. 1384, al. 1, et que, dès lors, la victime était tenue, pour obtenir réparation du préjudice, d'établir à la charge du conducteur une faute qui lui fût imputable;

Mais, attendu que la loi, pour l'application de la présomption qu'elle édicte, ne distingue pas suivant que la chose qui a causé le dommage était ou non actionnée par la main de l'homme; qu'il n'est pas nécessaire qu'elle ait un vice inhérent à sa nature et susceptible de causer le dommage, l'art. 1384 rattachant la responsabilité à la garde de la chose, non à la chose elle-même;

D'où il suit qu'en statuant comme il l'a fait l'arrêt attaqué a interverti l'ordre légal de la preuve et violé le texte de loi susvisé;

Par ces motifs, casse...

L'arrêt, tel que le rapporte la *Gazette du Palais* du 20 février, n'indique pas devant quelle Cour l'affaire se trouve renvoyée, mais cette Cour n'aura — la loi du 1er avril 1837, *relative à l'autorité des arrêts rendus par la Cour de Cassation après deux pourvois,* lui en fait une obligation — qu'à se conformer à la décision de la Cour suprême. L'arrêt du 13 février a force de loi, et d'une loi qui doit être appliquée mécaniquement.

Mémento. — Jacques Dumas : *Responsabilité internationale des Etats;* avec une préface de M. J. Basdevant, professeur de droit des gens à l'Université de Paris (Libr. du Recueil Sirey). — L'idée que la souveraineté des Etats s'oppose formellement à ce qu'ils soient juridiquement responsables des crimes ou des délits commis sur leur territoire au préjudice d'étrangers, cette idée est en train de disparaître. Du moins de la cervelle d'une grande partie des juristes qui gravitent autour de la Société des Nations. Ils visent à faire codifier cette matière et ont abouti à l'adoption en janvier 1928, par l'Association internationale de Droit pénal, d'un *Projet*

de statut pour la création d'une Chambre criminelle au sein de la Cour permanente de Justice internationale. M. Jacques Dumas, avocat général près la Cour d'appel de Paris, n'est pas de tous ces juristes le plus timide; la responsabilité qu'il envisage n'est pas seulement civile, mais pénale. Il ne s'agit pas seulement, pour lui, d'assurer aux victimes internationales des crimes et délits une indemnité, mais de frapper de véritables peines les individus qui s'en sont rendus coupables, et les Etats eux-mêmes soit dans la personne de leurs dirigeants ou fonctionnaires incriminés, soit dans leur propre personnalité. « Assurément (dit le préfacier de l'ouvrage), ces vues constituent, par rapport au droit existant, d'assez fortes anticipations ». M. Jacques Dumas les expose et les propose avec une fermeté appuyée sur des considérations positives et théoriques qui ont du poids. Après avoir résumé la question du point de vue historique, il rappelle les espèces caractéristiques où la responsabilité matérielle et morale des Etats s'est trouvée engagée nettement et n'a garde d'oublier le bloc des ignominies commises par l'Allemagne de 1914 à 1918. Après cet éclaircissement expérimental, il aborde la discusion doctrinale du problème. Il consacre un chapitre au *déni de justice* considéré comme la condition nécessaire de la responsabilité juridique. Il soutient qu'une juridiction criminelle, au sens que cette expression revêt dans l'ordre intérieur des Etats, doit être établie dans l'ordre extérieur, et il explique comment. Il analyse enfin le Projet de statut proposé, et montre ses avantages et ses inconvénients. La grande difficulté de la tâche qui, selon lui, s'impose aux Nations, ne lui a pas échappé; le plus grand mérite de son consciencieux traité, c'est de montrer à la fois que nous *devrions* être près, tout près de l'heure où la responsabilité juridique civile et pénale des Etats sera chose reconnue et que *nous sommes* encore loin, très loin de cette heure. — Maurice Félix : *Congrégations religieuses* (Libr. Arthur Rousseau). C'est le tome IV[e] de l'Etude historique et juridique touchant les Congrégations dont je signalais l'an dernier le tome III. Il y est question de la liquidation des biens des Congrégations non autorisées. — Geo London : *Les Grands Procès de l'année 1929* (Les Edit. de France). Les ans judiciaires se suivent et se ressemblent, et M. Geo London, pour rapporter celui-ci, use des mêmes façons et qualités que les prédécesseurs lui virent, qualités et façons sur lesquelles je n'ai donc pas à revenir.

MARCEL COULON.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

Louis-Charles Royer : *Au pays des hommes nus;* Editions de France. — Marise Querlin : *Les drogués,* même librairie.

Si le nu a fait chez nous sa timide apparition au music-hall, il n'en demeure pas moins sévèrement banni de la vie courante. Sans doute, une lente évolution des mœurs se fait. Nos magistrats n'oseraient plus poursuivre les modèles nus que les rapins promènent en palaquin au bal des *Quat'z-Arts,* comme cela s'est produit en 1892, mais ils verbalisent encore contre les baigneurs en plein air, insuffisamment vêtus. Défense absolue de se tenir hors de l'eau sans peignoir. La vue d'un nombril n'a-t-elle pas déchaîné, récemment, à Deauville, un véritable scandale? Et nos journaux se plaignent qu'on y prenne des bains de soleil.

Or, dans les pays scandinaves, réputés rigoristes, et dans la non moins rigoriste Angleterre, l'autorité se montre plus tolérante. J'ai vu, à Brighton, des gens se baigner nus dans la mer. La pudibonderie anglaise n'intervenait que pour interdire aux messieurs de se baigner au même endroit que les dames. Chaque sexe avait son coin de mer assigné. A Londres même, j'ai vu des garçons se baigner, complètement nus, dans la Serpentine, ce qui leur était permis à certaines heures, sous l'œil des belles amazones en promenade matinale dans les allées de Hyde-Park. Imagine-t-on le même spectacle offert dans le bassin des Tuileries? Il s'en suivrait une émeute.

Il est même d'autres pays d'Europe où le scrupule de séparer les sexes n'existe plus. Depuis l'avènement du régime soviétique en Russie, hommes et femmes ont licence de se baigner nus en commun, et même de se promener nus en ville si tel est leur bon plaisir. La pudeur y est considérée comme un préjugé bourgeois, c'est-à-dire haïssable. La question du nu y est affirmativement résolue.

Il est bien près de l'être en Allemagne, où le mouvement nudiste a pris une extension considérable. On n'y va pas encore aussi loin qu'en Russie, mais on en prend le chemin. Le nudisme y est pratiqué entre hommes et femmes, mais dans des parcs interdits aux profanes. Et la méthode est en pleine

efflorescence si nous en croyons M. Louis-Charles Royer, qui est allé par là faire un tour, et qui nous en a rapporté ses impressions dans son livre intitulé **Au Pays des Hommes nus**.

Il n'y a pas vu que des hommes, mais des femmes et des enfants, car tout le monde est admis, dans ces stations de nudisme, sous la restriction d'une simple formalité. Il faut solliciter son admission. Sous cette réserve, l'accès des parcs peut être considéré comme libre. Et les sollicitants ne manquent guère. Le nudisme compte, présentement, en Allemagne, plusieurs milliers d'adeptes, recrutés dans tous les partis, dans toutes les classes de la société : ouvriers d'usine, employés de banque, demoiselles du téléphone, riches négociants de Berlin, armateurs de Hambourg et jusqu'à des pasteurs.

La secte ne dispose pas seulement de grands parcs, frissonnants d'eaux vives et d'ombrages, multipliés sur toute l'étendue du territoire, propices à ses ébats, dans la belle saison, mais de vastes gymnases en ville et de piscines chauffées pour l'hiver.

Berlin a son *Luna-Park*, muni d'un grand bassin aux vagues tièdes et artificielles, réservé aux « nudistes » deux fois par semaine. Le samedi matin y réunit tout le gratin de l'aristocratie teutonne. Le lundi soir, c'est la cohue populaire. Des ménages y viennent avec leurs enfants. On s'y baigne nu, coude à coude, en famille.

Les apôtres du nudisme se livrent à une intensive propagande. Ils ont leurs journaux, leurs revues. Ils organisent des conférences, donnent des séances de lanterne magique et de cinémas, où les images projetées retracent, pour l'édification du vulgaire, des scènes des camps naturistes. Nous pouvons prendre idée de ces images en consultant les photographies que M. Royer a intercalées dans son ouvrage et qui prouvent que les marchands de feuilles de vigne doivent abandonner tout espoir de faire jamais forune là-bas. Le public de ces conférences, animées de projections, se compose en majeure partie de profanes, qu'il s'agit de conquérir à la doctrine. Il s'y rencontre des gens de tout âge et de toute condition et même des enfants des colonies scolaires. Elles sont toujours assurées d'un vif succès.

L'un des plus actifs propagateurs du mouvement nudiste

allemand, le professeur Hugo, qui dirige la station de libre culture, fort réputée de Nackendorff, nous en expose l'origine. Il lui découvre quatre sources :

1° *La culture physique, l'action bienfaisante des rayons salaires sur l'organisme, révélée dès* 1855, *par Rikli, en Autriche;*

2° *L'action rénovatrice de la jeunesse, née en* 1877, *à l'école Stéglitz, à Berlin, pour abolir tous les préjugés, pudeur comprise;*

3° *L'effort des peintres pour réaliser, dans la vie, les belles attitudes des modèles. Ce fut l'œuvre des Dieffenbach et des Fidus;*

4° *Le retour à l'instinct germanique, proclamé par le pasteur Weidemann. « Nos ancêtres, dit le professeur Hugo, se baignaient nus jusqu'au XVII*e *siècle et la pureté de leurs mœurs était déjà vantée par les Romains. »*

Ainsi, l'esthétique, l'hygiène, le chauvinisme, s'accordent pour accélérer en Allemagne le mouvement naturiste, mais qu'en pense la morale? J'entends la « vraie morale », celle dont parle Pascal, et qui se moque des petites morales conventionnelles et transitoires, modifiables selon les peuples et selon les temps.

Il est entendu, chez nous, que la nudité est une invite à la débauche et une cause de dépravation surtout pratiquée entre garçons et filles. C'est que nous n'avons pas encore suffisamment dissocié l'idée de nudité de la notion de péché, qui lui demeure attachée depuis l'établissement du christianisme. Encore, cette confusion est-elle plutôt l'effet d'une reprise de la morale judaïque que de la morale du Christ, beaucoup plus humaine et plus raisonnable. Moïse n'aurait pas arraché la femme adultère des mains des lapideurs. Des républiques, aussi civilisées et aussi bien organisées que la nôtre, se sont accommodées de la nudité dans l'antiquité. Platon voulait que la jeunesse des deux sexes s'affrontât nue dans les gymnases. La chose était courante à Sparte, réputée pour la sévérité de ses mœurs.

C'est que la vulgarisation du nu en émousse l'aiguillon. « Ce

qu'il importe avant tout, dit le professeur Hugo, c'est de faire l'éducation sexuelle de la jeunesse. »

Un autre propagandiste du nudisme, le docteur Kock, le considère comme l'Evangile des temps nouveaux. Il ne s'embarrasse point de considérations bourgeoises. Le nudisme fait, pour lui, partie d'un ordre social futur.

— « Nous n'exigeons pas, dit-il, de nos élèves la continence ni la chasteté. Nous les mettons en garde contre les tentations de la rue et les maladies vénériennes. Nous admettons l'union libre. Nous sommes d'avis que la femme autant que l'homme a droit à la volupté et de ne procréer que lorsqu'elle le désire. Nous allons même jusqu'à lui donner des conseils à ce sujet. Par là, nous supprimons l'infanticide et l'avortement. Liberté, hygiène, vérité, voilà notre devise. Et les mariages qui se font chez nous sont plus solides que les autres parce qu'ils préviennent toute désillusion et ne laissent place à aucun subterfuge. Chacun sait ce qu'il épouse, puisqu'il en a constaté d'avance le véritable prix. »

N'allez pas, sur la foi de cela, vous imaginer que les camps naturistes offrent des scènes d'orgies. Rien ne ressemble moins aux « partouzes » du Bois de Boulogne ou de Fausses-Reposes.

Tout s'y passe fort décemment. M. Royer nous en assure, qui a partagé les exercices des nudistes et leurs jeux les plus badins : quatre-coins, saute-mouton, chat perché. Il en est un dont il ne parle pas et qui, dans de telles conditions, m'apparaît gros de dangers. C'est celui de colin-maillard, mais il reconnaît que, s'il lui est arrivé parfois d'avoir à subir le choc inopiné d'un jeune corps féminin, il n'a jamais eu à réprimer « d'ardeurs trop éloquentes ». L'étreinte restait du sport.

Le sport en plein air est purifiant. Ce n'est que dans les dancings, où la chair se devine sous les fines étoffes, que l'imagination s'échauffe et que les sens entrent en tumulte. On se blase vite, d'ailleurs, du spectacle de la nudité. Le poète comique Regnard nous en avait déjà prévenus. On sait qu'au cours d'une traversée en Méditerranée, le bateau qui le portait fut capturé par des corsaires barbaresques. Gens d'équipage et passagers furent emmenés en captivité à Alger. Parmi les compagnons de Regnard se trouvait une femme qu'il aimait,

son mari, et d'autres personnages de qualité. Tous furent dépouillés de leurs vêtements et parqués dans une salle commune en attendant leur rançon. Regnard constate qu'au bout de quelques jours la gêne engendrée par la nudité avait disparu, et que les minauderies entre messieurs et dames reprirent comme elles l'auraient pu faire entre gens parés d'atours, dans un salon. C'est précisément ce que M. Royer a constaté chez les nudistes allemands. Des présentations s'y font avec le même cérémonial, que dans le train ordinaire des relations vêtues.

Et ce n'est pas sans se le reprocher qu'en vertu de la malice innée du caractère français, il est arrivé à M. Royer de sourire devant des scènes de ce genre : une dame nue, assise, reçoit les compliments d'un monsieur nu, resté debout, si proche d'elle qu'il lui effleure presque le visage de sa velue partie centrale, mais la dame ne fait pas mine de s'en apercevoir. Tout, d'ailleurs, n'est que conventions. Au Luna-Park de Berlin est annexé un buffet. Des gens nus s'y restaurent. Seul le garçon qui les sert est habillé, et cela choque comme une indécence.

En somme, la vraie morale n'a pas plus à se plaindre du nudisme que l'hygiène. La preuve en est que M. Royer encadre son reportage de deux plaidoyers en sa faveur. Il débute par un avertissement, où il est dit que la pratique de la nudité, telle que s'y livrent les naturistes allemands, ne lui est jamais apparue comme un sujet de scandale, ni la cause d'un dérèglement de mœurs.

Il s'appuie sur l'opinion d'un autre Français, M. le docteur Pierre Vachet, qui dit :

> Nous sommes créés pour vivre nus. La sensation de honte devant la nudité est une impression artificielle, acquise par un long atavisme et renforcée au cours des siècles. La pratique du nu, librement répandue, éviterait les excitations malsaines et apaiserait les obsessions sexuelles et les visions pornographiques, dont s'alimente la « folle du logis ». On peut voir dans le sport, la gymnastique faite au grand air, qui disciplinent les besoins du corps en même temps qu'ils développent les sentiments de solidarité, un des instruments les plus efficaces de la morale moderne.

La libre culture a donc aussi ses partisans en France, mais,

comme nous le reprochent les Allemands, « notre éducation sexuelle n'est pas encore au point ». Les Allemands prennent tout au sérieux. Nous prenons tout à la blague. On a essayé d'établir chez nous des stations de nudisme. Il en existe une, notamment, dans l'île de Vilennes, bien anodine, puisqu'on n'y peut s'exercer qu'en costume de bain. Des gens sont accourus, armés de lorgnettes, pour s'installer aux balcons voisins. Ils ont jugé le spectacle indécent. Il s'en est suivi des plaintes. C'est pourquoi M. Royer termine son livre par une lettre à M. le Préfet de Police pour lui représenter que les nudistes ne sont pas des exhibitionnistes, et qu'il y aurait lieu de les autoriser à pratiquer leurs exercices *in naturalibus*, car, dit-il, le corps humain respire par tous ses pores. Il n'y a pas lieu d'en soustraire telle ou telle partie à l'action bienfaisante des rayons solaires. Qu'on permette aux nudistes de Vilennes la course, le lancement du disque, du javelot et leurs sports favoris dans la tenue des gymnastes athéniens. C'est le but de sa pétition.

La race, conclut-il, y gagnera et les mœurs n'y perdront rien, au contraire. Les vicieux, même, y trouveraient leur guérison. Avec la culture libre, moins d'écoliers aux yeux cernés, moins de maigres Rollas courant la nuit les fourrés du Bois de Boulogne. Et si les enfants des deux sexes étaient habitués, depuis leur jeune âge, à jouer et à faire du sport, nus, côte à côte, ainsi que cela se passe dans les camps naturistes allemands, il y aurait, chez eux, au moment de la crise de la puberté, infiniment moins de malsaines curiosités avec toutes les conséquences qu'elles entraînent.

Je doute fort que M. le Préfet de Police fasse droit à cette requête, même s'il en approuvait, en son for intérieur, l'argumentation. Un préfet de police ne peut prendre les décisions qu'il lui plaît, mais celles qui lui sont imposées par l'évolution des mœurs. Or, à ce point de vue, nous sommes des retardataires. Notre société laïque vit toujours sous la domination de l'idée religieuse et ne s'est pas encore émancipée de la notion du péché. La plupart de nos règlements s'en ressentent d'autant plus qu'en ce qui concerne les mœurs ils datent de l'ancien régime. M. le Préfet de Police, actuellement, ne peut officiellement penser du « nudisme intégral » que ce

que l'on en pensait, chez nous, au temps où la reine Berthe filait.

Mais il n'y a pas seulement qu'un sentiment de pudeur mal comprise pour nous maintenir en errements. Un autre mal sévit présentement chez nous, de même source, déchaîné par la Société des Nations : l'obsession de la « coco ». La Société des Nations, qui s'était d'abord proposé de faire abolir les règlements désuets relatifs à la prostitution, ce par quoi elle aurait pu introduire plus de justice et de moralité au monde, y a vite renoncé, pour se rabattre sur des à-côtés de la question : la « traite des blanches » et la « coco ». J'ai dit dans un article précédent ce qu'il fallait penser de la « traite des blanches ». Je ne nie pas les méfaits de la « coco » que Mme Marise Querlin nous expose abondamment dans son livre, fort documenté, **Les Drogues**, dont M. Saint-Alban vous entretenait récemment, ici même, ce qui me dispense d'y insister, mais sont-ils pires que ceux qu'engendre l'alcool, qui se débite couramment, chez nous, sous l'œil bienveillant des autorités ? Et de quel prestige jouit, pour la répression de la drogue, un État qui se fait marchand de tabac et qui force la troupe à s'intoxiquer en le lui distribuant gratuitement? Le tabac aussi est un excitant dont l'abus ne va pas sans danger. ...Et d'ailleurs, le plus ou le moins de nocivité d'un produit ne fait rien à l'affaire. C'est le principe même qui est en cause. Et le pire de cette chasse à la « coco », c'est le retentissement qui lui est donné, bien propre à induire les profanes en tentation. Le monde est ainsi fait qu'il trouve plus de ragoût à jouir d'une chose défendue. Je sais des gens qui n'avaient jamais songé à la drogue, que cette publicité seule y a amenés.

ERNEST RAYNAUD.

VOYAGES

Paul Morand : *New-York*, Ernest Flammarion. — Marie-Thérès Gadala : *L'Andalousie sentimentale*, La Nouvelle Revue Critique, Paris.

Le volume publié par M. Paul Morand sur New-York, présenté habilement par la maison Flammarion, est, paraît-il, un des grands succès de la saison présente. Il faut dire d'ailleurs qu'il est heureusement écrit et apporte sur la ville et la vie

américaine de très nombreux renseignements dont beaucoup sont susceptibles d'intéresser le lecteur.

Dès les origines, New-York est une place de commerce et une ville d'étrangers, un port d'armateurs et de corsaires. Les Hollandais d'abord, puis les Anglais protégèrent la place par une batterie de cinquante bouches à feu. Le 8 juillet 1776, la déclaration de l'Indépendance est lue dans le parc de l'Hôtel de Ville. La guerre qui suivit avec les Anglais et qui dura sept ans, ruina en grande partie la ville, dont la prospérité date surtout de la navigation à vapeur. New-York est divisée en trois parties, qui se font suite : ville basse, ville moyenne et ville haute.

La batterie que l'on rencontre d'abord n'est qu'un souvenir des guerres de l'Indépendance; l'Aquarium, dont on nous parle ensuite comme d'une « beauté », renferme, parmi une faune très riche, une curiosité qui est le poisson-juif « chauve-gras oriental », et si laid que les Israélites de New-York exigèrent qu'on le débaptisât. L'entrée du port, on le sait, est éclairée par la Liberté, statue gigantesque de Bartholdi. « une dame enceinte dans sa robe de chambre à plis de bronze, un bougeoir à la main ». Stevenson, débarquant encore inconnu en 1879, montre New-York comme une ville plate. Qu'en dirait-il aujourd'hui avec la forêt de gratte-ciel qui escaladent le firmament et dont M. Paul Morand décrit les principaux : le Wool-Worth atteint soixante étages. Par contraste, on peut indiquer City Hall, une des mairies de l'endroit, construit par le Français Joseph Mangin et dont l'ensemble est du délicieux style Louis XVI. C'est au revers de City Hall que l'on prévoit la construction d'un gratte-ciel de cent cinquante étages avec plate-forme pour avions. Le volume nous parle des banques et de leurs immenses réserves d'or. On sait que certaines sont défendues par des portes d'acier de vingt tonnes, des fumées lacrymogènes et des jets de vapeur.

L'auteur nous donne aussi un tableau très coloré de la Bourse. Le pont de Brooklyn, si célèbre, comporte une arche unique, quatre chaussées, deux pour les autos et deux pour les camions, une double voie ferrée où circulent les trains et les tramways et, par-dessus le tout, une large route pour les

piétons. Banlieue de New-York, la ville de Brooklyn est surtout juive (90.000 israélites); on peut d'ailleurs indiquer que New-York est la plus grande ville juive de la terre. On y compte en effet deux millions d'Hébreux.

La police, qui a fort à faire, compte seize mille hommes, mille sergents, 600 lieutenants, 100 capitaines, etc. et a un budget de 53 millions de dollars.

La ville moyenne est partagée par la cinquième avenue, célèbre dans le monde entier et qu'ont envahi également les gratte-ciel. M. Morand nous promène dans diverses rues, qui sont, là-bas, numérotées, et nous énumère abondamment les faits qui concernent la vie ancienne et actuelle de cette partie de la grande cité. Entre faits cocasses, il signale que, dans la 28e rue, un rassemblement l'attira devant une vitrine où étaient exposés, sur un coussin de velours, des « godillots » ayant appartenu à Charlie Chaplin et assurés pour 10.000 dollars. Il nous conduit ensuite dans la riche bibliothèque Pierpont-Morgan où on lui montre, parmi d'inestimables manuscrits, celui d'*Eugénie Grandet* par Balzac, dont les feuillets portent, avec de multiples annotations et croquis, jusqu'à des marques laissées par une tasse de café. Des tribunaux de nuit qui fonctionnent à New-York nous valent une page humoristique; et nous pourrions souhaiter que les jugements analogues soient aussi expéditifs chez nous.

La ville haute se divise en deux parties, — l'une qui est le quartier élégant; l'autre, presque banlieue, est abandonnée aux nègres et aux étrangers. L'élément allemand en particulier est très abondant et compterait même un million de personnes.

L'élément noir, assez nombreux, tenu sévèrement à l'écart par les Américains, groupe à Harlem environ 300.000 individus; ils y mènent une vie à part. M. Morand nous conduit dans un cabaret souterrain, où les danseuses à la mode de Berlin sont de jeunes garçons.

L'Américaine apporte un grand prix à l'entretien de sa personne; il y a à Manhattan plus de deux mille instituts de beauté.

Nous ne pouvons nous étendre plus longuement sur l'intéressant ouvrage de M. Paul Morand. Nous y renvoyons le

lecteur, persuadé qu'il s'y renseignera abondamment et efficacement sur la ville qui, pour tout Européen, est la porte des Etats-Unis.

§

Marie-Thérèse Gadala nous apporte, avec l'**Andalousie Sentimentale**, un volume de curieuses et rapides notations. Passé les Pyrénées, sa première visite est pour l'Escurial et Philippe II; et, au pied du palais, la coquette Casita del Principe, élevée par Charles III pour des rendez-vous d'amour. Les chapitres suivants nous conduisent à Madrid et au musée du Prado. Bientôt c'est Tolède, qui semble avoir plutôt déçu la narratrice; Séville, vue pendant la Semaine Sainte et qui nous vaut des pages enthousiastes, où Marie-Thérèse Gadala raconte les processions si pittoresques que l'on connaît; les origines de la ville, le personnage et les frasques de Don Pedro, etc. On arrive ensuite à Grenade, où l'Alhambra retient abondamment la visiteuse qui en fait une chaleureuse description. Puis, c'est Cordoue dont la mosquée admirable est célèbre, etc.

Le volume de Marie-Thérèse Gadala vaut d'être retenu. Il donnera quelques heures d'intéressante lecture.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

La Revue de France : Rome a empêché l'élection de Clemenceau à la présidence de la République. — *Etudes* : documents sur la conversion de l'actrice Eve Lavallière. — *La Courte Paille* : un poème saugrenu. — Naissances : *Demain; Réaction; Contacts.* — Mémento.

Les souvenirs sur « le cardinal Gasparri », parus dans **La Revue de France**, nous révèlent un fait d'histoire qui a trait au remplacement de M. Poincaré à la présidence de la République. La couverture de la revue (15 avril) attribue à M. Henri Monel l'article qui, ailleurs, est signé du pseudonyme Testis. L'inadvertance est assez piquante. La page en tout cas est d'un témoin nettement affirmatif : si Clemenceau a été battu par Paul Deschanel au Congrès de Versailles qui refusa par son vote de consacrer l'unanime gratitude de

la France pour Clemenceau, ce fâcheux résultat fut l'œuvre du Vatican, — comme on va le voir :

Deux candidats sont en présence, en France, pour la présidence de la République : Clemenceau, Deschanel. Lié à ce dernier par une étroite amitié, je pars, sur sa demande, à Rome. Il s'agit d'obtenir du Vatican, dans le plus grand secret, que les catholiques français ne votent pas pour Clemenceau. Je vois le Cardinal. Je lui expose la situation. Je lui dis les raisons qui me semblent militer en faveur de la candidature Deschanel. Mais le succès de celle-ci dépend du vote des catholiques : si les voix vont à Clemenceau, ou si elles sont divisées, Deschanel sera battu. Or l'intérêt du catholicisme en France, c'est que Deschanel soit élu. Avec lui, l'Etat n'ignorera plus systématiquement l'Eglise : le Président de la République, à Bordeaux, osera entrer dans une cathédrale et recevoir à la préfecture les hommages du clergé... Le Cardinal m'écoute, réfléchit. Il doit consulter le Pape. Il reconnaît qu'il est indispensable que rien du projet ne transpire. Or, je suis obligé de quitter Rome le soir même pour rentrer à Paris. Nous convenons alors d'un télégramme où il sera question de la santé d'un parent : si ce télégramme m'est adressé dans deux jours, c'est que le nécessaire aura été fait. De fait, je reçus ce télégramme dans le style et le délai convenus. Le Vatican avait envoyé à un tiers, à Paris, ses directives et les parlementaires catholiques en furent informés. Malgré de vives pressions, le Saint-Siège ne modifia pas, par la suite, sa ligne de conduite. Les catholiques votèrent en bloc pour Deschanel, qui fut élu. Si le Vatican ne l'avait pas soutenu, les affaires françaises eussent tourné différemment.

L'intérêt de Rome à l'échec de Clemenceau, la discipline des parlementaires catholiques français à suivre le mot d'ordre du Saint-Siège, ont-ils nui à la France? M. Henri Monel ou Testis attend le jugement de l'Histoire.

§

Eve Lavallière, qui fut une des comédiennes de Paris les plus aimées du public, deviendra peut-être quelque jour une officielle « Bienheureuse ». Par les soins de M. Per Skansen, la revue **Etudes** (20 avril) publie des lettres et des extraits du journal de l'actrice, que l'on retrouvera dans un ouvrage qu'il prépare et qui portera ce titre : « La conversion d'Eve Lavallière ». L'ex-étoile des *Variétés* se nomme « la plus in-

fâme, la plus souillée, la plus misérable des créatures », « la honte et le rebut » de Dieu, « un ver d'ordure ». Elle écrit :

18 janvier.

« Chercher ce que l'on est, même dans l'ordure, comment on se nomme, même dans le mépris, c'est trop, c'est inutile, *car c'est encore se chercher.* »

24 janvier.

« Mon Dieu, je ne mérite pas d'endurer pour Votre Amour la plus légère souffrance, encore moins de mourir pour Vous ! »

1er février.

« Mon Dieu, faites que je trempe continuellement dans l'eau bienfaisante de l'humilité, afin que je ne me fane, ni ne me dessèche..., afin que je ne tombe pas ! »

. . . .

8 février.

« Que toutes les pensées d'orgueil qui viennent m'assaillir comme des vipères soient maintenant arrachées et jetées dans votre Cœur d'amour, mon doux Jésus; je les désavoue, je les déteste de toutes mes forces; elles viennent sur moi, en moi ,comme ces mouches d'été dont on ne peut se défaire. Je les méprise, bon Maître, car si je sais à quel point je suis orgueilleuse, je sais aussi qu'il y a une qualité d'orgueil, qui n'est pas de moi, ni en moi. C'est celui-là que je désavoue et rejette avec mépris. Ah ! que ne puis-je le faire pour tout orgueil en général ! Hélas ! mon Dieu, vous savez à quel point je le désire, et comme je voudrais être humble. L'humilité me fait l'effet de ces beaux pays lointains dont j'entends souvent parler, mais que je ne connaîtrai peut-être jamais, hélas ! Je m'abandonne à Vous, Seigneur. Je suis votre pauvre petite brebis.

« Trinité Sainte, Vous êtes là en moi ! Vous et moi, nous ne faisons qu'un ! Comment pouvez-vous être dans un être comme moi ! Quel mystère... n'être rien, n'être pas, et cependant posséder en soi *tout.* »

Convalescente à peine d'une maladie, le 26 février, elle note : « Quel bonheur d'être faible ! » Son biographe raconte :

Sa vie de nomade reprend. Elle fait trois voyages successifs en Afrique, où elle prête son concours à une association d'infirmières fondée par Mgr Lemaître. Elle pouvait dire avec raison : « Ma maison, c'est la route ! » Mais, sa santé détruite par toutes ces pérégrinations, Eve revient en France définitivement.

Commence alors une longue et douloureuse maladie, où tous ses organes seront atteints les uns après les autres. La pénitente la supporte avec une sublime énergie. « Le bon Dieu, dit-elle, met

sans cesse à notre disposition une mine d'or : la souffrance. N'en perdons rien, exploitons-la, pour nous d'abord, et aussi pour notre prochain. »

Dans le courant de mars 1929, Eve trace avec effort ces lignes à une sainte Carmélite, qui depuis longtemps s'était dévouée à cette âme. C'est le remerciement d'une gerbe qui lui avait été envoyée :

« J'ai reçu les fleurs, ma Mère, ma bien-aimée et si bonne Mère, recevez toute ma joie, toute ma reconnaissance, toute la tendresse de mon cœur. Saint Joseph m'a fait passer une meilleure nuit. Je le prie pour qu'il me soutienne, afin que jusqu'au bout je ne veuille avant tout que la volonté de Celui qui est l'Amour miséricordieux.»

Eve n'écrira plus... Trois mois après, elle ira s'abîmer dans ce miséricordieux amour.

§

La Courte Paille (mars-avril) contient des poèmes signés Wsevolod Gebrowsky, d'un aspect fort bizarre. Si l'auteur visait au saugrenu en les écrivant, sa réussite est complète. La pièce que voici prêterait à quelques hypothèses. On lui attribuerait plusieurs significations que nous n'en serions pas surpris. A la lire de près, on peut aussi découvrir qu'elle n'a peut-être aucun sens. Qui sait, aujourd'hui, où va la poésie? Elle en reviendra, pour la joie de ceux qui l'aiment vraiment.

POSSESSION

Je l'accompagne tard, dans la nuit,
Nos bras se chevauchent en silence,
L'horizon pleure des trottoirs gris,
Le ciel s'endort dans mon œil d'absence.

Miracles des souffles, auréole.
Les réverbères baisent nos pieds
De leur ombre que le jour affole.
Chez elle attend, nu, son fiancé.

Au seuil mort, grand combat de nos bouches.
Feu ! Canines, molaires, canons.
Les corps s'atteignent, cible et cartouches,
Dans nos yeux tressaillent des chardons.

L'aube me ramène par la main...
Leurs draps se giflent d'un rire blême,
Avec elle, c'est moi qu'il étreint !
Glaneur des caresses que je sème.

§

Naissances :

La saison des œufs de Pâques est singulièrement propice aux éclosions, cette année.

Demain date du printemps son premier numéro. Il se recommande de cette ligne de Guido da Verona : « Voyageurs sur la route blanche, la vie commence demain ». Cela ne veut pas dire beaucoup, sinon qu'aujourd'hui compte pour peu.

Adresse : 52, rue Saint-Maur (XIe). Directeurs : MM. Paul Hay et R. Pernet-Solliet.

Ce sera, si le but visé est atteint, l'organe de la génération d'après guerre, comme tant de revues que nous avons vues naître. *Demain* se flatte de « regarder sans aucune frayeur *l'homme-au-stylo-entre-les-dents* ». M. Pernet-Solliet est allé s'entretenir avec M. Georges Duhamel, qu'il admire; et cela est mieux. M. Louis Chclet chante le vin de Chinon :

Il n'est pas de nectar comparable au Chinon!

Sous ce titre anglais : « *Too late* » (pourquoi pas « Trop tard » tout simplement?), M. Louis Guillaume regrette de n'avoir pas retenu la muse.

Trop tard! l'inspiration s'estompe au lointain.

M. André Cadoret traite de l'« Inspiration moderne ». « Le mariage de Figaro » devient sous sa plume : « *Les noces de Figaro* » de Beaumarchais.

Réaction pour l'ordre : c'est une revue mensuelle. Elle siège 16, rue du Dragon. Son rédacteur en chef est M. Jean de Fabrègues. Il signe avec ses collaborateurs un vrai « manifeste » où il est dit : « Les âmes sont incertaines et tout se sent périr. » Il y est question de « gidiennes sirènes ». Le « vrai réalisme » y est défini : « perception de la chaîne des causes et de la hiérarchie des désirs et des vouloirs. »

« Nous avons eu, mais nous avons perdu l'unité humaine », dit Charles Maurras. L'accord ne peut renaître que si une base commune existe au départ : seul l'esprit peut la fournir, c'est la leçon du XIIIe siècle chrétien. Nous réveillerons cette entente en reprenant le fil de la raison : soumission à l'objet. L'intelligence est réactionnaire. Pesant, critiquant les idées et les faits, elle poursuivra chez

nous les erreurs funestes. Mais elle dira aussi les conditions nécessaires d'une renaissance : politique, c'est en France, la monarchie; sociale : c'est la soumission de notre vie économique au bien commun; spirituelle : c'est l'ordre chrétien.

M. Georges Bernanos adresse un « Message aux jeunes Français ». Nous y trouvons ces deux phrases énergiques contre les gens « qui trouvent infiniment roublard de mettre le spirituel en lieu sûr, de l'enfermer à double tour à la cave » :

Ces misérables ont toujours le nom de Dieu à la bouche, mais dans une telle bouche, qui n'est que l'orifice supérieur de leurs entrailles, Dieu c'est révolution, démocratie, assurances sociales, que sais-je? Au front de l'Eglise, ils écriront un jour : « On est mieux nourri ici qu'en face » et s'étonneront de ne recueillir que des ventres.

M. Jean de Fabrègues publie une « Réponse de Paul Valéry », questionné sur l'ordre, et une étude sur « Le roman inhumain ». M. R. Magniez traite ce sujet : « L'Allemagne et l'ordre européen ». M. R. Damien exalte la mémoire de Casimir Périer, « liquidateur des folles journées de juillet 1830 ».

Contacts (avril) débute sans imprimer de programme. M. Jean Camp, directeur, s'est adjoint deux secrétaires généraux : MM. Maurice Roya et Francis Ambrière. L'adresse de la revue est à Paris, 11, rue de Sèvres.

Barcelone inspire M. Jean Camp. M. Yves Gandon s'est amusé à écrire un pastiche de M. André Suarès et il amuse ainsi le lecteur. « 1930 ? » de M. Maurice Roya est pessimiste :

1930, ce nombre ne marque rien. Rien. Ni la mort du classicisme, ni la mort du romantisme. Ni celle du naturalisme. Ni celle du symbolisme. Puisque nos meilleurs écrivains savent être tour à tour ou ceci ou cela. (Chacun saura mettre des noms sous ces « ismes ».)

Et c'est bien ainsi.

puisque les hommes de tous les pays ont prouvé qu'ils sont impuissants, car ils ont fait la guerre et ne veulent pas rayer la guerre de leurs préoccupations, comme au début du siècle dernier,

puisque l'édifice social semble définitivement basé sur la puissance de l'or, — comme au début du siècle dernier,

puisque 1930 est la suite normale de l'avilissement des hommes soumis à un impénétrable destin...

M. Albert Marchon donne à *Contacts* : « Poèmes agrestes » et M. P. Léon-Gauthier un conte plein de verve : « Pinoflor en pèlerinage ». « Jacques » de M. Francis Ambrière porte en sous-titre : « notes sur l'enfance d'un héros futur ». M. Jean Guirec célèbre « la librairie ouverte la nuit ». Enfin, il y a les chroniques de « Contacts ». Elles donnent l'impression d'une revue vivante. Nous la souhaitons vivace.

MÉMENTO.

Cahiers bleus (12 avril) : « Commentaires sur l'affaire Hanau », par M. Pierre Dominique.

La Revue de France (15 avril) : M. G. Méquet : « Voyage en Russie soviétique ». — M. Jean Héritier : « Humanités et surmenage ». — M. E. Chauffard : « Joseph d'Arbaud ».

La Revue de Paris (15 avril) : « Gœthe », par M. Emil Ludwig. — « Louis XIV et les Alsaciens », par M. Louis Batifol. — Suite des « Scènes de la vie future », de M. Georges Duhamel.

Revue des Sciences Politiques (janvier-mars) : « L'économie industrielle », leçon d'ouverture du cours de M. F. Divisia au Conservatoire des Arts et Métiers.

Les Humbles (février-mars) : « Monsieur Henri Barbusse, écrivain communiste (?) », par M. Maurice Parijanine. Et diverses lettres de M. Barbusse et de divers.

La Revue hebdomadaire publie depuis le 12 avril les Cahiers intimes de Maurice Barrès.

Revue des Deux-Mondes (15 avril) : « Edmond Rostand; les dernières années », par M. R. Lerouge. — « Le visage de la Guyane », par Mme Henriette Célarié. — Suite de « La Compagnie de Jéhu », par M. G. Lenôtre.

Æsculape (mars) : « Le sein, l'allaitement, dans l'art, l'histoire et la littérature », par MM. les professeurs Meige, Laignel-Lavastine et Henri Vignes.

Latinité (avril) : « Poèmes de MM. A. Flad, A. Castagnou, M. J. Durry et de Mme M. A. de Kermorvan.

La Muse française (10 avril) : Poèmes de MM. Fagus, R. Fernaudat, Marcel Ormoy et de Mme M. A. de Kermorvan. — « Le musicisme », par M. Maurice Rat.

Les Primaires (avril) : Journal de guerre de Louis Pergaud.

Le Correspondant (10 avril) : « Poèmes » de M. Victor Poncel. — « En mission à Rabat en 1902 », par M. Saint-René Taillandier.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Salomon Reinach : *Ephémérides de Glozel*, t. II, 204 p., 24 fig., in-16, Paris, Kra. — Les dernières trouvailles du gisement de « Chez-Guerrier ». — A propos du « Chasseur » de Glozel.

Ce deuxième volume reprend l'historique de Glozel, jour par jour, ou presque, à partir du 1er mars 1928 et le conduit jusqu'au 24 janvier 1930. Je suppose, d'après un passage de la préface, que S. Reinach, en commençant ce relevé chronologique, pensait que sa tâche serait tôt terminée. Mais ça traîne, et ça se complique, et ça s'embrouille; et tout le temps surgissent de nouveaux problèmes, ou de nouvelles manœuvres. Ce relevé est aussi complet que possible. Est-il neutre? Non; car S. Reinach a vu sa conviction de l'authenticité de Glozel croître au fur et à mesure non pas seulement des découvertes, mais aussi des attaques. Il prend parti, mais du moins expose les arguments des adversaires et de préférence cite ses textes en ce qu'ils ont de plus caractéristique.

Le rapport Bayle, paru par fragments, est évalué comme il le mérite. Rarement on aura vu dans les annales de l'expertise judiciaire un tel amas de contre-vérités, exposées avec la plus naïve outrecuidance; S. Reinach est bien bon de dire que c'est un travail « superficiel ». La manœuvre de Bayle (par Catin, qui, avant d'être libraire, fut l'élève de Chantre et de Depéret), pour détacher des amis de Glozel, quelques savants officiels, est exposée d'une manière insuffisante.

L'auteur n'est pas tendre pour l'abbé Breuil. Au comte Bégouen il reproche d'avoir couru l'Europe pour faire des conférences contre Glozel, ce qui, de la part d'un « patriote », est au moins bizarre. Cela étonne toujours les étrangers, en effet, que nous lavions notre linge sale en public; à cette observation qu'on me fit à Prague, Oxford, Florence et ailleurs, j'ai répondu en demandant si dans tous les pays du monde les lavandières n'étaient pas connues pour clabauder au lavoir; il est vrai que rares sont celles qui prennent le train pour porter hors du village les racontars locaux; c'est de cela que s'étonne S. Reinach.

Dès la publication du tome I des *Ephémérides*, nous avons

renoncé, au *Mercure de France*, à donner, comme nous l'avions fait d'abord, l'historique périodique de l'*Affaire*. Inutile de faire deux fois le même travail. S. Reinach termine son volume par un index analytique qui est un modèle du genre, entièrement dans la tradition des beaux index du dix-huitième siècle français.

Même à moi qui suis au courant du problème, ces *Ephémérides* font un peu tourner la tête. Je me demande quelle sera leur impression sur le public général; va-t-il tendre à nous regarder comme une bande de fous, avec nos contradictions et nos marches avant et arrière? Si quelque lecteur du volume de S. Reinach perdait le fil, qu'il étudie le livre récent de Morlet; la cause des polémiques et des hésitations lui deviendra claire; je veux dire la cause prochaine, non pas la profonde, que S. Reinach a exposée de nouveau dans sa Préface et symbolisée sur la couverture par Hercule terrassant l'Envie, d'après Rubens.

A. VAN GENNEP.

§

Les dernières trouvailles du gisement de « Chez-Guerrier ». — Le Dr Morlet vient de publier dans le n° de mars-avril d'une jeune et intéressante revue illustrée, *Devenir* (1), paraissant à Lyon, les *Dernières trouvailles de Chez-Guerrier.*

On sait, en effet, que M. Depéret, l'illustre savant lyonnais avait acquis pour le Musée de la Faculté des Sciences les premières trouvailles exhumées du champ de Chez-Guerrier, pendant que le Dr Morlet en publiait l'étude dans les *Cahiers de Glozel.*

Depuis, les recherches ont continué, au moment des labours, et ce sont les nouvelles trouvailles que le Dr Morlet décrit et représente à l'aide de nombreuses photographies. Voici les principaux passages de cette étude :

Les fouilles que nous avons effectuées en profondeur dans cette parcelle de terrain sont toujours restées infructueuses. Le sous-sol, constitué par une argile grossière, nous est apparu à peu près

(1) *Devenir*, lettres, arts, critiques, 2, rue de la Fronde, Lyon.

partout stérile. C'est encore au cours de travaux de labourage et après des pluies que M. Mercier, le propriétaire du champ, a pu recueillir de nouvelles pièces, principalement dans la portion Sud-Est du terrain, qui s'est toujours montrée la plus fertile.

Il n'y a rien là qui doive nous surprendre. Des objets d'époques beaucoup plus reculées, et jusqu'à des outils de l'industrie moustérienne, se rencontrent fréquemment en surface. Quant aux stations néolithiques, on peut dire que c'est là ordinairement la règle.

Gravures animales. — Le champ de Chez-Guerrier a livré quatre nouvelles gravures animales, de valeur artistique souvent inférieure à celle de la première hache trouvée dans ce gisement (voir le *Mercure* du 15 sept. 1928).

Sur un galet plat de forme ovoïde allongée, rappelant, en plus grand, celui qui porte les deux têtes opposées de jeunes cervidés (voir *Cahier de Glozel* n° 3) et présentant également au niveau d'une extrémité deux larges rainures obtenues ici par éclatement, nous voyons gravé un avant-train de cheval d'un dessin ferme, mais un peu schématique. Une des jambes n'est pas terminée. En avant de la tête sont des signes alphabétiformes (fig. 1).

Sur un galet de forme losangique a été gravée une autre tête



Fig. 1

de cheval avec le cou et la naissance de l'épaule, d'un dessin peut-être plus poussé. La caractéristique de ce galet est de porter une véritable page d'écriture autour de la figuration animale. Les signes alphabétiformes paraissent à première vue disposés sans

ordre; mais en y regardant de plus près, on voit qu'ils sont néanmoins assez bien alignés (fig. 2).

Une troisième tête, de jeune cheval, est représentée sur un galet de forme losangique également.

Aussi, il nous paraît intéressant de signaler les analogies de

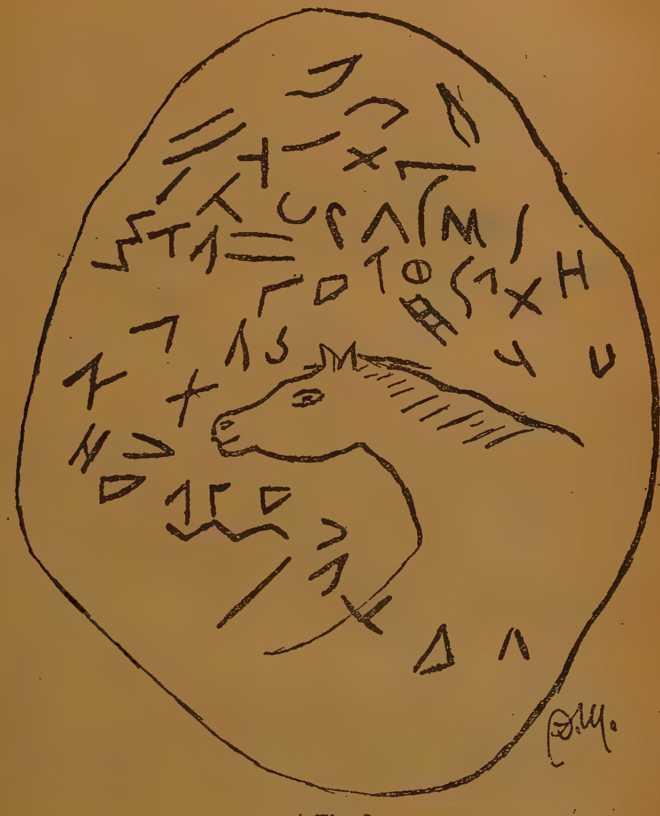


Fig. 2

forme des cailloux roulés, spécialement choisis par les tribus néolithiques de Chez-Guerrier pour servir de « supports » à leur art animalier.

L'artiste s'est servi d'une rainure naturelle du galet pour y faire aboutir le trait qui figure le poitrail. Les oreilles sont dressées; la crinière est finement représentée.

En avant de la tête et au-dessus du dos de l'animal se voient

des caractères alphabétiformes ainsi que trois traits parallèles qui semblent plutôt se rapporter à la numération (fig. 3).

Le quatrième galet, de forme approximativement quadrangulaire,

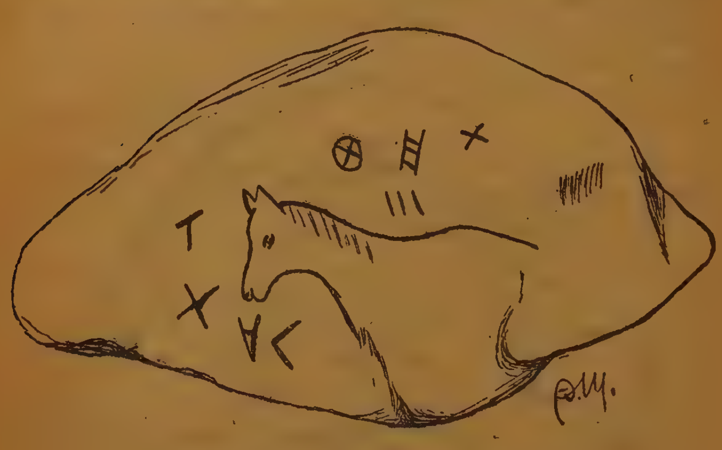


Fig. 3

porte un dessin de renne en traits légers où se voient plusieurs retouches.

. . . .

Parmi les *galets à inscriptions sans représentations animales*, il en est un de même forme allongée qu'un premier galet décrit dans *Puyravel et Chez-Guerrier* (cahier de Glozel, n° 3). Il porte une inscription d'une netteté remarquable bien qu'en tout petits caractères. Nous n'avons jamais rencontré à Glozel d'inscriptions sur pierre aussi artistement tracées que sur ce galet et sur celui qui est reproduit dans le fascicule de *Puyravel et Chez-Guerrier*.

Il semble que les néolithiques de Chez-Guerrier étaient de meilleurs scripteurs, mais des artistes animaliers généralement inférieurs à ceux du Champ des Morts de Glozel.

. . . .

Enfin, un fragment d'anneau taillé dans un os de forte épaisseur, mesurant 7 cm. de hauteur, semble avoir appartenu à un bracelet. Il ne porte aucune décoration ni aucun signe gravé.

. . . .

Comme les premières trouvailles de Chez-Guerrier, celles que nous venons d'étudier se relient sans conteste à l'art animalier de Glozel. Cependant, ce sont toujours les *chevaux* qui y prédominent, alors qu'au Champ des Morts ce sont les cervidés.

Quant à l'écriture, elle présente également sur ces nouveaux documents quelques variantes par rapport à celle de Glozel et même des caractères inédits.

Ces différences dans des stations aussi proches indiquent clairement que l'écriture néolithique n'était pas encore fixée.

Elle ne le fut peut-être jamais.

§

A propos du « Chasseur » de Glozel. — Le Dr Morlet rend compte dans le *Mercure* du 15 avril 1930 de ce qui constitue à son sens la plus importante découverte accomplie à Glozel depuis le début des fouilles. Il s'agit d'une sculpture représentant un personnage barbu, paraissant bisexué, tenant en main une sorte de poignard et foulant aux pieds un loup renversé, gueule ouverte, langue pendante, percé au flanc d'une blessure. A la base de la sculpture se trouve une inscription formée de onze signes.

Le Dr Morlet l'intitule « le chasseur de Glozel ». Ce document va réveiller les polémiques autour du « champ des morts », titre peut-être impropre à rendre compte de sa véritable nature. A la vérité, nous avons là un document du plus haut intérêt. Voici une éclatante confirmation de ce que j'écrivais dans le *Mercure* du 15 février 1927 au sujet des idoles bisexuées de Glozel, lorsque je signalais l'importance de l'androgynat divin dans la tradition primitive, née vraisemblablement en Occident. Bien mieux, cette idée fut toujours l'apanage de ceux que l'on peut appeler des « initiés », c'est-à-dire des hommes appartenant à une certaine élite et pouvant s'élever à des concepts philosophiques et métaphysiques enseignés dans les mystères, qui ne sont point à la portée des foules. Pour celles-ci, il y a tantôt le dieu, tantôt la déesse, et ce n'est que dans les centres d'initiation que l'on a enseigné le *dualisme monothéiste* (cette expression a été employée à propos de la divinité crétoise, à la fois dieu et déesse) (1).

Le même symbole existait chez les Templiers, comme le montre cette « idole » ayant à la fois les caractères de

(1) Se retrouve en Phrygie dans les mystères d'Attis et de Cybèle, ailleurs encore.

l'homme et de la femme, que l'on voit sur le coffret dit « du Duc de Blacas ».

Léonard de Vinci, en s'efforçant de donner au visage du



Couvercle du coffret dit du duc de Blacas.

Christ, dans sa célèbre Cène, un aspect à la fois masculin et féminin, suivait la même tradition.

Faut-il en conclure que Glozel fut un centre d'initiation remontant au plus lointain passé, où seraient venues s'ajouter successivement à travers les siècles des figurations de plus en

plus habiles de cette image androgyne au fur et à mesure que se perfectionnait la technique et l'art (2) ?

M. van Gennep, dans ce même numéro du *Mercure*, n'est pas loin de cette conception, puisqu'il déclare voir là un lieu sacré et non un champ des morts.

Mais continuons notre examen de ce nouveau document. L'hermaphrodite (l'association d'Hermès et d'Aphrodite est également en rapport avec l'idée du monothéisme duel), l'hermaphrodite désigné par le Dr Morlet sous le nom de « chasseur de Glozel » foule aux pieds un loup renversé et blessé.

Or, dans le symbolisme acrologique, le loup est un symbole de la lumière, et l'on rencontre fréquemment des rapprochements entre le mot grec *lukos* loup et l'idée de lumière (*lux* en latin). Dans le culte de Latone, l'idée de lumière était associée à la figuration du loup. Il s'agit là d'une tradition considérée comme hyperboréenne. De même, les noms de *Lycios, lycégène, lycégénète,* ont été donnés à Apollon hyperboréen représenté parfois par un loup.

Dans le blason de la famille d'Ignace de Loyola figurent deux loups soutenant un chaudron. Ici, les deux loups correspondent aux deux serpents du caducée, à la double lumière, à l'androgynat divin, tandis que le chaudron rappelle le vase sacré de Coriwden dans la tradition celtique.

L'image de la Vierge foulant aux pieds le serpent correspond à cette figure de Glozel foulant aux pieds le loup.

Dans les dialectes encore subsistants de la langue gaélique ou kimrique, le mot *Blaiz* ou *Bleiz* signifie *loup.* Or dans les armes de la ville de Blois, dont le nom semble provenir du mot *Bleiz* (d'où *blésois*), on voit deux loups soutenant la fleur de lys, la fleur de lumière. C'est ce mot *Blaiz* qui me paraît avoir engendré le mot *blason.* Bien que cette étymologie ne se trouve pas dans les dictionnaires, elle apparaît tout au moins fort logique si l'on veut réfléchir à ce qu'est un blason.

Si nous revenons à notre document, nous pouvons rattacher l'animal blessé à toute une lignée de figurations d'animaux blessés dont fait partie l'agneau laissant couler son sang, qui est un symbole du Christ dans la symbolique chrétienne,

(2) Nous sommes loin des grossières associations des organes masculins et féminins des premières fouilles.

comme nous l'avons signalé dans *Atlantis* en novembre dernier (cette blessure du loup se trouve approximativement à l'emplacement du cœur).

On voit quel intérêt présente la lecture de ce curieux document. Son authenticité reconnue apporterait un sérieux appui à cette résurrection des doctrines traditionnelles vers laquelle nous nous efforçons. Mais qui donc nous fournira en faveur de l'authenticité un argument plus puissant que celui que nous apportons nous-même ici en montrant qu'il est à peu près impossible de trouver aujourd'hui un faussaire capable de mettre en œuvre ces données symboliques complètement tombées dans l'oubli ?

PAUL LE COUR.

LETTRES ANTIQUES

Jérôme Carcopino : *Virgile et le mystère de la IVe églogue*, L'Artisan du Livre, 1930. — *Lucien*, texte grec et traduction anglaise, par A. M. Harmon, Londres, New-York, collection Loeb, t. IV. — Mémento.

M. Jérôme Carcopino, qui vient d'entrer à l'Institut sous les auspices de Virgile, méritait bien la faveur d'inaugurer, le premier en France, la série des ouvrages et des études qui doivent commémorer doctement, dans le courant de cette année, le bi-millénaire de la naissance de Virgile. L'éminent auteur de *Virgile et les origines d'Ostie* vient d'ajouter à la couronne qu'il sut cueillir, sur les pas d'Enée, dans les champs italiques, un nouveau et durable fleuron. Son nouveau livre, **Virgile et le mystère de la IVe églogue**, est d'un intérêt capital. La quatrième églogue, en effet, dite jusqu'ici églogue messianique, pose plus d'une énigme. Le mystère qui l'entoure ne date pas d'aujourd'hui. Les contemporains de Virgile, ou ceux qui ont vécu immédiatement après lui, se sont déjà demandé quel était cet enfant dont la naissance devait marquer pour le monde l'aurore attendue d'une nouvelle régénération. Cet enfant, c'est évidemment, comme le poème l'indique, un fils de Pollion. Mais la postérité de ce consul fut assez nombreuse pour laisser à l'exégèse virgilienne l'embarras de choisir. Les uns prétendirent que cet enfant était Asinius Gallus. Pour M. Carcopino, qui a ses raisons, c'était à son frère, Salonius, que Virgile pensait. Ce nouveau-né, qui inspira de si beaux

vers, ne fit rien d'extraordinaire et n'aurait, dit-on, même pas vécu. L'imagination n'étant point satisfaite de la réalité, on écrivit que c'était à Auguste, puis enfin au Christ, que le cygne de Mantoue avait pensé.

Virgile fut ainsi élevé au rang des prophètes, et les Chrétiens, malgré saint Jérôme qui protestait contre une exégèse puérile qui prétendait faire du poète de la IVe églogue un chrétien sans le Christ, crurent y distinguer, comme l'écrit M. André Bellessort, « les premières lueurs de l'Etoile que devaient suivre les Rois Mages ». Le signe zodiacal, la Vierge, devint Marie mère de Dieu, et l'enfant qui naissait sur les bords du Tibre, l'Enfant de Bethléem.

Ce rôle de prophète, attribué à Virgile, fut d'autant mieux accepté par les Païens que ceux-ci vantaient la profondeur de la science sacrée que possédait le chantre épique d'Enée. Le moyen âge tout entier accepta cette interprétation et représenta Virgile à côté de David, d'Isaac et des autres prophètes hébreux, sur les murs des églises et le fit apparaître, prophète des Gentils, dans les Mystères de Noël. Pour les critiques modernes, les uns prétendent que le poème de Virgile est païen dans tous ses détails et rejettent à bon droit l'opinion chrétienne. Les autres opinent que ce poème, entièrement religieux, est la première œuvre en date des œuvres chrétiennes. Il appartenait à la finesse critique de M. Jérôme Carcopino et à sa science éclairée de montrer cette églogue sous son jour véritable, et d'en établir définitivement la lignée. Cette églogue est païenne, absolument païenne, mais d'un paganisme profondément religieux. Et cette religion, c'est la religion que répandit dans le monde païen l'esprit mystique des Pythagoriciens. Nous croyons, quant à nous, que cette thèse est la bonne, et qu'elle rend avec justice au Paganisme cet esprit religieux dont on l'a cru, consciemment ou inconsciemment, mais en tout cas bien à tort, par trop dénué.

Cette églogue, M. Jérôme Carcopino en a voulu envisager le texte suivant les règles invariables et strictes de la méthode historique. Si certaines illusions en sont atteintes, la faute n'en est pas imputable au savant, mais à l'éloquence même des faits qu'il sait mettre en lumière avec probité, logique et rare intelligence. Nous avons tout à gagner de savoir la vérité. Nos

idées sur l'antiquité en seront plus équitables, et, la vérité historique établie, nous pourrons mieux à l'aise et sans nous égarer, envisager le mystère de la vérité mystique, qui vient souvent se greffer, pour le transposer sur un tout autre plan et lui donner comme une vie nouvelle sur le fait historique. C'est le propre des grands textes et des belles légendes de renaître perpétuellement, de s'adapter à des rêves et de revêtir des aspects que n'avaient point prévus ceux qui les ont créés. Pour bien comprendre la vie totale d'un texte et n'en point perdre toute la vertu éducative et féconde, il est bon d'en connaître, non seulement la vérité historique, mais aussi ce que j'ai appelé sa vérité mystique, c'est-à-dire les interprétations successives qu'en ont données, pour les besoins de l'esprit, des lieux et des temps différents. On peut dire de tout texte important, que chaque génération triture à sa façon, ce que Virgile disait de la Renommée : *Nobilitate viget, viresque acquirit eundo.*

Depuis la fin de la guerre, partout en Occident se sont multipliées les éditions des auteurs grecs et latins, des traductions, des commentaires. Nous avons en France une admirable collection, la collection Budé, que dirige avec un zèle et une compétence au-dessus de tout éloge M. Paul Mazon. Barcelone s'enorgueillit de la collection Bernat Metge, et l'Angleterre aussi, sous la firme *The Loeb classical Library,* a entrepris, magnifiquement éditée, une nouvelle collection, avec texte et traduction, d'auteurs grecs et latins. Un de ses plus récents volumes constitue le tome quatre des œuvres complètes de Lucien. Le texte en a été établi par M. A. M. Harmon, qui s'est aussi chargé de le traduire en anglais. Un des plus importants traités de Lucien, outre *Ménippe ou la descente aux Enfers,* et *Alexandre le faux prophète,* se trouve en ce volume. C'est le fameux et capital écrit que Lucien consacre à la *Déesse syrienne.* Ce traité est un guide, qui nous dirige dans le temple fameux que cette déesse, Aphrodite-Astarté, possédait à Hiéropolis, en Syrie. Le texte qu'en donne M. Harmon est certainement le meilleur et le plus au point de tous ceux que nous possédions jusqu'ici. Il contient, tirés des manuscrits, d'inappréciables leçons inédites. Quant à la traduction, le nouvel éditeur, pour imiter la langue archaïque de Lucien qui écrivit

son traité *Sur la Déesse égyptienne* en dialecte ionien, comme Hérodote, l'a traduit à la manière du style de John Mandeville. Il a fait pour Lucien ce que P.-L. Courier fit pour Longus en le translatant à la façon d'Amyot. Ceux qui veulent lire, en anglais moderne, cet intéressant et captivant traité, ont la ressource d'en trouver dans H. A. Strong une traduction d'une lecture plus facile. Tant d'efforts, et d'efforts qui réussissent, doivent nous faire envisager, avec une confiance éclairée, l'avenir de la culture dans les pays d'Occident. C'est en travaillant pour l'esprit qu'on arrive à relier ce que trop souvent opposent et séparent les intérêts strictement matériels.

Mémento. — Signalons, luxueusement éditée à Toulouse, une traduction, par M. E. H. Guitard, de l'*Assemblée des Femmes* d'Aristophane. L'avant-propos est d'un savant et d'un poète; la traduction est savoureuse et fidèle. Mais les illustrations qui l'accompagnent sont, à notre avis, d'un goût plus que douteux, déshonorant!

MARIO MEUNIER.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Hugues Rebell et sa famille. — La mémoire d'Hugues Rebell suscite depuis quelque temps déjà, et surtout en ce moment, un vif mouvement d'opinion. Plusieurs de ses œuvres ont été recueillies et rééditées récemment, précédées, dans certains cas, de préfaces signées par le promoteur de l'édition. D'assez nombreux articles ont été publiés, sous des signatures diverses, par des journaux et revues : les *Marges, Excelsior, Latinité,* le *Mercure de France,* etc... à propos des œuvres et surtout de la vie intime d'Hugues Rebell. Ils exposent d'ailleurs des points de vue souvent contradictoires.

A différentes reprises, la famille d'Hugues Rebell a été expressément mise en cause, et parfois d'une façon erronée qui pourrait créer, dans l'esprit de lecteurs peu avertis, des confusions fâcheuses. Une mise au point n'est peut-être pas inutile.

Les deux frères d'Hugues Rebell l'ont rejoint dans la tombe, le plus jeune il y a une dizaine d'années, et le dernier survivant vient de s'éteindre ces jours-ci.

Nul doute qu'il n'eût tenu à cœur, si la maladie ne l'avait immobilisé au moment où se développaient ces manifestations, de redresser certaines affirmations. Il appartient à leurs représentants directs de les suppléer dans leur tâche et de prémunir tous ceux qui s'intéressent à Hugues Rebell, contre l'éventualité d'une opinion trop hâtive sur le rôle de leur famille à l'égard de l'illustre écrivain.

Il faut qu'on sache d'abord qu'il a toujours existé entre Hugues Rebell et ses frères, et jusque dans la mort, une vive et profonde affection réciproque. Sans vouloir recourir aux preuves d'une correspondance qui ne peut que rester privée, il nous suffira de remarquer qu'au dernier et triste chevet d'Hugues Rebell, abandonné de tout son entourage habituel, *seul* se trouvait son frère. Hugues Rebell a été inhumé, en présence de sa *seule* famille et de quelques amis nantais, dans le caveau de ses ascendants avec la même pompe et le même cérémonial que ses proches. Aujourd'hui les trois frères unis reposent côte à côte dans le même monument, et au même rang.

Il n'est guère d'usage en effet, dans nos vieilles familles françaises, d'inscrire sur nos tombes autre chose que le nom patronymique et les titres officiels. La simplicité de cette règle ne manque pas de grandeur. Elle s'applique chez nous, non seulement à Hugues Rebell, mais aussi à tous ceux des nôtres qui, nombreux, ont honoré et servi leur Pays, voire l'Humanité, dans l'Armée, la Magistrature, les Sciences, même les Arts et les Lettres, toutes les carrières. Dans nos cimetières, une inscription funéraire n'est ni un panégyrique, ni une critique littéraire. A ceux qui s'étonnent que, dans le caveau de la Chapelle-sur-Erdre, il ne soit pas fait mention de l'œuvre de l'auteur des *Chants de la Patrie et de l'Exil*, nous pouvons répondre que d'autres, dans notre famille, ont, comme Hugues Rebell, des droits à notre vénération, mais nous estimons que leurs mérites trouvent une meilleure sauvegarde dans le souvenir de nos cœurs et dans la force de nos traditions que sur un monument exposé aux réflexions pas toujours bienveillantes du public.

Est-ce à dire pour cela que la famille d'Hugues Rebell a, comme on l'a écrit, ignoré le romancier, qu'elle ne veut pas

de lui, qu'elle trouve qu'il ne lui fait pas honneur, qu'elle le répudie? Qu'en savent donc ceux qui l'affirment? Comme souvent, en pareil cas, ils commettent une erreur. Au risque d'étonner certaines personnes, disons tout de suite, sans nous y attarder, que bien loin de nier et de renier l'indéniable talent d'Hugues Rebell, ses frères ont, au contraire, nourri le désir de mettre en valeur la partie la plus noble de son œuvre. Des raisons impérieuses, que seuls ils pouvaient apprécier, en ont empêché la réalisation.

Mais là n'est pas la question importante qui, à notre sens, est d'ordre plus élevé. Et nous demandons à quel titre quiconque viendrait préjuger en public de sentiments dont nous ne lui avons pas fait confidence, au risque certain de les déformer, donc de les profaner. Il est indéniablement du droit de chacun de se former sur l'*œuvre* d'un écrivain l'opinion qui lui convient et de l'exprimer devant le public, à condition qu'elle soit sincère et sans arrière-pensée, et nous sommes, à ce point de vue, entièrement partisans d'une honnête liberté. Mais ce droit, qui appartient à tout le monde, appartient *a fortiori* aux parents de l'écrivain, qui restent seuls juges de l'opportunité de manifester publiquement leur opinion ou de l'enfermer dans le secret de leur conscience.

Quelle que soit cette opinion, nous ne reconnaissons à personne le droit de scruter notre intimité, sans y être convié, et d'étaler en public non seulement nos sentiments réels, que personne ne peut se flatter de connaître, mais encore moins ce qu'on prétend à tort être nos sentiments.

De telles habitudes sont, Dieu merci, contraires aux mœurs littéraires françaises et nous connaissons là-dessus la façon de penser des plus éminentes personnalités. Il y aurait, croyons-nous, de graves inconvénients à laisser, sous couleur de critique littéraire, des personnes étrangères à nos familles s'immiscer dans leurs secrètes pensées, car il serait à craindre que, n'étant pas toujours, pour des raisons qui n'ont d'ailleurs rien de désobligeant, parfaitement au courant de leurs traditions, elles ne se laissent glisser, dans un domaine éminemment sensible, à des erreurs d'appréciation et à des polémiques à faux, qu'elles seraient ensuite les premières à regretter.

Qu'on nous permette un exemple. Nous savons que Hugues Rebell est lu et goûté à l'étranger. Nous en avons même connu une curieuse preuve, puisque l'occasion nous a été donnée (et nous l'avons saisie) d'acquérir en 1912 à Louqsor un exemplaire d'une élégante édition de *L'Espionne impériale*. Peut-on espérer que même le plus honorable lettré de la Vallée du Nil, si apte qu'il soit à apprécier les beautés littéraires d'un ouvrage français, pourrait juger des sentiments intimes et des traditions de nos familles profondément enracinées dans le terroir ancestral, de la même manière que nous les éprouvons nous-mêmes sur les rives de notre Erdre nantaise, patrie d'Hugues Rebell?

Nous ne voulons blesser personne. Nous ne voulons suspecter, ni même rechercher les intentions de personne. Mais, héritiers des véritables sentiments familiaux des frères d'Hugues Rebell et d'Hugues Rebell lui-même, nous ne laisserons pas de les défendre, sur tous les terrains qu'il faudra. Mais nous sommes convaincus qu'il sera inutile de donner une suite à ce bref exposé, volontairement resté dans le domaine des idées générales et qu'il suffira de faire appel à la courtoisie et au tact de tous ceux qui écrivent et écriront sur Hugues Rebell, pour qu'ils s'abstiennent de toucher à des sentiments intimes qui ont conscience d'être respectables et qui veulent être respectés.

Hugues Rebell lui-même, qui avait si vif le sentiment de la famille, ne nous démentirait pas.

J. ROY.
H. GRASSAL.

Nous avons communiqué la note ci-dessus à M. Auriant, auteur de l'article La Jeunesse d'Hugues Rebell *paru dans le Mercure,* qui nous répond :

Paris, 30 avril 1930.

Cher monsieur Vallette,

Sans vouloir discuter l'étrange thèse que MM. J. Roy et H. Grassal développent dans leur communiqué sur les droits et les devoirs de la critique, il me paraît nécessaire de remettre certaines choses au point.

Les griefs de MM. J. Roy et H. Grassal ne s'appliquent point à l'étude sur la *Jeunesse d'Hugues Rebell* publiée par moi dans le

Mercure de France du 15 janvier 1930, mais à celle, relatant les *dernières années d'Hugues Rebell*, que j'ai donnée à *Latinité* (janvier 1930). Ils visent en effet les lignes finales de cette étude, qui sont celles-ci :

Son frère [d'Hugues Rebell] réclama sa dépouille mortelle, la fit venir à Nantes, inhumer sans pompe dans le caveau familial, au petit cimetière de la Chapelle-sur-Erdre.

Dans la pénombre de la crypte, parmi d'autres plaques de marbre, blanchit celle qui marque l'endroit où repose Hugues Rebell. Un nom et deux dates en lettres noires :

Georges GRASSAL 27 octobre 1867 6 mars 1905

La famille de Georges Grassal ne veut pas d'Hugues Rebell. Elle trouve qu'il ne lui fait pas honneur. Elle le répudie et l'abandonne aux lettres françaises.

Rien de plus exact. J'invoquerai la confidence que le frère, précisément, d'Hugues Rebell fit à Marius Boisson, qui l'a divulguée dans *Comœdia* du 20 juin 1926 (*Souvenirs sur Hugues Rebell. Récit du frère, de l'écrivain.*)

J'ai le regret de vous dire, écrivait M. A. Grassal à Marius Boisson, que mon frère et moi avons renoncé, par acte déposé chez notre notaire, à la succession de notre pauvre frère, en littérature Hugues Rebell...

...J'ai appris *qu'il ne vivait plus chez lui* (1), et devant la situation que j'ai constatée, j'ai renoncé à la succession, n'emportant même pas les papiers de famille qui auraient été pour moi de si précieux souvenirs.

Ces papiers de famille et tous les autres papiers de Rebell, M. A. Grassal préféra les abandonner à des étrangers, à Marius Boisson entre autres, lequel, ayant un compte à régler avec le défunt (une rebuffade et 600 francs — voyez *Nicolardot II* dans *Latinité*, mars 1930, pp. 368-377) alluma sa cheminée avec les manuscrits de l'auteur de la *Nichina*. A ce propos, je ferai remarquer que MM. J. Roy et H. Grassal, parmi les journaux et revues qui ont publié des articles sur Hugues Rebell, se gardent bien de citer *Comœdia* où Marius Boisson publia des « souvenirs » apocryphes, dans lesquels il n'est nullement question de l'*œuvre* de Rebell, mais de sa vie privée. Ces « souvenirs » où Marius Boisson traitait Rebell d' « épave de maisons de rendez-vous », de débauché crapuleux et de pornographe, parurent du vivant de M. A. Grassal (23 et 30 mars, 13 avril, 18, 19, 20, 21, 22, 23 et 24 juin 1926), qui

(1) Souligné dans le texte.

n'éleva aucune protestation et par son silence sembla donner raison au sycophante. Les « souvenirs » de Marius Boisson viennent de paraître en librairie sous le titre *Hugues Rebell intime*. Une note, d'inspiration officieuse (*Autour d'un Auteur discuté*), insérée dans *l'Echo de la Loire* du 24 mars 1930, cherche à présenter la version du « brillant chroniqueur de *Comœdia* » comme la seule « conforme à la vérité ». Marius Boisson a pris, en effet, dans un récent article de *Comœdia* (4 février 1930 : *Un nouveau biographe d'Hugues Rebell*), contre Rebell, la défense de la famille Grassal :

> Elle n'accepta point un héritage composé de dettes, et elle eut raison, déclarait-il. Il est bon de savoir aussi que Rebell fut assez dur pour cette famille qui se lassa de ses aventures, dont les échos pouvaient, en définitive, nuire à la réputation du nom et à l'établissement des descendants.

Voilà, sans doute, la raison pour laquelle, sur la plaque de marbre funéraire, sous le patronyme, on n'a pas voulu inscrire le pseudonyme de l'écrivain. C'est pourtant ce pseudonyme que Rebell illustra. Personne, ou à peu près personne, ne connaît Georges Grassal, mais ceux qui admirent et aiment Hugues Rebell sont de plus en plus nombreux. Hugues Rebell a survécu et survivra à Georges Grassal.

Voilà pourquoi, aussi, M. A. Grassal avait « nourri le désir de mettre en valeur la partie la plus noble de l'œuvre » d'Hugues Rebell, en publiant des pages choisies « qui puissent être mises entre toutes les mains (1) », autrement dit en la châtrant.

C'est ainsi que la famille de Georges Grassal a protégé jusqu'ici et entend servir à l'avenir la mémoire d'Hugues Rebell.

Veuillez agréer, etc...

AURIANT.

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

M. Ph. Fauré-Frémiet : *Gabriel Fauré*, Rieder.

Parler des siens est tâche le plus souvent assez malaisée; au contraire apparaît-elle toute simple — et belle — lorsque le narrateur sait s'y appliquer d'un cœur ferme, d'un esprit avant tout soucieux de vérité — telle qu'elle rayonne des pages que M. Philippe Fauré-Frémiet consacre à la mémoire de son illustre père.

Ce livre : **Gabriel Fauré**, est un document de toute pre-

(1) Lettre de M. A. Grassal publiée par Marius Boisson. *Comœdia*, 20 juin 1926.

mière main — si l'on peut dire, — il revêt donc une importance capitale pour notre édification. Que l'affection et l'admiration filiales en soient les nobles protagonistes, cela est si naturel, que l'idée du contraire nous serait aussi insupportable qu'affligeante. Mais ce qui nous apparaît digne de la plus profonde estime est cette tenace volonté, qu'y affirme l'auteur, de rester intégralement dans l'esprit *fauréen*. Et je ne vise pas ici ce que, musicalement seulement, cet esprit implique, mais bien ses propres caractéristiques morales de lucidité, de scrupuleuse droiture, de sereine dignité; enfin, et surtout, son dédain pour toute attitude d'*estrade*.

Tel père, tel fils. Une langue sobre, concise, châtiée, tirant toute son éloquence de son tour direct, et qui ne saurait mieux servir une pensée parfaitement claire. Lisons ces lignes, par exemple :

Il est des familles où la culture prépare le talent. Il en est où le génie frappe. Pour s'incarner, une rapide préparation lui suffit. Il appelle, son ordre inaperçu est exécuté : une famille s'élève. Souvent, c'est à la pleine sève du peuple qu'il demande appui. Une rude existence ne l'ambarrasse guère. Seule, la vigoureuse qualité des âmes compte, quand il désigne.

On sait la modeste ascendance de Beethoven. Encore fut-il fils et petit-fils de musiciens. Personne, dans la famille de Gabriel Fauré, n'eut connaissance de la musique.

Cette absence d'atavisme musical — *spécial* par conséquent — ne prouverait pas, à mon sens du moins, que nulle prédestination (non identifiable dans le Temps) n'ait guetté le jeune Gabriel Fauré. J'attache personnellement quelque valeur aux forces ataviques; mais je ne me donnerai pas le ridicule de penser que mon opinion puisse prévaloir contre dès certitudes généalogiques, qu'incontestablement M. Ph. Fauré-Frémiet tient de sources sûres. Je note, toutefois, que l'identification des ascendants de Gabriel Fauré n'a pu être poussée en deçà de la seconde moitié du XVIIIe siècle.

La logique de cette courbe ascendante de la famille Fauré, partant de l'ancêtre Jean — boucher de son état — pour monter, déjà, au père du musicien : Toussaint-Honoré Fauré, directeur d'Ecole Normale d'Instituteurs, décèle, chez les Fauré, un potentiel d'activité intellectuelle propre à la réali-

sation d'une évolution continue et flatteuse. Ces esprits, en quête de perspectives toujours plus étendues, étaient donc riches d'imagination — pour concevoir, et de réflexion — pour réaliser. Pareille vie intérieure, chez des êtres ayant vécu dans un pays splendide, ne pouvait être exempte de toute une poésie ambiante, qui, pour être restée peut-être informulée, n'en fut probablement que plus profondément méditée.

Ce que Gabriel Fauré a extériorisé — par le truchement de sa spécialité : la musique, était-ce autre chose que ce qu'il avait hérité d'une race « grave avec bonheur et gentillesse » un tout complet, accordé « à de secrètes harmonies, à la vie spirituelle de la nature, à certaines attractions sympathiques qui font graviter les âmes à naître là où l'âme des choses leur est fraternelle »?

La logique atavique ordonnait donc que celui chez qui s'étaient condensées toutes ces mystérieuses concordances, ces lointaines directives, fût *musicien;* car par la musique seule il pourrait donner essor à ces choses, *du dedans,* que le Verbe, même le plus ailé, eût été impropre à exprimer dans leur plénitude.

Cet ordre spirituel s'accomplit harmonieusement et au total en Gabriel Fauré, musicien *intérieur.*

Il exprime cette loi de sa vie : ne jamais écrire pour le plaisir, par facilité ou par habileté. N'écrire que ce qui s'impose, *ce que l'on entend en soi.* Pourtant il est juste de faire effort, de tendre l'oreille, de vaincre la paresse naturelle à l'homme, son penchant à se disperser. L'inspiration est une sorte de chant intérieur, ou d'audition mystérieuse. Pour Gabriel Fauré, elle est en quelque sorte constante, elle ne frappe point comme la foudre à tel moment. Fauré *pense* sans cesse *de la musique;* mais cette musique est confuse, il faut la saisir, lui donner une substance, une réalité mélodique et harmonique. C'est le travail du compositeur. Le mot « Inspiration » avec majuscule le fait sourire. On écrit ce qu'on pense clairement. On cherche à rendre claire la pensée qui rôde, parce que c'est une nécessité. Tant qu'une pensée ne s'impose pas : se taire. Pas de littérature.

La pensée se précise encore plus loin :

La Musique ne dira rien *qui ne doive être dit.* Peu importent les

proportions de l'ouvrage, petites ou grandes, n'écrivez jamais que *de la musique*, ne bavardez pas et, surtout, ne vous tenez jamais pour satisfait. Ce qui est écrit ne ressemble que de très loin à ce que le compositeur a réellement *entendu* en lui. On ne s'en approche que *le plus possible*. Le contentement de soi est l'illusoire récompense des mauvais artistes.

Une dernière note, enfin, très significative :

Gabriel Fauré réprouvait que l'on imposât à la musique une signification intellectuelle; *la musique dépasse de beaucoup la possibilité de l'intelligence* et si elle « consiste à nous élever le plus loin possible au-dessus de ce qui est », cette élévation n'a d'autre fin qu'elle-même, mais aussi bien elle n'a que faire du monde des sensations ni du jeu plus fugitif encore des impulsions, elle s'identifie avec un essor absolu de la pensée.

Bon Dieu! comme les faux frères de notre art gagneraient à méditer toutes ces choses... à peu près incompréhensibles, il est vrai, pour les souteneurs déchaînés de la musique moderne — celle d'à côté, *et non la vraie musique moderne* bien sûr, — mais ce n'est pas ici qu'il convient d'instruire le procès des imposteurs.

Je pense, par analogie, aux tribulations quotidiennes de César Franck en lisant ce fragment d'une lettre de Gabriel Fauré à Mme Baugnies :

Tuez-moi, je n'ai encore rien fait depuis l'été. Je n'ai pas cessé d'aller (du Vésinet) à la Madeleine, je n'ai pas cessé de donner des leçons, et nos élèves sont à Versailles (deux fois par semaine), à Ville-d'Avray, *idem*, à Saint-Germain, à Louveciennes! J'ai eu en moyenne trois heures de chemin de fer par jour, le trajet de Paris à Cuy. J'aurais vraiment besoin, ne fût-ce que dix jours, d'interrompre tout cela, de voir d'autres pays que l'éternelle gare Saint-Lazare, d'autres gens, de ne plus entendre de sonates, de changer d'air et d'airs!... Tout ce que j'ai pu composer de nouveau dans cette existence de navette, c'est une *Pavane* soignée, je vous le jure, mais pas autrement importante, pour l'orchestre des concerts Dambé. Maintenant, je voudrais bien réaliser des projets de symphonie et d'un troisième quatuor qui me hantent. Mais pour cela il faudrait du *temps* et de la *tranquillité*.

Des gens d'esprit sérieux et équilibrés — très informés (du moins le croient-ils) des choses de l'art — font quelque-

fois un parallèle entre l'activité... féconde des hommes *occupés* — industriels ou affairistes — et la nonchalance de ces *rêveurs* d'artistes...

J'admire, d'ailleurs, la subtilité dont fait preuve M. Ph. Fauré-Frémiet en s'abstenant, dans son livre, de critique purement personnelle — que l'on n'aurait pas manqué de taxer de partialité, — mais se contentant, et cela suffit pour servir sa cause, de réunir, avec soin, tous les documents d'où le lecteur tirera, *lui-même,* la substance d'une critique riche en enseignements divers.

Pas de plaidoyer touchant de trop près à un point névralgique : je veux dire à la *puissance* de la musique de Fauré; çà et là quelques remarques du Maître lui-même sur « ce n'est pas à la portée de tout le monde », paroles non claironnées, mais humble constatation qui paraît attrister, parfois, la méditation de Fauré sur son œuvre.

Hélas, non! ce n'est pas à la portée de tout le monde, cette puissance d'émotion poignante, cette grandeur sereine, toujours *harmonieuse, ordonnée* et si directe cependant pour qui entend le langage — précis dans son mystère — de la musique pure.

Pour entendre intégralement la pensée fauréenne, il faut rejeter loin les vieilles erreurs sur la *force* en musique; force qui n'a rien à voir avec la nuance *fortissimo,* mais vient de la puissance émotive d'une inflexion de phrase... de l'avant-dernier accord de *Soir;* de l'ensemble du *Requiem,* de cette page formidable d'intensité dramatique qu'est le *Libera me;* de l'émotion qui vous étreint pendant le court récitatif de l'entrée d'Ulysse, etc., etc.

La grande force de Fauré vient de son énergie à rester français — malgré Wagner, malgré les Russes. Sans parler comme certain savant transalpin commençant je ne sais plus quelle étude, dans la revue *Scientia,* par « Nous, Italiens, peuple le plus intelligent de la terre... », nous ne devons pas nous *sous-estimer.* Que Fauré n'ait pas à l'étranger la place qu'il mérite nous est une sorte de titre de gloire. Si l'on discute encore, chez nous, sur la puissance de sa musique, c'est que ceux qui ne la perçoivent pas ont perdu quelques-unes de nos qualités raciques; qualités que nous devons avoir l'énergie

farouche de préserver de la contagion américaine, anglo-saxonne, nègre, slave ou germanique. Pour l'esthétique du monde, il est nécessaire que nous restions différents des autres, c'est-à-dire tout bonnement nous-mêmes, et pour cela un effort est indispensable. N'imitons pas, en art, ces Internationalistes qui font naïvement du nationalisme à l'étranger pour servir leurs desseins contre ceux de leurs compatriotes qui ne pensent pas comme eux... mais estiment, au contraire, que le nivellement, l'uniformité détruiraient *tout l'intérêt* de la vie même, qui se manifeste diverse et contrastée pour être vraiment de la vie.

Je laisse donc à ceux qui confondent la grandiloquence avec la puissance — mesurée, parce que sûre d'elle-même — toutes leurs illusions sur le « charmant » Gabriel Fauré, et qui me font penser aux autres erreurs que l'on commet journellement à propos du « divin » Mozart.

Enfin, il y avait trop de puissance, d'énergie et de volonté chez le « doux Fauré » pour que ces qualités ne se retrouvent pas toutes, et en bon ordre, dans son œuvre. On sait avec quel stoïcisme Gabriel Fauré supporta, comme jadis Beethoven, sa surdité. Ce mal, terrible pour un musicien, n'entama pas son courage, ne nous priva pas d'une page de moins; mais nous valut, au contraire, des œuvres d'un caractère dominateur et étonamment sûr de son fait.

Un seul doute, quant à son dernier *quatuor*. Mais Gabriel Fauré l'écrivit alors qu'il se sentait mal à l'aise, déjà au seuil de la tombe. Ses dernières volontés, lorsqu'il parle de cette œuvre ultime, sont encore une leçon de modestie :

On trouvera, dit-il, les deux premiers morceaux de mon *quatuor* sur ma table à écrire à Paris. Le troisième morceau est ici (Annecy-le-Vieux). Je désire que l'on demande à Roger-Ducasse d'indiquer les mouvements, nuances et autres indications que je n'ai pas eu le temps d'écrire. Il est très habitué à ma musique et saura s'y reconnaître mieux que personne. Ceci fait, je désire que le *quatuor* ne soit publié et joué qu'après avoir été essayé devant le petit groupe d'amis qui ont toujours entendu mes œuvres les premiers : Dukas, Poujaud, Lalo, Bellaigue, Lallemand, etc... J'ai confiance en leur jugement et c'est à eux que je confie le soin de décider si ce quatuor doit être édité ou détruit. S'il est exécuté, j'aimerais que la

première audition soit donnée au bénéfice de la Société des Anciens élèves du Conservatoire. Les deux premières parties du *quatuor* sont d'un style expressif et soutenu. La troisième doit avoir un caractère léger et plaisant, sorte de scherzo rappelant le finale de mon *Trio*.

Je ne veux pas terminer sans citer encore quelques lignes de M. Ph. Fauré-Frémiet relatives à une sorte de parallèle — suggéré par M. Camille Benoît — entre l'art d'Anatole France et celui de Gabriel Fauré; car je me sens absolument d'accord avec M. Fauré-Frémiet :

Gabriel Fauré fut très sensible au parallèle parce qu'il était fort soucieux de la perfection du langage musical; il en connaissait toutes les ressources, s'interdisait toute négligence et ne prenait aucune liberté qu'il ne pût logiquement justifier au nom de sa technique personnelle. Constamment conscient de ce qu'il faisait, il aimait à être comparé au plus conscient des écrivains d'alors. Mais l'illogisme du parallèle éclate si l'on songe que France n'écrivit jamais qu'une langue *ancienne,* fût-ce à la perfection, tandis que Gabriel Fauré faisait chaque jour de nouvelles découvertes dans l'usage d'un style qui lui était absolument propre.

Un Loti, un Barrès, se créant d'eux-mêmes une syntaxe à leur convenance, sont beaucoup plus proches de lui.

Mais, dira-t-on, ce qu'il y a chez France de parfaitement explicite, de classique, de *latin,* le rapproche de Gabriel Fauré. — Non, tout cela le rapproche de Saint-Saëns. Fauré, lui, retrouve la vertu de Mozart et de Beethoven qui est de suggérer les plus grands mystères en parlant un langage clair.

Parfaitement exact : Saint-Saëns est une sorte de Brahms français, Gabriel Fauré est un original et authentique moderne français; classique parce que son œuvre est en évolution constante et logique sur des assises formelles le rattachant aux grands maîtres du passé; classique encore parce que cette œuvre ne conduit pas à l'impasse du *genre individuel,* mais ouvre au contraire l'esprit, en l'incitant à de nouvelles et fructueuses prospections.

A. FEBVRE-LONGERAY.

LETTRES ALLEMANDES

Rainer Maria Rilke : *Briefe aus den Jahren 1902-1906* (Correspondance des années 1902 à 1906), Leipzig, Insel Verlag. — Jakob Wassermann : *Hofmannsthal der Freund* (l'Ami dans Hofmannsthal), Berlin, S. Fischer. — Friedrich Wolters : *Stefan George und die Blätter für die Kunst. Deutsche Geistesgeschichte seit 1890.* (Stefan Georg et les cahiers pour l'Art : Histoire de l'esprit allemand depuis 1890), Berlin, Georg Bondi.

L'inestimable trésor que tient en réserve la vaste Correspondance, encore inédite, de Rilke commence à se découvrir à nous. Par les soins de Mme Ruth Sieber-Rilke a été rassemblé un premier recueil de lettres, choisies parmi celles qui ont été écrites de 1902 à 1906. Années combien décisives et qui marquent pour le poète, récemment débarqué à Paris, un renouvellement profond. Il dit à ses correspondants ses premières impressions parisiennes dont quelques-unes pourront passer, presque sans changements, dans les *cahiers de Malte Laurid Brigge*. Paris, avec sa fièvre, l'angoisse. Sur les visages des passants, il lit toutes les difformités cachées, les catastrophes secrètes et les morts invisibles parmi lesquelles ils se meuvent. Avec une lucidité effrayante, il enregistre toute cette angoisse diffuse, anonyme, monstrueusement multipliée. Pour fuir cette obsession, il se réfugie d'abord pendant un hiver et un printemps à Rome. Mais la Rome qu'il aime n'est pas celle des monuments et des musées. C'est telle fontaine solitaire, telle petite église cachée, tel sentier de la campagne romaine entrevu dans l'ombre du soir, sans parler de son petit ermitage enfoui dans un jardin sauvage : autant de « refuges » qui le sortent de l'histoire bruyante et l'invitent à entrer dans leur éternité anonyme. Et puis le printemps italien, avec son explosion trop brusque, à son tour la chasse de Rome, et il fuit cette fois, vers le Nord, en Suède. Ainsi l'ordonne sa destinée d'éternel nomade qu'une anomalie congénitale, peut-être renforcée par l'éducation, exclut de toute participation durable, à qui elle interdit toute halte prolongée.

Et pourtant sur toute cette correspondance, datée de tant de lieux différents, plane une Présence tutélaire, la figure du Maître unique qu'il a rencontré à Paris, auprès de qui il viendra occuper pendant quelque temps les fonctions de

secrétaire : Rodin. Nous suivons de page en page ses méditations émouvantes au spectacle de cette prodigieuse Fécondité, et nous voyons le visionnaire des intimités les plus insaisissables de l'âme s'exercer à traduire paradoxalement dans son langage à lui la grande révélation plastique que fut pour lui le modelé du puissant sculpteur français. L'atelier de Rodin! Il est mieux qu'un refuge pour Rilke. C'est un bain de santé, une cure morale, une discipline salutaire pour cette personnalité diffluente, le correctif indispensable à cette vocation d'éternel débutant, livrée à tous les hasards d'une improvisation perpétuelle. Rilke a appris de Rodin la sécurité du Travail régulier, œuvrant infatigablement comme la Nature, envers et contre toutes les surprises, et toutes les fièvres suspectes d'une inspiration décevante.

Sa présence représente pour moi une atmosphère de travail, réchauffante et féconde; il émane de cette grande figure assagie quelque chose de calme, de profond, de limpide; elle parle avec une force et une autorité qu'on ne trouve pour l'ordinaire qu'aux Voix venues de la Nature... Que représentent toutes les flâneries, les heures passées dans la forêt, près de la mer, toutes les cures et tout ce qui s'y rattache, auprès d'une pareille Santé et d'une pareille Certitude?... Cette solidité dans le regard et dans la vie, il la doit au travail de ses mains : c'est cette maîtrise manuelle, acquise sur les impondérables de son métier, qui lui a donné aussi cette rectitude infaillible du jugement et cet équilibre imperturbable en présence du monde. A force de *voir* les choses, il a acquis la faculté de les *construire* : c'est là tout le secret de son grand art... Ses mains bénies replacent chaque chose dans un plan d'éternité...

Voici une autre figure de poète qui peu à peu se livre à nous dans son humaine intimité. Triste compensation que nous a value la mort tragiquement brutale et imprévue de Hofmannsthal, que cette évocation posthume de souvenirs personnels par où les survivants, devant une tombe qui vient de se fermer, s'efforcent de retenir les traits exacts de l'Image que leurs yeux ne verront plus. Dans son numéro de novembre 1929, entièrement consacré à Hofmannsthal, la *Neue Rundschau* apportait le saisissant portrait que traçait du poète défunt celui qui, pendant de longues années, avait été son ami, le romancier Jakob Wassermann. Ces pages

viennent d'être rééditées dans un petit volume intitulé **Hofmannsthal der Freund** (l'Ami dans Hofmannsthal). Que de racontars n'a-t-on pas répandus sur le compte de cet « esthète » que le public s'obstinait à ne voir que dans des attitudes compassées qui aujourd'hui nous paraissent quelque peu démodées. Pour le plus grand nombre, Hofmannsthal est resté jusqu'à la fin le poète d'une seule œuvre, l'auteur de la *Mort du Titien*. Et l'on disait qu'il lui fallait, quand il composait, plonger les mains dans une coupe remplie de pierres précieuses dont il faisait lentement ruisseler la rivière entre ses doigts!

Je me préparais donc à trouver un esprit hautain et maniéré (en ces termes Wassermann raconte la première entrevue) et je reçus l'accueil le plus simple et le plus cordial; je m'attendais à une conversation qui serait un vrai feu d'artifice, et j'entendis un causeur qui s'exprimait avec une éloquence précise et sans apprêts; au lieu d'un grand seigneur fastueux, j'avais devant moi un homme aux goûts tellement modestes que je me fis moi-même l'effet d'un prodigue plein de prétentions...

Hofmannsthal était en somme un grand travailleur, un érudit qui se documentait avec un soin scrupuleux et ne cessait de méditer sur les questions les plus ardues et les plus techniques de son art. A coup sûr, il vivait vis-à-vis de son entourage sur le pied d'une continuelle défensive, attitude qui s'explique du reste par la complexité et la vulnérabilité d'une organisation sensitive à l'excès. Il était dans toute la force du terme « un baromètre souffrant », enregistrant avec une précision inouïe les plus imperceptibles perturbations dans l'ambiance morale et cosmique. Wassermann cite à ce propos des exemples stupéfiants. Ses sautes d'humeur pareillement l'ont fait accuser de versatilité envers ses amis. C'est que, avant tout préoccupé de sauvegarder « la continuité » de sa vie instable et menacée, il redoutait tout heurt imprévu, tout contact indiscret, s'inspirât-il même des meilleures intentions. Mais il y avait tout au fond de lui un besoin presque féminin de dévouement et sa noblesse en matière d'argent était proverbiale. On en trouverait plus d'un exemple dans sa correspondance avec Richard Strauss, où nous le voyons défendre contre certaines compromissions,

auxquelles son collaborateur n'était parfois que trop enclin à se prêter, les exigences sévères de son art avec un intransigeant aristocratisme. Quelle ironie tragique pour un pareil artiste, qui s'était voué au culte de la perfection et de « la forme », que d'avoir assisté à l'effondrement de cette séculaire tradition autrichienne qui était le support moral de sa vie, et d'avoir encore connu cette période de bouleversements et d'anarchie dont le spectacle a peut-être hâté sa mort, en tout cas a prêté à cette mort une signification quasi symbolique!

§

Ce n'est ni un portrait, ni une biographie, ni une étude littéraire dans le sens habituel, qu'a voulu nous présenter M. Wolters dans son livre substantiel, documenté et volumineux, intitulé **Stefan George und die Blätter für die Kunst** (Stefan George et les Cahiers pour l'art), mais bien, comme l'indique le sous-titre, « *une histoire de l'esprit allemand depuis 1890* ». Je doute que ceux à qui l'œuvre de Stefan George n'est pas déjà familière puissent tirer tout le profit qu'il convient de cette lecture, un peu austère, attendu qu'elle ne leur apporte ni une analyse, ni une introduction à cette œuvre — encore que, pour les connaisseurs et les initiés, elle en éclaire merveilleusement le sens profond. Ce que l'auteur a voulu, c'est surtout dégager le « message » nouveau dont cette œuvre est l'expression et qui a plus particulièrement pris corps dans les *Blätter für die Kunst,* organe commun du *Kreis,* c'est-à-dire du « groupe » géorgien; c'est retracer la diffusion et le rayonnement de ce message d'abord à l'intérieur du groupe et puis à travers toute une époque, en marquant toutes les affinités, les sympathies et les alliances qu'il a recrutées dès la première heure; c'est indiquer aussi les crises intérieures qui ont accidenté cette histoire, les dissidences secrètes qui ont troublé et déchiré la primitive communauté (notamment la rupture avec Hofmannsthal, avec Verwey, avec Klages et son groupe).

Sur la personne même du poète, ses ascendants, son éducation, ses nombreux voyages et les multiples amitiés qu'il a recrutées dans les divers pays d'Europe, nous recueillons,

chemin faisant, quelques précieuses informations. En particulier, M. Wolters est une mine précieuse de renseignements pour tout ce qui touche aux différents séjours de Stefan George à Paris et pour l'histoire de ses relations avec nos Parnassiens, nos Symbolistes, avec les jeunes littérateurs belges, hollandais, anglais, viennois, polonais. Il semble s'être constitué à cette époque dans la littérature d'avant-garde de Paris et de Bruxelles, au confluent de toutes ces influences françaises, wallonnes, flamandes, slaves, germaniques, une sorte de petite Société des Nations. Qu'on se rappelle le groupe de la *Plume*, les articles sur l'Allemagne de Géraldy dans le *Mercure de France*, de William Ritter dans la *Semaine littéraire* de Genève, l'enquête faite en 1895 par les auteurs symbolistes français sur la possibilité d'établir un échange régulier entre la France et l'Allemagne, et la réponse de Mallarmé à cette enquête, proposant Stefan George, traducteur de Baudelaire, et ses *Cahiers pour l'Art*, comme intermédiaire et organe tout indiqués en vue d'une pareille collaboration littéraire. D'autant plus est-on surpris du parti pris manifeste qu'apporte M. Wolters à réduire dans cette prise de contact le rôle des lettres françaises et surtout à contester l'influence décisive que les milieux parisiens ont exercée à cette époque sur l'œuvre de Stefan George. N'est-il pas significatif par exemple que, passant en revue les poésies du *Siebenter Ring* où le poète retrace la courbe de sa destinée, systématiquement il passe sous silence la pièce intitulée *Franken*, magnifique hommage rendu par Stefan George à ce groupe d'amis et d'artistes parisiens auprès de qui, à une des époques les plus critiques de sa vie, il a trouvé, dit-il, non seulement appui et réconfort, mais aussi les modèles d'art les plus purs et la seule atmosphère en ce temps-là respirable pour lui, la seule où ait pu vivre et s'épanouir sa vocation encore hésitante de poète? Il suffit d'ailleurs d'un simple coup d'œil jeté sur les premières poésies de jeunesse écrites avant son voyage à Paris, et sur les nouveaux recueils de vers (les *Hymnes*, les *Pèlerinages* et surtout *Algabal*), composés pendant ou après ce séjour, pour constater, avec une évidence aveuglante, que cette année 1889 a marqué un tournant décisif dans sa vie et un renouvellement complet de sa technique.

C'est à Paris qu'il a trouvé ce qu'on a appelé « le ton nouveau » de son lyrisme.

Sans doute serait-il excessif de parler d'imitation ou même d'influence, dans le sens habituel. Stefan George est, dès la première heure, une personnalité d'une frappe beaucoup trop originale, aux contours et aux saillies beaucoup trop accusées, pour qu'aucune influence étrangère ait jamais pu pénétrer jusque dans la substance de sa vie. Mais il n'en reste pas moins que c'est à l'école de nos Parnassiens et de nos Symbolistes qu'il a appris les « secrets » les plus subtils, les plus délicats, de son art, ceux qui marquent chez lui la date d'une rupture définitive avec tout le passé du lyrisme allemand. Prétendre, avec M. Wolters, que nos Parnassiens et Symbolistes avaient eux-mêmes d'abord reçu l'empreinte de l'esprit germanique et qu'ainsi Stefan George ne faisait que reprendre l'héritage de son pays, voilà une gageure vraiment intenable. Le voyage à Paris apparaîtrait en ce cas parfaitement superflu — car pourquoi chercher si loin ce qu'on a déjà sur place? — sans compter que ce sont précisément ces infiltrations du romantisme germanique que Stefan George a délibérément écartées, qu'il a toujours systématiquement combattues, même à Paris. Vraiment, il est fâcheux que l'étude de ces problèmes, même en littérature, soit encore encombrée de susceptibilités nationales et qu'elle prétende, sur la foi d'une soi-disant psychologie ethnique et de ses clichés surannés, décréter ce que *doit* ou ce que ne *doit pas* être le lyrisme d'un pays.

Quels sont les motifs qui ont peu à peu détaché Stefan George de ses amis et de ses maîtres parisiens? Nous ne recevons guère de réponse précise à cette question dans le livre de M. Wolters. Quoi qu'il en soit, nous retrouvons, pendant les années qui suivent, le poète à Munich en bien étrange compagnie — dans le groupe des écrivains dits « cosmiques » : Klages, Wolfskehl, Schuler. M. Wolters nous fait un tableau bien curieux de leurs extravagances, des « fêtes payennes », des orgies et des bacchanales où ces corybantes s'efforçaient de faire revivre en plein Munich les Dionysies grecques et de restaurer une sorte d'aphroditisme préhistorique. C'était, à ce qu'il semble, un pot-pourri étrange

d'érudition mythologique, empruntée surtout à Bachofen, restaurateur de la culture « pélasgienne » et de la religion des Divinités-Mères, avec un assaisonnement de folies, à la fois érotiques et spéculatives, bien spécifiquement germaniques. Que Stefan George ait participé quelque temps aux orgies et à la démence sacrée de ce petit groupe, qu'il ait même pris part, costumé en César couronné, à leurs carnavalesques cortèges, c'est ce qui explique peut-être les attaques dont le culte « géorgien » a été l'objet dans certains milieux. Aussi bien est-ce le trio des corybantes munichois qui a d'abord lancé ce culte en Allemagne. Ne s'étaient-ils pas mis en tête d'exiger du nouveau prophète qu'il affirmât au grand jour, par quelque signe éclatant, prodige ou scandale, le message qu'il avait reçu mission d'apporter à un monde vieilli et décadent? Certains lui suggéraient même d'aller se poster tout nu sur la place publique pour prêcher le dieu nouveau. Ils le poussaient ainsi à des actes de folie qui l'auraient mené tout droit en correctionnelle ou dans un asile d'aliénés. Une rupture était inévitable, et les néophytes de la veille se changèrent bientôt en irréconciliables détracteurs.

Reconnaissons qu'au sortir de ces orgies « cosmiques » le culte du nouveau dieu, Maximin — cette déification de l'Ephèbe allemand — apparaît comme une épuration salutaire, tout au moins comme un retour à la Vision lucide, à la beauté humaine et corporelle, à l'Ordre et à la forme classiques. En même temps se produit une évolution parallèle à l'intérieur du *Kreis*. Il s'y établit une discipline plus sévère, une sélection plus stricte. Le recueil intitulé *der Stern des Bundes* (l'Etoile de l'Alliance) nous décrit les rites et la très poétique liturgie de cette communauté régénérée. Autour du poète-prophète se groupe une élite de penseurs, d'éducateurs, de savants même et de professeurs — les Simmel, les Gundolf, les Bertram, les Hillebrandt, les Wolters. Les questions d'art passent au second plan; elles font place de plus en plus à un programme de culture, qui se fonde sur un sentiment nouveau de la vie héroïque, et tend à instaurer une hiérarchie des valeurs et des vertus viriles, sur les principes d'un aristocratisme nouveau, pour aboutir, en fin de compte, à une sorte de « politique » — à la condition, en fin de compte, de donner à ce

mot son sens platonicien et de l'épurer de toutes les écœurantes trivialités modernes dont il porte la souillure accumulée. Ainsi se précise le message de Stefan George : non celui d'un esthète décadent, comme on a cru quelquefois, mais d'un prophète politique.

Impossible de donner, dans les limites d'un compte rendu, un aperçu de toutes les perspectives qu'entr'ouvre le livre de M. Wolters. Que l'auteur ait délibérément placé la personnalité de Stefan George au centre du tableau qu'il esquisse des quarante dernières années de la spiritualité allemande, voilà qui paraîtra quelque peu déconcertant. C'est que, pour les adeptes du *Kreis,* Stefan George est plus qu'un poète. Il est le Messager des temps nouveaux, le Logos incarné, « le Centre dominateur » — *die herrschende Mitte* — de toute une génération. La notion même de *Kreis* (ce qui veut dire « cercle ») n'implique-t-elle pas un Centre unique et absolu? Dès le début, Stefan George a voulu régner dans un monde à part et il s'est attaché à mettre une distance infinie avec tout ce qui était étranger à ce monde qui est le sien. C'est ce qui explique le caractère exclusif, et aussi hautement représentatif, décoratif et, en un certain sens, « sacerdotal » de cette figure de poète. Il se sentait l'âme d'un fondateur d'Ordres. Il recrute, non des amis et des compagnons, mais des disciples et des adeptes. De là le ton sacral et liturgique de sa poésie hymnique. Pareillement, dans le recrutement des collaborateurs anonymes des *Blätter für die Kunst,* ce qui décide, c'est moins une question de talent que de tenue morale, de « niveau » spirituel, d'adoption secrète. Que cette attitude sacrale répugne à la critique d'aujourd'hui, cela prouve, pour un adepte du *Kreis,* simplement que nous sommes devenus des esprits négateurs, incapables de comprendre le message positif d'une Présence prophétique ou héroïque. Nous vivons au milieu de dieux morts et de mythes décomposés. Les meilleurs d'entre nous « aspirent » à un message nouveau, mais ils prennent cette « aspiration » déjà pour une solution, pour une réponse. N'est-ce pas là, au fond ce qu'on appelle « l'idéalisme » moderne? Mais de même que Stefan George a vu le nouveau Dieu lui apparaître réellement, en chair et en os, dans les rues de Munich, en la personne de l'Ephèbe Maximin, pareillement il nous faut rece-

voir le message qu'il nous apporte non point symboliquement, métaphoriquement, « idéalement », mais comme la réalité la plus concrète, la plus évidente, la plus impérieuse, comme le Verbe vivant, comme le Mythe nouveau, intégralement incarné dans la Parole du pôète, par une coïncidence miraculeuse et parfaite. Là où Nietzsche n'était que l'Annonciateur, Stefan George, lui, est l'Accomplisseur. « Il a *réalisé*, conclut M. Wolters, ce que Nietzsche n'avait fait que *penser*. » Maximin est le Dieu dont Zarathoustra n'était que le Prophète.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

LETTRES ITALIENNES

Maria Luisá Fiumi : *L'Encantadora*, Bemporad, Florence. — Maria Luisa Fiumi : *Le Mistiche Umbre*, Barbèra, Florence. — Camille Mallarmé : *L'Ultima Tragedia di Michelangelo*, Optima, Rome. — Bianca De Mai : *Il Falco sul Nido*, Treves, Milan. — Ester Lombardo : *La Donna senza cuore*, Corbaccio, Milan. — Sibilla Aleramo : *Poesie*, Mondadori, Milan. — Adriana Leprotty : *Cosa Hai Mio Cuore*, Cosmopoli, Roma. — Alberto Viviani : *Han Dato Fuoco al Sole*, Alpes, Milan. — Nicola Moscardelli : *Il Ponte*, Fortuna, Rome. — Ettore Cozzani : *Il Poema del Mare*, l'Eroica, Milan. — Berto Ricci : *Poesie*, Valecchi, Florence. — Severin : *Rosai*, edizioni paesane, Syracuse. — *Cinque poeti*, ed. Cyclope, Palerme. — F.-T. Marinetti : *Novelle colle labbra tinte*, Mundadori, Milan. — I Dieci : *Lo Zar non è Morto*, Sapientia, Roma. — Mémento.

J'ai déjà dit combien a toujours été grande la place des femmes dans la littérature italienne. Et aujourd'hui encore, les œuvres écrites par des femmes sont, en Italie, abondantes et variées. Si toutes n'ont pas une forte valeur subjective, car il ne suffit pas d'être femme pour faire des chefs-d'œuvre, chacune offre à tout le moins d'intéressants côtés objectifs. Ces œuvres sont toutes sincères. On pourrait même parfois leur reprocher de l'être trop. Cette spontanéité des Italiennes est chose assez curieuse. Les observateurs qui ont voulu faire de la psychologie italienne ne se sont guère occupés que des hommes. Quant aux femmes, elles étaient trop l'objet de visées sentimentales ou sensuelles pour que ne fussent pas suspects les jugements portés sur elles. Ce qu'elles écrivent nous est d'une aide incomparable pour que nous arrivions à connaître leur nature et leur esprit. Ce travail ne peut d'ailleurs que nous être d'un grand attrait.

Maria Luisa Fiumi, directrice de la *Rassegna Nazionale*, nous apparaît parmi ces femmes de lettres comme l'une des

plus diligentes. Son dernier livre, **L'Encantadora**, qui a pour sous-titre *Visions d'Espagne*, est parmi les meilleurs qu'elle ait écrits. Il semble, en France, qu'il soit assez difficile d'écrire sur l'Espagne des choses nouvelles, après tant de gens qui nous en ont parlé. Et, en effet, ce n'est pas aisé; car il ne reste plus qu'à regarder comment l'Espagne est faite pour tâcher de dire sur elle des choses justes. Ce grand pays a particulièrement été maltraité dans nos lettres. Parmi les très rares qui l'ont bien vu, on peut citer le Père Labat, bon connaisseur aussi des choses d'Italie. Mais à partir du romantisme, on ne nous donne plus qu'une Espagne de mascarade. Et c'est pitié que de voir ce qu'en ont fait quelques-uns de nos écrivains contemporains dont le talent est en l'espèce tout le contraire d'une excuse. Le beau livre de Pierre Suau, *L'Espagne terre d'épopée*, est une fort heureuse exception.

L'Encantadora de Maria Luisa Fiumi peut être mis à côté de cet unique livre français. Si l'œuvre italienne n'a pas la même large assise historique, elle est d'une compréhension directe qui conquiert tout de suite. Une femme seule était capable d'exprimer certaines particularités de ce pays chaste et ardent. Ce n'est plus une Espagne en guenilles qu'elle nous montre, mais l'Espagne moderne, qui pourrait nous donner maintes profitables leçons; ne serait-ce que celle de l'Institut Verdaguer, à Barcelone, qui est sans doute le premier du monde pour l'éducation féminine. Par ailleurs, Maria Luisa Fiumi est essentiellement poète. Et c'est en poète qu'elle a rendu l'Espagne. Ce qui ne veut pas dire qu'elle s'est laissé prendre la main par un lyrisme de mauvais aloi, mais qu'elle a eu des notations d'une extrême finesse. Elle s'est aussi beaucoup occupée des œuvres des confrères; et notamment de Becquer, le poète sévillan fort peu connu chez nous. Ainsi, pour Maria Luisa Fiumi, l'Espagne a véritablement été une *Enchanteresse*.

Etait-elle déjà prédisposée à la comprendre par la profonde connaissance qu'elle a de l'Ombrie, sa terre natale? Sans doute. Le mysticisme abonde en Espagne, et l'Ombrie est par excellence le pays de la mystique. Dans **Le Mistiche Umbre** (*Les Mystiques Ombriennes*), Maria Luisa Fiumi étudie six figures de femmes qui furent prises tout entières par le seul

amour de Dieu. Sujet difficile, et qui, outre l'érudition spéciale et la culture religieuse, demandait une très grande délicatesse de touche. Un tel livre ne pouvait être écrit que par une femme. Ajoutons que Maria Luisa Fiumi a un grand souci de la présentation de ses livres; et que ces deux derniers sont d'une édition magnifique.

Mme Camille Mallarmé est aussi Française qu'Italienne, et aussi connue à Paris qu'à Rome et à Florence. Elle a récemment entretenu elle-même le public parisien de la **Dernière Tragédie de Michel-Ange**. Aussi arrivé-je tard pour en parler. Je me borne à signaler la plaquette originale, abondamment illustrée, où Mme Camille Mallarmé traite à fond la question de la *Pietà* de Santa Maria del Fiore, la dernière œuvre de Michel-Ange. Elle a entrepris des démarches pour que cette œuvre terrible soit placée à Santa Croce, sur le tombeau de son auteur; c'est aussi le vœu de tous les artistes. Puisse-t-elle réussir!

Avec **Il Falco sul Nido** (*le Faucon sur le Nid*), Bianca De Mai donne une suite à *Payer et se Taire*. Suite en ce sens que les personnages sont en partie les mêmes. L'intrigue est autre, sinon le ton. Il s'agit toujours de la vie de la noblesse terrienne étudiée à la fois dans le Midi et dans les environs de Vérone. L'œuvre vaut par l'accent de mélancolie dont elle est toute imprégnée.

Ester Lombardo, dans la **Donna senza Cuore**, veut nous peindre les aventures d'une femme banquier. Mais son héroïne est bien loin d'être comme la Présidente Hanau; car malgré le titre de *Femme sans Cœur*, on peut trouver que, du cœur, elle en a trop. Et le sentiment n'a jamais rien valu dans la finance.

Sibilla Aleramo a réédité ses **Poésies** avec de fortes adjonctions. On y trouve la même hypersensibilité que dans ses romans. Et certes ce bouillonnement de passion ne peut laisser indifférent. C'est de la sensualité pure. On n'y sent même pas la sorte de retenue que pourrait être la rébellion contre une morale quelconque. L'idée de péché, et c'est fort rare dans l'œuvre d'une femme, y est tout à fait absente. On s'en aperçoit dans une pièce comme *Chasteté*, que je prends au hasard. Mais cette ardeur d'un unique ton ne laisse rien du

désintéressement nécessaire au poète pour qu'il puisse goûter la nature intégralement. Cette sensualité est la négation même de ce *sensoriel* sur lequel s'appuie toute l'esthétique de Remy de Gourmont, et dont est faite la plus moderne poésie. De plus, elle laisse au vers une structure uniforme, monotone même, sans expression de rythmes ni de mètres. C'est une poésie mélancolique; une poésie de douleur et de chair triste.

Malgré des pièces teintées d'une mélancolie plus conventionnelle que profonde, le recueil d'Adriana Leprotty, **Cosa hai mio cuore**, dit au contraire une certaine satisfaction de vivre. Les éléments poétiques sont pris à la nature, et non interprétés, ou si peu que ce soit. D'où une légère note de panthéisme que l'auteur n'a sans doute pas voulue. Voyez par exemple *La Grande Voix*. La facture ne manque pas d'agilité, et il y a des images heureuses. Autant qu'il faut pour rendre intéressant ce livre de vers très joliment édité.

Ce qui manque presque toujours aux femmes poètes, c'est de ne pas se résoudre à discipliner leur sentiment surabondant pour le couler dans une forme définie et expressive, sans laquelle il n'y a pas de poésie. Cécile Sauvage, seule, a su le faire toujours, et Marceline Desbordes-Valmore quelquefois. Alberto Viviani, lui, sait dominer sa matière; et son recueil **Han dato Fuoco al Sole** peut nous servir de transition fort aimable entre consœurs et confrères de lettres. On ne peut certes pas lui reprocher d'ignorer son métier. Tous les rythmes, tous les mètres, toutes les coupes, il les connaît et il les manie avec une belle dextérité. Il se complaît toujours en des variations sur des thèmes et des genres de la poésie populaire toscane, mais traités fort librement. Ce n'est pas du pastiche. Il y a des idées fort ingénieuse, et joliment mises en œuvre. Si on analyse une pièce comme *Mains Blanches*, on verra avec quelle habileté il a combiné des éléments divers, et d'écoles fort éloignées, pour arriver à une composition qui n'a rien de heurté, très fondue même, et qui paraît facile.

Nicola Moscardelli, qui fut un temps le benjamin de la jeune poésie italienne, semble dans son bref recueil **Il Ponte** être allé à plus de simplicté que dans les précédents. Il a gardé sa belle sincérité, son inspiration nette et franche. *La Maison Paternelle* est à cet égard significative. Le rythme est

précis. C'est du vers bien vertébré, ce qui manque en général à la poésie italienne d'aujourd'hui, qui ne semble pas avoir retrouvé des formes originales, après la révolution futuriste. On regrette aussi l'absence de trait et d'ironie qui est la marque de la poésie moderne.

Cette note, Palazzeschi avait su la trouver, et il y montra une grande originalité. On ne peut que désirer voir cesser le silence prolongé où il se tient.

Ettore Cozzani ne saurait tomber sous le coup de ces réserves. Sa poésie est solide et ferme, aussi bien dans ses formes que dans son accent. Il a du souffle. Il le montre dans son **Poema del Mare.** Depuis longtemps, la poésie italienne se contentait de fragments, et on avait élevé à la hauteur d'une théorie esthétique ce papillotement qui excluait toute œuvre de longue haleine. Il faut remonter jusqu'à la *Laus Vitae* de D'Annunzio pour trouver une coulée de poésie d'une suite aussi rigoureuse. Ce long poème est écrit tout entier en sextines, mètre souple et harmonieux, moins solennel que l'octave, solide quand même, et qui s'accorde parfaitement à l'élan de la poésie d'Ettore Cozzani. Il serait vain de disserter pour savoir si elle est plutôt lyrique qu'épique. Ces classifications de pure nomenclature la définiraient mal. Et quant à son caractère propre, il faudrait une étude complète pour le bien mettre en valeur. Contentons-nous de dire qu'en composant un poème de grande dimension, sur un sujet unique, et dans un mètre classique, Ettore Cozzani a repris la véritable tradition italienne, la classique, dont les poètes semblaient s'écarter depuis une trentaine d'années.

C'est aussi à l'inspiration classique que va Berto Ricci dans ses **Poesie.** La jolie *Satire à Ardengo Soffici* montre que son auteur a bien étudié le vers de Parini et de Foscolo, et qu'il manie le *sciolto* avec beaucoup de dextérité. Le reste du recueil a des rythmes de plus de fantaisie.

Les Siciliens travaillent beaucoup, surtout en poésie. Severin vient de publier ses **Rosai,** *Rosiers.* Ils font montre d'une sensibilité de fort bon aloi. On sent, en lisant ces pièces, que celui qui les a écrites est de la terre de Théocrite. Les impressions, bien que délicates, sont toujours franches et directes. Rien qui sente le raffinement un peu embrouillé où se sont

complu tant de jeunes poètes sous prétexte de renouvellement. Quant à l'édition, elle est originale dans tous les sens du terme. Severin, qui est éditeur en même temps que poète, donne ce volume de ses *edizioni paesane* comme le premier d'une collection de poètes européens qu'il se prépare à publier. Il est intéressant de signaler qu'un mouvement de littérature européenne parte aujourd'hui de Syracuse. C'est un signe des temps, un retour à l'inspiration méditerranéenne dont nous ne pouvons que nous réjouir.

Les éditions du Cyclope à Palerme publient, sous le titre de **Cinq Poètes**, des pièces d'Agueci, Bonavia, Mignosi, Pignato, Sciortino. Poèmes valables. Bonne poésie de jeunes qui ont déjà conquis une suffisante originalité.

Ce n'est pas quitter la poésie que de passer à Marinetti. Son titre de membre de la nouvelle Académie d'Italie figure sur la couverture de son dernier livre, **Novelle colle Labbra Tinte**, *Nouvelles aux Lèvres Fardées*. Il est d'autant plus piquant de le voir affublé de cette dignité passéiste que cette Académie est pour nous une petite revanche. Ce fut l'Italie qui, dans le passé, nous empoisonna de son académisme; et si on peut lui trouver une excuse, c'est qu'elle n'y crut jamais beaucoup. Beaucoup moins que nous à coup sûr.

Aujourd'hui, c'est nous qui, par-dessus les Alpes, leur renvoyons une part de ce cadeau. Petite revanche de peu de conséquence, d'ailleurs. Marinetti est toujours le même; et si son dernier ouvrage n'a pas cette écriture spéciale qui déconcertait les non-initiés, il est de la même fantaisie. La verve de cet homme est étonnante. Elle se donne libre carrière en ces nouvelles d'un humour fort amusant. Car la gaîté est l'un des éléments essentiels du futurisme de Marinetti. Plus de vague-à-l'âme, ni de spleen, ni de sentimentalisme. Il n'y a rien, dans le monde, dont nous ne puissions user allègrement si nous savons le comprendre. Les femmes font les frais de ces fantaisies, aussi fortement teintées d'ironie que le sont les lèvres de leurs héroïnes au rouge Angélus Louis-Philippe. Voilà une image qui doit plaire à Marinetti. Elle est dans le ton d'*Une Nuit bien employée*, un des morceaux les plus divertissants du recueil.

Les Dix comprennent, comme on sait, Antonio Beltramelli,

Massimo Bontempelli, Lucio d'Ambra, Alessandro De Stefani, F.-T. Marinetti, Fausto Maria Martini, Guido Milanesi, Alessandro Varaldo, Cesare Viola et Luciano Zuccoli. Ce dernier vient de mourir, de sorte que les Dix, pour l'instant, ne se trouvent plus que neuf. Ils ont composé, avant ce deuil, un grand roman d'aventures en commun qui porte le titre suggestif de **Le Tzar n'est pas mort**. Un concours était ouvert. Il s'agissait de deviner quels des 59 chapitres du livre ont été écrits par chacun des collaborateurs. Besogne assez facile, vraiment. Pour le reste, il va sans dire que l'équipe a voulu s'amuser; et nous serions mal venus à l'en blâmer, puisqu'en même temps elle nous divertit fort. Ces Dix, qui ont tous du talent, savent que seul le genre ennuyeux est un genre faux. Pour leur part, ils ne l'ont jamais pratiqué.

MÉMENTO. — Ferdinando Neri, spécialisé dans l'étude de la littérature française, vient de publier à la *Libra editrice* de Novare *il Maggio delle Fate,* ce qui est une traduction un peu toscanisante du *Jeu de la Feuillée,* auquel l'auteur consacre le premier chapitre de son livre, qui comprend aussi des études sur Ronsard, Molière, Mme de La Fayette, Stendhal, Gérard de Nerval, Desbordes-Valmore, Moréas. Ferdinando Neri n'est pas un simple érudit. Il a de la pénétration et du talent. On s'en aperçoit à ces pages. — La maison Vallecchi vient de publier, recueillie par Cesare Padovani, une *Anthologie des Ecrivains morts à la Guerre.* Il serait vain évidemment d'y chercher une unité spirituelle ou esthétique, mais elle n'en est pas moins fort instructive et commode. C'est plus qu'une pieuse pensée en l'honneur de ces morts. — Francesco Picco, autre érudit fort versé dans la littérature française, publie chez Le Monnier un *Molière.* Notre grand auteur comique, et c'est compréhensible, est fort populaire en Italie. Les études qu'on a faites sur lui y abondent. Celle-ci, précise, claire, nette, fort au courant des derniers travaux, comptera parmi les meilleures.

PAUL GUITON.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Georges Clemenceau : *Grandeurs et misères d'une victoire*, Plon. — Georges Suarez : *La vie orgueilleuse de Clemenceau*, Editions de France.

M. Clemenceau n'avait pas de goût pour écrire l'histoire : dans les ouvrages publiés par lui, elle n'occupe qu'une place insignifiante. Son œuvre écrite était presque exclusivement philosophique ou polémique. Quand il annonça son intention de publier un livre sur la guerre et le traité de paix, on crut qu'il allait écrire ses mémoires sur ce qu'il avait vu et fait pendant ces deux périodes. Etant donnés la vigueur de la pensée et le caractère agressif du Tigre, on pouvait espérer que son livre offrirait un grand intérêt. On dit qu'un éditeur américain offrit fort cher pour avoir le droit de le traduire. Si cet éditeur ne s'était pas ménagé de clause de sauvegarde, son traité a dû être une cause de déception pour lui comme le livre en sera une pour presque tous ses lecteurs. C'est que M. Clemenceau dans **Grandeurs et misères d'une victoire** ne raconte guère. « Ce n'est pas un cahier de mémoires », a-t-il écrit. Il polémique donc sur certains points, parfois peu intéressants, et non sans redites, y ajoute de longues réflexions sur la guerre, la paix et les belligérants. La vigueur de la pensée et du style sont incontestables et dignes du vieux lutteur, mais on ne saurait en dire autant bien souvent de l'intérêt et de la justesse de ce qu'il écrit.

Ce qui a décidé Clemenceau à écrire son livre, c'est la publication par M. Recouly du *Mémorial de Foch*. « Lorsque j'ai vu, écrit-il, ce dévergondage " d'histoires de troupiers " où le Soldat cherchait une revanche de conflits hiérarchiques qui ne s'étaient pas toujours clos à son avantage, j'aurais peut-être été capable de renoncer à mon devoir si le souffle des grands jours n'avait magiquement ranimé la vieille flamme, toujours brûlante, des émotions d'autrefois. » Belles paroles, mais que Clemenceau a déjà oubliées six lignes plus loin où il reproche à Foch « d'avoir envoyé un autre sur le terrain à sa place ». Foch est le plus attaqué au commencement du livre, et Poincaré à la fin, mais ils sont en nombreuse compagnie. Comme Bismarck, Clemenceau était un grand haïsseur. Leur orgueil

était immense et ils haïssaient indistinctement tous ceux qui leur portaient ou même leur avaient porté ombrage. Quand Clemenceau dit du bien de quelqu'un, il a un peu l'intonation et l'attitude du riche qui fait un cadeau ou l'aumône.

Clemenceau commence par rappeler qu'il nomma Foch commandant de l'Ecole de guerre, quoiqu'il eût un frère Jésuite. C'était d'ailleurs sur la « très chaude recommandation » de Picquart, et Clemenceau de s'en glorifier à sa façon : « Je ne suis pas sûr que tel ou tel de mes adversaires eût été capable de suivre mon exemple. » Il n'avait d'ailleurs jamais ouvert un des livres de Foch et il a attendu jusqu'en 1929 pour s'apercevoir « qu'il n'y était pas dit un mot de la question de l'armement ». Après cela, il « rappelle avec un innocent orgueil qu'en 1908 il a tenu tête à l'Allemagne » et « qu'on n'en était pas encore à l'humiliante cession d'une partie de notre Congo par M. Caillaux et par M. Poincaré », reproche injuste répété plusieurs fois ensuite et qui ne tient compte ni de la nécessité d'éviter la guerre pour le Maroc, ni du fait que la publication de l'interview du *Daily Telegraph* avait mis fin, au bout de deux jours, à la crise de 1908. Impitoyable, Clemenceau rappelle ensuite que vers le 12 septembre 1914 Foch croyait que « la guerre était virtuellement terminée », que fin 1914 il sollicita de lui une entrevue pour s'informer à propos d'un remaniement du haut commandement, qu'en avril 1916 il fit distribuer quinze exemplaires de son buste en terre cuite par un officier qui devait dire en même temps qu'il fallait le mettre à la tête des armées françaises, qu'à la fin de 1916 il vint le voir et lui dit : « Je viens de recevoir la visite de Joffre. Il m'a déclaré que Poincaré lui avait donné l'ordre de me *limoger.* » J'ai cédé, a ajouté Joffre. Je viens vous en demander pardon. « Que dois-je faire? » concluait Foch. « De la cause du désastre, pas un mot. C'était mauvais signe », observe Clemenceau. Aussi répondit-il : « Obéissez sans récriminations. » Foch resta *limogé* jusqu'à l'arrivée de Clemenceau au pouvoir à la fin de 1917.

A cette époque, « le sentiment populaire avait mis l'espoir du succès dans l'unité de commandement... Pas de débat sur le principe, pas plus que sur le personnage à qui le poste pouvait être confié... Le seul nom de Foch fut prononcé. »

En janvier 1918, Clemenceau en parla à Haig qui se leva et les deux mains au ciel s'écria : « Je n'ai qu'un chef et je n'en puis avoir qu'un, c'est mon roi. » Puis vint la conférence de Doullens. Avant qu'elle commence, un général français dit à Clemenceau, lui montrant Haig : « En voilà un qui sera obligé de capituler en rase campagne avant quinze jours et bien heureux si nous ne sommes pas obligés d'en faire autant. » Un peu après arriva Foch : « Vous ne vous battez pas, s'écria-t-il. Moi, je me battrai tout le temps, devant, dans et derrière Amiens, sans m'arrêter. » «J'eus beaucoup de peine, avoue Clemenceau, à ne pas tomber dans les bras de ce chef admirable. » Le 3 avril, à Beauvais, la nomination de Foch fut complétée : on lui conféra « la direction stratégique ».

Cette nomination ne mit pas fin aux tiraillements. « Les Anglais voulaient surtout protéger les ports de la Manche... Foch qui avait des divisions françaises dans les Flandres, ne voulait pas les rappeler parce que c'était là qu'il attendait l'attaque allemande... C'est sur l'Aisne qu'elle se produisit, ce qui ne l'empêcha pas de maintenir ses réserves dans le Nord et sur la Somme, estimant que l'attaque sur l'Aisne ne pouvait rien donner aux Allemands. Trois rivières passées en cinq jours (26-30 mai) n'en amenèrent pas moins ceux-ci à Château-Thierry (à 80 kil. de Paris), avec une perte de 60.000 prisonniers, 700 canons et 2.000 mitrailleuses pour les Alliés. Soutiendra-t-on que ce n'était pas un résultat important? » Clemenceau interrogea Foch : « Avez-vous l'intention de me faire passer en conseil de guerre? » lui demanda celui-ci : « Il ne peut en être question », répondit le Tigre, et il courut défendre Foch à la Chambre où, le 4 juin, il eut du mérite « à le sauver ». Il revint alors le trouver et lui demanda « s'il n'avait pas d'urgentes réformes du personnel à lui proposer. Sans hésiter, Foch répondit que la principale faute était dans l'insuffisance des moyens à la disposition de son état-major, qu'il faudrait démembrer celui de Pétain. » Clemenceau lut alors à Foch une liste de généraux à *limoger* et celui-ci les abandonna. Pétain, « l'homme désintéressé par excellence », déclara accepter tout. Foch put tenter de nouveau sa chance.

La défaite de mars avait terriblement réduit l'armée anglaise. Le 4 mai, les Alliés demandèrent l'envoi de 180.000

Américains en mai et de 150.000 en juin. Ces troupes devraient, pendant quelque temps, renforcer les Anglais et les Français, puis ensuite former l'armée de Pershing. Ces chiffres étaient un minimum au delà duquel l'approbation de Pershing avait été refusée. Trouvant ce minimum insuffisant et sachant que Wilson était du même avis, Clemenceau demanda à Foch d'ordonner à Pershing de l'augmenter. Foch refusa, disant qu'il ne pouvait que donner des *avis* et Poincaré l'approuva. « L'obstination fanatique des grands chefs de l'armée américaine retardant l'arrivée du drapeau étoilé sur le champ de bataille », Clemenceau, le 11 octobre, alla trouver Poincaré pour lui lire la lettre « dure » pour Pershing et Foch qu'il avait l'intention d'envoyer à Foch pour provoquer une décision mettant fin à « l'inertie des troupes américaines ». Poincaré ayant désapprouvé la lettre, Clemenceau l'atténua et la fit porter à Poincaré par Jeanneney, mais le président en désapprouva une seconde fois l'envoi. « Clemenceau a-t-il bien à s'occuper de ce que fait Foch comme commandant en chef de l'armée américaine? » écrivit-il à Jeanneney. En cette qualité, Foch ne relève-t-il pas plutôt du gouvernement américain? » « Rageusement, avoue Clemenceau, je repoussai le pli après avoir consigné sur l'enveloppe que je refusais d'en prendre connaissance... puis j'envoyai ma lettre au maréchal... mais le chef de l'Etat avait pris soin de l'informer qu'il était *plutôt* sous les ordres de M. Wilson... Il a déclaré lui-même qu'il ne tint absolument aucun compte de ma lettre. » Cette dernière phrase est exacte, mais Foch n'a pas dit avoir été informé par Poincaré, c'est Clemenceau qui l'invente.

Vint l'armistice. « Sa préparation, écrit Clemenceau, tient en deux paroles : 1° Accord complet avec Foch, sauf sur les effectifs militaires laissés à l'Allemagne; 2° Désaccord complet avec Poincaré sur les premiers pourparlers entre Alliés concernant l'éventualité d'un armistice. » Le 8 octobre, Poincaré y voyait « un piège », et écrivait « que tout le monde espérait qu'on ne couperait pas les jarrets de nos troupes par un armistice, si court qu'il fût ». La « défaillance générale dans l'armée allemande » régla la question. Foch a déclaré « qu'il était depuis longtemps informé de celle-ci », et Clemenceau

s'empresse de lui reprocher de l'avoir laissé, ainsi que Poincaré, « dans l'ignorance absolue de ce qui se passait ». Un peu plus loin, d'ailleurs, il le loue d'avoir dit à ce moment-là que « nous n'avions pas le droit de jouer la vie d'un seul homme sur une question militaire résolue ».

Les frottements avec Lloyd George commencèrent alors. Winston Churchill raconte que le premier, le soir de l'armistice, n'était préoccupé que de la meilleure manière de venir en aide à l'Allemagne. En 1920, Clemenceau dira à L. George : « Dès le lendemain de l'armistice, je vous ai trouvé l'ennemi de la France. » — « N'est-ce pas notre politique traditionnelle? » répondit l'autre. Mais Clemenceau, qui a plus de rancune contre Foch que contre L. George, ne parle pas de ses démêlés avec le second et reprend son attaque contre le premier qui osa lui dire : « Je ne suis pas votre subordonné. » — « Ne mettez pas cette idée en pratique, car cela n'irait pas du tout. » Foch n'était pas consulté sur les négociations de paix; il donna une interview au *Daily Mail* pour faire savoir sa désapprobation; sur la demande de Wilson et de L. George, Clemenceau lui demanda des explications; il aurait alors nié être l'auteur de l'article; dans le *Mémorial*, au contraire, il avoue l'avoir donné. Franchet d'Espérey est attaqué ensuite; il reprocha dans la presse à Clemenceau « de l'avoir empêché de remporter la victoire décisive » et finit par demander à son contradicteur Tardieu si c'était par Clemenceau ou par Foch qu'il avait été *limogé*. « Tout mon crime, écrit Clemenceau, était de l'avoir remis en selle au bout de quelques jours » et d'avoir lutté contre L. George qui avait, « sans consulter personne », enlevé à Franchet le commandement du contingent anglais pour le diriger sur Constantinople. Foch qui, dans cette affaire, avait d'abord promis de soutenir Clemenceau, avait ensuite pris parti pour L. George.

Foch, continuant à se croire autre chose qu'un subordonné de Clemenceau, refusa, en avril 1919, de transmettre aux délégués allemands l'invitation de se rendre à Versailles. Clemenceau l'écrasa par ce qu'aurait dit alors Wilson : « Je ne confierai pas l'armée américaine à un général qui n'obéit pas à son gouvernement. »

Clemenceau en vient ensuite au traité de paix, se lance à

son sujet dans de longues considérations philosophiques et termine en disant : « Le mot d'ordre du traité de Versailles, c'est la libération des peuples, tandis que le mot d'ordre de la politique de Foch et de Poincaré, c'était l'annexion d'un territoire par la force des armes contre la volonté des habitants. » Ce territoire, c'était la Rhénanie. Mais est-il certain que Clemenceau ait été dès l'origine hostile à cette politique d'annexion? On a écrit que quand le colonel House causa avec Clemenceau en octobre 1918, celui-ci lui déclara n'avoir pas même lu les « quatorze points ». Dans son livre, Clemenceau dit au contraire : « Mon devoir était des plus simples. Wilson nous avait posé la question : Serions-nous prêts à cesser la bataille au jour où les Allemands feraient leur soumission sur les quatorze points? Si j'avais refusé de répondre affirmativement, ce n'était rien moins qu'un manquement de parole et l'unanimité du pays se serait levée contre moi. » M. Clemenceau prouve victorieusement que les Rhénans du parti de Dorten étaient seulement partisans d'une autonomie rhénane dans le cadre de l'Allemagne. Mais il ne dit rien au sujet de ce qu'a écrit Tardieu (*La Paix,* p. 162) : « Dès le 27 nov. 1918, Foch adressa à Clemenceau une note où il exposa la nécessité de fixer au Rhin la frontière occidentale de l'Allemagne et de faire entrer la population de la rive gauche dans le système militaire occidental... Le 10 janvier, dans une seconde note, il développa ses arguments... M. Clemenceau décida d'en soutenir les conclusions. »

La grande lacune du traité de paix a été l'absence de fixation du montant de l'indemnité allemande et de saisie de garanties pour en assurer le paiement. M. Tardieu a exposé dans *La Paix* (p. 369) les raisons qui conduisirent à cette faute. Clemenceau rend ses successeurs responsables de l'inexécution progressive des clauses financières du traité. Tardieu, qui l'avait devancé dans ces accusations injustes, dut faire volte-face ensuite et défendre la substitution du plan Young au plan Dawes. Clemenceau termine son livre en s'écriant : « L'Allemagne ne cesse d'armer et la France de désarmer. » Je conclurai, moi : C'est le résultat du traité de Versailles dû aux fautes de Clemenceau.

M. Georges Suarez est un des maîtres de l'histoire romancée;

son livre « De Poincaré à Poincaré » est un vrai chef-d'œuvre; le gros volume intitulé **La vie orgueilleuse de Clemenceau** lui est inférieur. En écrivant le premier, il disposait d'une masse énorme de souvenirs personnels et de renseignements oraux qui lui permettaient de reconstruire d'une façon vivante et vraisemblable les faits, les conversations et les pensées. Pour son nouveau livre, il a dû pour toute la période antérieure à 1919 copier dans des histoires et dans des journaux les éléments de son récit, et on ne trouve pas d'excuse aux transformations évidentes qu'il a fait subir à ce qu'il a ainsi emprunté, non plus qu'aux additions de scènes et de conversations évidemment imaginaires par lesquelles il a cru ajouter des attraits aux notes qu'il utilisait. Ces procédés, dans une histoire, constituent une erreur. Le lecteur d'un livre de ce genre excuse le détail vrai parce qu'il l'instruit, il ne peut qu'être ennuyé par des conversations et des scènes visiblement inventées, surtout si elles *ne font point marcher l'action*. M. Suarez ne s'en est point rendu compte; il a eu la prétention de faire une œuvre historique; pour l'affirmer, il a cru devoir imprimer en tête de son livre une importante Bibliographie. C'était bien inutile. Ce n'est point en tête que doivent être les indications bibliographiques, mais après chaque détail *important* et *contestable*. Mais surtout il faut se garder d'insérer des parties visiblement inventées, car alors le lecteur entre en défiance contre tout. L'histoire romancée est d'autant moins mauvaise que les portions non historiques, c'est-à-dire inventées, y sont plus rares. Elles abondent dans le livre de M. Suarez.

Donnons un exemple de la façon dont M. Suarez reproduit les textes. Il a trouvé dans le livre de M. Poincaré, *L'Invasion*, le récit de la scène qui eut lieu le 24 août 1914 entre M. Viviani et Clemenceau quand le premier demanda au second d'entrer dans son ministère. Il fait dire par Viviani : « Vous prendrez dans le ministère le portefeuille que vous choisirez », ce qui n'est pas dans sa source, et il récrit ainsi la suite du texte :

POINCARÉ, p. 171. — Après ce débordement de paroles passionnées, Clemenceau a eu une véritable crise de larmes et, brusquement huma-	SUAREZ, p. 446. — Et Clemenceau se jette dans un fauteuil. Il avait cette figure douloureuse que ses collaborateurs lui avaient vue, le soir

nisé par la douleur, il s'est jeté dans mes bras, mais il a persisté à me refuser son concours.

où il avait appris la défaite de Charleroi. Viviani étonné ne comprenait rien à cette scène. « Enfin, que voulez-vous? Je ferai ce que vous voudrez! Décidez! » Clemenceau soudain adouci, vaincu par sa souffrance, se jeta dans ses bras : « Je ne veux rien, mon cher ami, rien! Je serai plus utile dehors à crier ,que dedans à vous regarder faire. » « Au moins me soutiendrez-vous? » questionne Viviani. « Oui, je vous soutiendrai. » Viviani eût un sourire. « Comme la corde soutien le pendu! mon cher président. » « Non! Non! ne doutez pas de moi.»

Il y avait dans l'original un trait émouvant : *une véritable crise de larmes*. M. Suarez l'a supprimé : il n'a pas voulu admettre que son « héros » ait pleuré. Et pourtant Clemenceau lui-même a avoué : « On a écrit qu'à l'annonce de l'armistice, je n'avais pu retenir mes larmes. Je ne m'en cache pas. »

Personne n'a plus que moi d'admiration pour le grand talent de M. Suarez, mais c'est lui rendre service de lui rappeler qu'en histoire le talent de l'écrivain n'est pas le seul élément du succès : la confiance en la véracité de l'auteur en est un autre. M. Suarez ne s'est pas préoccupé jusqu'à présent d'acquérir la réputation d'un historien véridique.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Louis Bréhier : *L'art en France, des invasions barbares à l'époque romane*. Avec de nombr. illustr.; Renaissance du Livre. 18 »

Art

Léon Arnoult : *L'œuvre d'art, son infini et son parfait*. Préface de Paul Géraldy; Sous le signe de la Salamandre. » »

René Crevel : *Paul Klée*. Avec un portrait gravé sur bois par G. Aubert et des reproductions. (Coll. *Peintres nouveaux*); Nouv. Revue franç. 7,50

André Fontainas : *Bourdelle*. Avec 160 pl. h.-t. en héliogravure; Riéder. 20 »

Waldemar George : *Fernand Léger*. Avec un portrait dessiné par F. Léger et gravé sur bois par G. Aubert et des reproductions. (Coll. *Peintres nouveaux*); Nouv. Revue franç. 7,50

Pierre Humbourg : *Zadkine.* Avec un portrait gravé sur bois par G. Aubert et des reproductions. (Coll. *Sculpteurs nouveaux*) ; Nouv. Revue franç. 7,50

Pascal Pia : *Manolo.* Avec un portrait gravé sur bois par G. Aubert et des reproductions. (Coll. *Sculpteurs nouveaux*) ; Nouv. Revue franç. 7,50

Auguste Sandoz : *R. Th. Bosshard.* Avec un portrait gravé sur bois par G. Aubert et des reproductions. (Coll. *Peintres nouveaux*) ; Nouv. Revue franç. 7,50

Graphologie

Divers : *IIe Congrès International de Graphologie organisé par la Société de Graphologie*, 9, 10 et 11 juin 1928; Alcan. 30 »

Histoire

Ferdinand Bac : *L'Anti-Latin. L'Allemagne de la Réforme, 1517-1546;* Conard. 15 »

Robert Burnand : *L'attentat de Fieschi.* Avec 8 pl. h.-t. (Coll. *Histoires de France*) ; Firmin-Didot. 25 »

L. Desnoyers : *Histoire du Peuple hébreu des juges à la captivité.* Tome II : *Saül et David.* Tome III : *Salomon;* Auguste Picard. » »

Jean Mauclère : *Le pays du chevalier blanc*, essai d'histoire du peuple lithuanien; Edit. Spes. 12 »

M. Sabry : *L'Empire égyptien sous Mohamed Ali et la question d'Orient, 1811-1849. Egypte, Arabie, Soudan, Morée, Crète, Syrie, Palestine.* Histoire diplomatique d'après des sources privées et des documents inédits recueillis aux Archives du Caire, de Paris, de Londres et de Vienne; Libr. Geuthner. 75 »

Indianisme

Carlo Fornischi : *La pensée religieuse de l'Inde avant Bouddha. Le Rigveda, L'Athavaveda. Les Brahmanes et les Upanishads.* Traduction de Fernand Hayward, revue par l'auteur; Payot. 20 »

André Philip : *L'Inde moderne;* Alcan. 18 »

Littérature

Duchesse d'Abrantès : *Mémoires.* Avec une introduction de Georges Girard. II : *Souvenirs historiques sur le Consulat*, tome IV; La Cité des Livres. » »

Alice Borresen : *Le théâtre d'Octave Feuillet, 1821-1890;* Edit. Spes. 20 »

Jacques Boulenger : *En escadrille;* Nouv .Revue franç. 15 »

J.-M. Bourget : *Si Napoléon en 1914...;* Nouv. Revue franç. 13,50

Marie Delcourt : *La vie d'Euripide.* Avant-propos de Jean Schlumberger. (Coll. *Vies des Hommes illustres*, n° 47) ; Nouv. Revue franç. 13,50

Divers : *L'Italie au XVIIIe siècle*, mélanges de littérature et d'histoire publiés par l'Union intellectuelle franco-italienne. Avec des illust.; Leroux. 60 »

Martial Douël : *L'héroïque misère de Miguel de Cervantès, esclave barbaresque;* La Vraie France. 12 »

Yves Gandon : *Mascarades littéraires;* Edit. Trémois. 15 »

Grégoire de Tours : *Calamités et miracles;* Stock. » »

Jean Martet : *Le Tigre;* Albin Michel. 12 »

Ovide : *Les Métamorphoses.* Tome III : XI-XV. Texte établi et traduit par Georges Lafaye; Belles-lettres. 20 »

Suzanne Paul : *Mes sœurs et moi.* Préface d'Alexandre Arnoux. Bois gravé par G. Pastré; Presses universitaires. » »

Georges Polti : *L'art d'inventer les personnages;* Edit. Montaigne. 18 »

Aimé Puech : *Histoire de la littérature grecque chrétienne depuis les origines jusqu'à la fin du IVe siècle.* Tome III : *Le IVe siècle;* Belles-lettres. » »

Rachilde : *Portraits d'hommes.* Avec un portrait par Nel Aroun; Mer-

cure de France. 12 »

Adolphe Retté : *Oraisons du silence*, vie intérieure; Messein. 10 »

Alfred Sameran et P.-G. Zeidler : *Les amantes illustres. (Bianca Capello, Marquise de Montespan, Marquise de Pompadour, Comtesse du Barry, Lady Hamilton, Catherine II, Jeanne-Marie Roland)*. Traduit de l'allemand par Maurice Rémon; Nouv. Revue franç. 15 »

Musique

Jose Bruyr : *L'écran des musiciens*. Préface d'André Cœuroy; Cahiers de France. 20 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Capitaine F. Gazin : *La cavalerie française dans la guerre mondiale, 1914-1918*. Préface du général Brécard; Payot. 40 »

Philosophie

L. Barbedette : *Face à l'éternité;* La Fraternité universitaire. » »

Prof. Sigmund Freud : *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*. Traduit de l'allemand par Marie Bonaparte et le docteur M. Nathan; Nouv. Revue franç. 15 »

Poésie

Robert de Bary : *Brisques*. Dessins d'Etienne de Bary; Revue franç. 12 »

Jean Bucheli : *La chanson du veilleur de nuit;* La Caravelle. 15 »

André Merand : *Des fleurs sur un berceau;* Messein. » »

Charles de Saint-Cyr : *L'autre livre d'Yseult;* Edit. Fernand Roches. 18 »

Jean-Joseph Vilaire : *Paysages et paysans. Au crépuscule du cœur;* Messein. 10 »

Politique

N. Kroupskaia : *Souvenirs sur Lénine;* Bureau d'éditions. 9 »

Walther Rathenau : *Le Kaiser*. Traduction de David-Roget; Kra. 12 »

Préhistoire

Salomon Reinach : *Ephémérides de Glozel*, tome II. Avec 24 figures; Kra. 20 »

Questions coloniales

Jacques Ladreit de Lacharrière : *La création marocaine;* Peyronnet. » »

Victor Piquet : *L'Algérie française. Un siècle de colonisation, 1830-1930*. Préface de M. Octave Homberg; Colin. 35 »

Questions juridiques

Maurice Hamburger : *La défense. Nos grands avocats*. Préface de Geo London. Avec 24 photographies; Revue française. » »

Questions médicales

Louis Gastin : *L'art de guérir*. II : *Le secret des guérisseurs;* Edit. Vallot. 12 »

Questions militaires et maritimes

Colonel Bujac : *Les campagnes de l'armée hellénique, 1918-1922*. Préface du général P.-E. Bordeaux; Lavauzelle. » »

Questions religieuses

Gabriel Huan : *Considérations sur le Christ de l'Eglise intérieure;* Vrin. 15 »

Roman

Jean Ajalbert : *La Tournée;* Férenczi. 12 »

Henri Baraude : *Par la souffrance;* Revue française. 12 »

André Bernis : *Les nuits du Yang-Tsé;* Edit. de France. 12 »

Pierre Bost : *Anaïs;* Nouv. Revue franç. 13,50

Audubert Boussat : *Choc en retour;* Nouv. Soc. d'Edition. 12 »

Nicolas Brechko-Brechkowski : *La sirène albanaise,* roman balkanique. Préface de Maurice Dekobra; Edit. Argo. 12 »

Jean Dorsenne : *Impureté;* Lemerre. 12 »

Waldo Frank : *Jours de fête.* Traduit de l'anglais par André Cuisenier et Pierre Sayn; Nouv. Revue franç. 13,50

Jean Galtier-Boissière : *La vie de garçon;* Edit. de France. 15 »

Jules Hamel : *La Lave;* Figuière. 12 »

Charles-Henry Hirsch : *La vie au galop;* Flammarion. 12 »

E. Th. A. Hoffmann : *Der Goldne Topf :Le Vase d'or,* texte allemand intégral avec, en regard, traduction française de B. Gidon; Payot. 18 »

Bernhard Kellermann : *La mer,* traduit de l'allemand par Georges Sautreau; Flammarion. 12 »

Rudyard Kipling : *Mais ceci est une autre histoire,* traduit par Madeleine Vernon et Henry D. Davray, avec un Essai bibliographique par les traducteurs; Mercure de France. 15 »

Marie Laparcerie : *Isabelle et Béatrix,* roman du troisième sexe; Flammarion. 12 »

L. Mitsitch : *Zéniton. L'amant de Fata Morgana;* Arènes de Lutèce. 15 »

André Renaudin : *Océanic-Bar;* Nouv. Soc. d'édition. 12 »

Jean Variot : *Jean dans le trou à moustiques;* Horizons de France. 15 »

Henriette Waltz : *Ceux de ma rue;* Albin Michel. 15 »

Herbert Wild : *L'autre race;* Albin Michel. 15 »

Emile Zola, Guy de Maupassant, J.-K. Huysmans, Henry Céard, Léon Hennique, Paul Alexis : *Les Soirées de Médan,* édition du Cinquantenaire, avec une préface inédite de Léon Hennique, les portraits des auteurs d'après F. Desmoulin et le fac-similé de 6 eaux-fortes de L. Muller d'après les compositions de Jeanniot; Fasquelle. 40 »

Sciences

Charles Brunold : *L'entropie, son rôle dans le développement historique de la thermodynamique;* Masson. » »

Charles Brunold : *Le problème de l'affinité chimique et l'atomistique.* Etude du rapprochement actuel de la physique et de la chimie; Masson. » »

Sociologie

Albert Autin : *Laïcité et liberté de conscience;* Alcan. 15 »

Fr. W. Foerster : *Morale sexuelle et pédagogie sexuelle. Fondements nouveaux de vieilles vérités;* Bloud et Gay. 24 »

Henri Hauser : *Les Origines historiques des problèmes économiques actuels;* Vuibert. 10 »

Melvin M. Knight : *Histoire économique de l'Europe jusqu'à la fin du moyen âge,* traduction française par Jean et Elise Picard et Henri Sée; Giard. 45 »

Théâtre

Antoine Bibesco : *Laquelle?* comédie en 3 actes. *Quatuor,* comédie en 3 actes; Nouv. Revue franç. 13,50

Charles Dickens : *Théâtre* inédit en français. *L'Etrange gentleman. Le mémorial de M. Rossignol.* Traduction de Jean Auzanet; Trémois. 15 »

Varia

André Géraud : *Déclaration des droits de l'animal;* Bibliothèque André Géraud, Port-Sainte-Marie (Lot-et-Garonne). 7 »

Dr Daniel Pasmanik : *Qu'est-ce que le judaïsme?* Libr. Lipschutz. » »

Voyages

A. Broquelet : *A travers nos provinces, de la Vendée aux Pyrénées-Orientales.* Avec des illust.; Garnier. 18 »

H. Quilgars : *Guérande, terre bretonne. Des enchantements et des ruines;* Edit. de l'imprimerie commerciale de Bretagne, Rennes. » »

Andrée Viollis : *Tourmente sur l'Afghanistan.* Avec 16 photographies h.-t.; Libr. Valois. 15 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Charles Derennes. — Poète-lauréat. — Le cinquantenaire des « Soirées de Médan ». — Une étude d'Edouard Rod sur les « Soirées de Médan ». — Prix littéraires. — Apologie pour Paul Souday. — Une maison de Berlioz. — A propos d'une Jeanne d'Arc. — Une lettre de M. Henri Mazel à propos de Moréas. — La « dame voilée » de Clémence Royer. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Mort de Charles Derennes. — Charles Derennes est mort le dimanche 27 avril, à dix heures du soir, en son domicile de Vaugirard, 2, rue Mizon. Il était né à Villeneuve-sur-Lot (Lot-et-Garonne) le 4 août 1882.

Derennes avait commencé ses études au lycée de Bordeaux et les avait terminées à Paris, aux lycées Henri IV et Louis-le-Grand.

Extrêmement doué pour les lettres, il écrivait, à douze ans, des sonnets en langue d'oc, puis obtenait, à quinze ans, la violette de vermeil avec un double prix (poésie et prose) aux Jeux Floraux de Toulouse; son premier recueil de vers, *L'enivrante angoisse,* publié à 22 ans, révéla tout de suite un véritable poète, un lyrique authentique, d'une inspiration abondante et d'une forme très ferme.

L'œuvre poétique de Charles Derennes se compose, avec *L'enivrante angoisse,* de sept volumes, tous également riches d'inspiration, de fantaisie ailée et de rythme : *La Tempête* (1903); *La Chanson des deux jeunes filles* (1920); *Le livre d'Annie* (1921); *Perséphone* (1921); *La Princesse* (1924); *La Fontaine Jouvence, Odes et Sonnets* (1924).

Son premier récit, *La Vie et la Mort de M. de Tournèves,* publié dans le *Mercure de France,* en février 1904, est également le premier ouvrage édité par la maison Grasset (1906). Il a été réédité, en 1925, sous un autre titre : *Le Mirage sentimental.*

Le second, *L'Amour fessé,* qui consacra sa réputation de roman-

cier, plein de verve tour à tour légère et profonde, parut au *Mercure de France* en 1906. Il fut suivi d'une étincelante série qui témoigne d'un esprit et d'une fécondité vraiment exceptionnels : *Le Peuple du pôle* (*Mercure de France,* 1907), *La Guenille* (1908); *Les Caprices de Nouche* (1909); *Le Miroir des pécheresses* (1912); *Le Béguin des Muses* (1912); *Les Enfants sages* (1913); *Nique et ses cousines* (1914), réédité en 1924 sous le titre *Le pour et le contre; La Nuit d'été* (1915), réédité en 1924, sous le titre *Gaby, mon amour; Cassinou va-t-en guerre* (1917); *Le Pèlerin de Gascogne* (1918); *Leur tout petit cœur* (1918); *La petite Faunesse* (1918); *Les Conquérants d'idoles* (1919); *Les Bains dans le Pactole* (1920); *Le Renard bleu* (1920); *Le beau Max* (1920); *Le Pou et l'Agneau* (1924); *Mon Gosse* (1924); *Les Petites alliances* (1924).

Il faut mettre à part son *Bestiaire sentimental : Vie de Grillon* (1921); *La Chauve-Souris* (1922); *Emile et les autres* (1924), où il réalisa en partie le vœu qu'il exprimait, avec une nuance de mélancolie, dans ses « réflexions sur un insecte chanteur ».

> Si Dieu m'accordait une existence analogue à celle de Sylvestre Bonnard, le membre de l'Institut bien connu, qui, après son « crime », s'en fut à la campagne achever ses jours dans l'étude des menus ouvrages de la Nature, je voudrais consacrer ma vieillesse à écrire un gros livre sur le grillon des champs...

« Ma vieillesse... », pauvre Charles Derennes, mort à quarante-huit ans après d'atroces souffrances et sans avoir pu terminer comme il le voulait sa série du *Bestiaire sentimental!*

N'oublions pas, dans l'œuvre si variée de Charles Derennes, les ouvrages de pastiches littéraires ou de délicates supercheries auxquelles il collabora : l'ode attribuée à Sappho, qu'un savant allemand commenta gravement; *La grande Anthologie,* avec Charles Perrot et Pierre Benoît, et certain *Journal inédit des Goncours,* rédigé avec quelques-uns de ses amis, en 1920, alors qu'il tenait la rubrique de critique littéraire au journal *Bonsoir.* — L. DX.

§

Poète-lauréat. — Le 21 avril dernier est mort, près d'Oxford, à Chiswell où il habitait depuis de nombreuses années, le docteur Robert Bridges, poète-lauréat d'Angleterre, depuis 1913, date à laquelle il avait succédé à Alfred Austin. Il était le seizième poète lauréat depuis Ben Jonson, l'auteur de *Volpone,* qui fut le premier à occuper cette charge par lettres patentes datées de 1616. Toutefois, la fonction existait antérieurement à cette date, bien qu'elle n'eût point de nom officiel. Ne peut-on considérer, en effet, les poètes lauréats comme les successeurs des poètes qui, tel Spencer,

furent pensionnés par leur Souverain, et de ces bardes qui, aux époques les plus reculées, avaient pour mission de chanter en vers les événements marquants du règne? C'est l'un de ceux-ci qu'Edouard II avait emmené avec lui, en 1314, pour qu'il célébrât la bataille de Bannockburn, où il espérait vaincre Robert Bruce. Ce dernier ayant triomphé malgré des forces très inférieures, le barde royal fait prisonnier fut contraint par les Ecossais de glorifier leur victoire. Il dut s'exécuter. La médiocrité de ses vers fut attribuée depuis au trouble de sa conscience.

Des honoraires sont attachés depuis l'origine à la fonction de poète-lauréat. Charles Ier les porta à 100 livres plus « a tierse of Canary Spanish wine » (un tonneau de vin de Canaries); James II supprima le vin à son poète-lauréat, mais William III le rendit au sien — il est vrai qu'il lui imposa de composer des odes à l'occasion de la naissance des membres de la famille royale. Aujourd'hui, le poète-lauréat ne reçoit plus de vin des Canaries, mais il touche, par les soins du Lord Intendant, une indemnité de 27 livres à titre de compensation, laquelle vient s'ajouter aux 72 livres attachées à sa charge qui lui rapporte ainsi 99 livres sterling par an.

A qui appartient le droit de nommer le poète-lauréat? C'est un point qui jamais n'a été fixé de façon très précise. Est-ce au Lord Chambellan ou au Premier Ministre? On serait tenté de répondre : au Lord Chambellan. C'est lui qui signe la lettre de nomination, qui paie les 72 livres d'honoraires attachés à la fonction; enfin, dans l'ordre des préséances, le poète-lauréat prend place parmi les fonctionnaires dépendant du Lord Chambellan, après le musicien du Roi et avant le conservateur des armes du Souverain. Quand Tennyson mourut, on se demanda qui, de la Reine ou du Premier Ministre Gladstone — qui venait de former son quatrième et dernier cabinet — désignerait son successeur. Le prince de Galles, le futur Edouard VII, recommandait Swinburne, qu'on jugea « impossible »; Gladstone voulait Ruskin qui, selon le mot de Spencer Lytlleton, « n'avait jamais écrit le moindre poème qu'âme vivante eût lu ».

Finalement on abandonna la décision à Lord Salisbury qui désigna Alfred Austin. « Une bonne plaisanterie de Salisbury », remarqua le prince de Galles. Quant à Salisbury, il se justifia en déclarant : « Austin en avait tant envie! »

Robert Bridges, qui le remplaça en 1913, fut nommé par le Premier Ministre alors au pouvoir, M. Asquith, depuis lord Oxford and Asquith. Bridges aura été, avons-nous dit, le seizième titulaire. Ses quinze prédécesseurs furent, dans l'ordre, Ben Jonson, sir William Davedant, Dryden, Shadwell, Nahum Tate, Nicholas Rowe, Lawrence

Eusden, Colley Cibber, William Whitehead, Thomas Warton, H.-J. Bye, Southey, Wordsworth, Tennyson et Alfred Austin.

Il serait possible, certes, de donner une liste de bons, d'excellents poètes qui ne furent point lauréats. Ce serait là un exercice assez vain. Par exemple entre Ben Jonson et Dryden on trouve le nom de sir William Davedant. Qui eût pu lui être préféré? Milton vivait alors, mais il n'avait pas encore produit ses meilleures œuvres. Bridges, contemporain de Rudyard Kipling et de Thomas Hardy, fut choisi à leur place. Est-il bien sûr qu'ils auraient consenti à accepter cette charge?

Enfin, des seize poètes lauréats, quatre demeurent aux tout premiers rangs de l'histoire de la littérature anglaise : Dryden, Southey, Wordsworth et Tennyson — le quart très exactement, ce n'est pas mal. — A. CH. DU CH.

§

Le Cinquantenaire des « Soirées de Médan ». — « Rendez-vous de tout le monde lundi prochain à trois heures et demie, dans le bureau de Léon Hennique, chez Charpentier (1), pour faire les envois des *Soirées de Médan*. Prière de prévenir tout de suite Huysmans du rendez-vous... »

Par ce billet, rédigé sur papier à en-tête du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts (Secrétariat, 1er bureau), Guy de Maupassant avisait Henry Céard, alors employé au Ministère de la Guerre, de la date du service de presse des *Soirées de Médan*, le volume qui devait être mis en vente le mercredi suivant 14, et enregistré au *Journal de la Librairie* le samedi 17 avril 1880.

Pour commémorer cet événement — une date importante dans le mouvement naturaliste et dans l'histoire littéraire, — un Comité, dont nous avons donné la composition, s'est constitué le mois dernier et a organisé le samedi 3 mai, au restaurant Edon, 188, avenue Jean-Jaurès, en face le marché aux bestiaux de la Villette, un déjeuner que présidait M. Léon Hennique, alerte survivant du groupe de Médan.

Les enfants d'Emile Zola, Mme Denise Le Blond et le docteur Jacques Zola, étaient présents, ainsi qu'une des filles de Paul Alexis, Mme Alexis de Grandry, et le beau-frère de J.-K. Huysmans, M. Albert Marois.

Ils étaient entourés de :

Mmes Anne Armandy, Bing-Léon, Marc Delmas, Gustave Charpentier, Paul Desachy, Charles Fasquelle, Alice Verlay, Marcel Batilliat, Pourquet, Pierre Paraf, Rachilde, Gabriel Reuillard, Strauss,

(1) Léon Hennique était alors lecteur à la Librairie Charpentier.

Takebayashi, Valentin-Hennique, Blanche Vogt, Yvonne Lenoir, Jacques Emile-Zola, Edouard Dujardin, MM. Jean Ajalbert, Aimett, Astier, André Billy, Gérard Bauër, Marcel Batilliat, Marcel Berger, Abel Chevalley, Marc Delmas, Louis Dumur, Léon Deffoux, René Dumesnil, Roger Dapoigny, Pierre Dufay, Roland Dorgelès, Paul Desachy, Despiques, Edouard Dujardin, Henry Fèvre, Jean-Louis Finot, Charles Fasquelle, Léon Frapié, Maximilien Gauthier, Pierre Galichet, Henri Hisquin, Edmond Heuzé, René Lalou, Maurice Levamis, Pierre Lambert, Maurice Le Blond, Georges Le Cardonnel, Georges Lecomte, Albert Marchon, Eugène Montfort, Eugène Morel, Barrère, Gaillard, Zalkind, Paul Mathiex, Pratt, A. Pazzi, Jules Perrin, Pourquet, Pierre Paraf, Georges Reyer, Maxime Revon, Gabriel Reuillard, André Renaudin, Louis Robert, W. Roell, André Rousseaux, J.-H. Rosny aîné, Georges Rageot, Joseph Sisco, Victor Snell, Sheridan, Marcel Sauvage, Henry Torrès, Edmond Teulet, Adolphe Tabarant, Ikemoto, Alfred Vallette, Jean Vignaud, Georges Valois, Valentin-Hennique, Emile Zavie, Alexandre Zévaès.

S'étaient excusés :

Mme Wirth-Daviau. MM. Lucien Descaves, Alfred Bruneau, Charles-Henry Hirsch, Léon Riotor, Francis Carco, René Jouglet, Daniel Rops, Gustave Kahn, Louis de Gonzague-Frick, Hugues Lapaire, Louis de Robert, Emile Solari, Georges Beaume, Gabriel-Ursin Langé, Eugène Fasquelle, Jacques Feschotte, Gustave Charpentier, Valmy-Baisse, Henri Duvernois, H.-G. Ibels, Pol Neveux, Alexandre Mercereau.

Le menu, orné d'un dessin inédit de H.-G. Ibels représentant « Sur le Pont des Arts, la Vérité [qui] vient se camper fièrement devant l'Institut », était ainsi composé : Royans grillé, trou normand, Plats de côtes Villette, Purée mousseline, Gigot de Pré salé, Panachés à l'Anglaise, Salade, Fromages, Bombe glacée, Biscuits; Vins : Beaujolais, Vouvray, Mousseux d'Epernay, Café et Liqueurs. — Un accordéon accompagnait le service.

Au dessert, des discours ont été prononcés par MM. J.-H. Rosny aîné, Léon Hennique, Marcel Batilliat, Jean Vignaud, Adolphe Tabarant. Des souvenirs sur le Naturalisme et ses écrivains ont été évoqués : M. J.-H. Rosny aîné a regretté, une fois de plus, d'avoir signé le manifeste des Cinq; pastichant, de façon humoristique, la manière la plus sombre des naturalistes de la seconde génération, il a débuté ainsi : « Je suis aux trois-quarts moisi, j'approche de l'époque funeste où le bétail va être abattu..., etc. » M. Batilliat a dit l'influence des *Soirées de Médan* sur les Lettres. M. Jean Vignaud a cité ce mot inédit de Zola : « J'ai défendu Dreyfus comme j'ai défendu Manet, parce que c'était la vérité... » M. Adolphe Taba-

rant a tracé une juste silhouette de Paul Alexis. M. Léon Hennique trouva cette simple et émouvante phrase pour remercier, en levant son verre à la mémoire de ses amis disparus : « Ils ont travaillé de leur mieux... »

Dans la soirée, au poste radiophonique de Radio-Paris, des textes des six auteurs, choisis par J. Valmy-Baysse, ont été récités, alternant avec des sélections musicales du *Rêve* et de *Naïs Micoulin*, d'après les partitions d'Alfred Bruneau.

Le samedi 10 mai, la « matinée poétique » de la Comédie-Française avait à son programme la lecture d'extraits de la *Bête humaine* et du *Docteur Pascal*, d'Emile Zola; la *Vénus rustique* et *la Mère Sauvage*, de Maupassant; *le Coiffeur*, de J.-K. Huysmans; *la Saignée*, d'Henry Céard; *la Dévouée*, de Léon Hennique; *Après la bataille*, de Paul Alexis, avec des notices de MM. Marcel Batilliat, Eugène Montfort, Lucien Descaves, Léon Deffoux, Gabriel Reuillard et Maurice Le Blond.

La dernière des manifestations pour le Cinquantenaire des *Soirées de Médan* sera, très prochainement, l'inauguration d'une plaque commémorative, 19, rue Clauzel, sur la maison qu'habitait Guy de Maupassant quand il écrivit *Boule-de-Suif*. — L. DX.

§

Une étude d'Edouard Rod sur les « Soirées de Médan ». — Les plaisantins de la presse, comme Zola appelait les chroniqueurs et critiques hostiles au naturalisme, ayant presque unanimement reproché aux jeunes collaborateurs des *Soirées de Médan* de manquer de talent et d'originalité, Edouard Rod prit leur défense dans le *Voltaire* du 20 avril 1880. Son article, équitable à la fois et judicieux, est la meilleure étude critique qui ait été écrite, à l'époque, sur les auteurs de ces nouvelles :

Le sujet choisi par lui [Maupassant] est le plus original du volume... Ce qui frappe dans les détails, c'est la bonne humeur inaltérable du conteur. Il n'a aucune amertume. Son observation, quoique moins objective que celle de M. Zola, puisque de temps en temps il tire lui-même des conclusions de ce qu'il voit, est toujours calme, presque heureuse. La bêtise et la lâcheté humaine, loin de l'irriter l'intéressent, peut-être même l'amusent... Il a simplement raconté une histoire assez ridicule et un peu odieuse, en homme habile à découvrir et à débrouiller les intrigues de la vie courante. Et s'il se réjouit, pour ainsi dire, des vilaines petites choses qu'il aperçoit dans son microscope, ce n'est nullement par hauteur de philosophe, mais plutôt par goût de botaniste, pour lequel les champignons vénéneux sont parfois plus intéressants que les champignons comestibles; son indifférence est celle d'un tempérament bien équilibré, d'un homme sans aucune sentimentalité qui, étant fort, ne souffre point de la vie, ne la trouve ni belle ni laide, et la prend comme elle est.

...M. Huysmans est aussi indifférent dans son genre; l'état moral de l'humanité et même l'état psychologique de ses personnages le laissent assez froid; en revanche, le monde extérieur le touche, le fait vibrer. Hollandais, il est de la famille de Jean Steen, des Terburg. En toutes choses, la couleur le frappe et on le verra admirer les teintes vermeilles d'une trogne de buveur. En littérature, ses aïeux les plus directs sont les frères de Goncourt. Comme eux il est sensationniste, comme eux il tourmente la langue, passionné de vie, se servant de la grammaire comme d'une palette et arrivant parfois à une grande puissance de rendu.

M. Henry Céard ne s'était fait connaître jusqu'à présent que par des articles de journaux dans lesquels perçaient les hautes qualités d'un esprit critique délicat, formé par de fortes études et de fructueuses lectures. Lui est avant tout observateur et psychologue à la façon de Stendhal et des classiques. Il est en tous points l'opposé de M. Huysmans : le cerveau humain le touche beaucoup plus que le monde extérieur. Son plaisir est d'étudier avec mille précautions, à grand renfort d'analyse la genèse et le développement d'un sentiment ou d'une idée. Mais il a appris de ses contemporains à habiller ses personnages de leur chair, il faut un long travail pour retrouver sous ses héros très vivants les abstractions dont il est parti. Quoique, comme ses amis, il affecte un peu l'indifférence, — en toute sincérité, je n'en doute pas — il est un amer. Les choses laides ne lui font nul plaisir; pourtant il les constate, mais avec un frémissement intime qu'on aime à sentir dans son style. Les choses qui font vibrer Zola d'indignation contenue, le hérissent, lui, d'une sorte d'ironie piquante, douloureuse, sympathique pourtant.

M. Léon Hennique a fortement subi les influences du romantisme, mais il s'en débarrasse peu à peu. Ses progrès sont intéressants à suivre, à travers les trois volumes qu'il a déjà publiés : *Elisabeth Couroneau*, les *Hauts Faits de M. de Ponthau* et la *Dévouée*. Cependant, malgré ses efforts, dominé par son tempérament, il est et restera un homme d'imagination. Entendons-nous bien : je ne veux pas dire par là qu'il court à la recherche de l'impossible, ni qu'il lance ses héros dans de fantastiques aventures. Loin de là. Il sait observer et il aime la vie réelle. Mais pour que ses meilleures qualités se fassent jour, il faut qu'elles soient poussées, comme un ressort, par l'intérêt d'une situation dramatique extraordinaire. Son style et, fait plus curieux, sa puissance d'observation s'élèvent avec son sujet...

Enfin, de Paul Alexis, Rod disait que c'était certainement celui des cinq qui procédait le plus directement de Zola.

En ce temps-là, qui était celui de ses débuts dans les lettres, Edouard Rod était lui-même naturaliste. L'année précédente, il avait publié, dans la *Liberté*, puis en brochure, une défense de l'*Assommoir*. Tout ce qui se rapportait au mouvement naturaliste l'intéressait. Les œuvres des disciples, non moins que les œuvres du maître, lui étaient familières. Il avait lu les romans d'Huysmans et d'Hennique, les nouvelles d'Alexis, les vers que Maupassant avait publiés dans la *République des Lettres*, les articles que Céard donnait dans quelques journaux. L'admirable, c'est qu'avec d'aussi maigres éléments, Rod soit parvenu à dégager la personnalité de chacun des cinq, à définir ses tendances et sa ma-

nière. On pourrait croire qu'il connaissait personnellement les auteurs analysés. Au moment où parut son article du *Voltaire,* il ne les avait jamais vus, sauf Hennique, qu'il avait rencontré dans les circonstances suivantes : deux naturalistes de la première heure, Raoul Vast et Georges Ricouard, ayant déniché un éditeur pour leur *Revue réaliste,* avaient invité, en même temps que Rod, Alexis, Céard, Hennique, Huysmans et Maupassant à y collaborer. Rendez-vous fut pris. Hennique seul se présenta. Les quatre autres s'excusèrent. Ils avaient leurs raisons pour cela, auxquelles nul d'entre eux ne fit jamais allusion. La *Revue réaliste* végéta et ne tarda pas à disparaître. Quoique naturalistes, et naturalistes fanatiques, Vast et Ricouard furent exclus du groupe de Médan. Ils végétèrent littérairement, eux aussi, et aujourd'hui c'est à peine si on cite leur nom. Quant à Edouard Rod, après s'être essayé dans le roman naturaliste (*Palmyre Veulard,* 1881, la *Chute de Miss Topsy,* 1882) il lâcha, cinq ans plus tard cette voie, pour, avec la *Course à la mort,* se lancer dans celle du roman psychologique. — AURIANT.

§

Prix littéraires. — Le prix de la fondation Strassburger, destinée à récompenser le meilleur article ou ensemble de travaux publiés dans la presse française sur les Etats-Unis, a été attribué à M. René Puaux, pour ses études du *Temps.* Ce prix, dont le montant est de 25.000 francs, est décerné au jour anniversaire de la signature du traité entre l'armée de Washington et le gouvernement français.

Le prix de la Renaissance, d'une valeur de 6.000 francs, a été donné à M. François Bonjean, pour son livre *Cheik Abdou l'Egyptien.*

§

Apologie pour Paul Souday. — Un admirateur provincial de Paul Souday, ne pouvant s'accommoder de l'innocent écho que nous avons consacré à son agnosticisme (1), nous écrit pour protester contre l'irrespect avec lequel nous aurions parlé de son « bel enterrement » et nous cite divers traits, en vérité fort piquants, de sa carrière, en même temps qu'il relate certains détails de son enfance, de sa formation religieuse, de ses attaches ecclésiastiques et jusqu'à diverses particularités de sa vocation d'époux, particulièrement lors des funérailles de celle qui partagea avec lui une portion non minime de son existence : toutes choses, en vérité, trop intimes pour qu'il nous soit possible de les reproduire ici, même en extraits. Il nous semble, toutefois, qu'il y a lieu de tirer au clair le problème

(1) *Mercure* du 15 avril, p. 507-509.

de la position religieuse de Paul Souday, dont le quasi-athéisme s'accompagnait, à l'occasion, d'assez de tolérant libéralisme pour laisser subsister, sur ce terrain brûlant, de plus ou moins fructueuses équivoques.

Mais la question est que Paul Souday, qui avait, pour ainsi dire, sucé avec le lait maternel la vocation professorale, fut, tout au long de sa carrière, une façon de pédagogue manqué. Notons, en passant, qu'on se permet d'étranges abus sur la prétendue nocivité du professeur en matières purement littéraire. Denis Saurat, professeur lui-même, a, là-dessus, d'excellentes observations dans la petite feuille mensuelle de Sully-André Peyre : *Marsyas,* n° d'avril dernier (2). Pour un cuistre, que d'esprits largement avertis, et de plumes alertes, dans l'*Alma mater!* Or, Souday, ancien Normalien, avait, parmi ses acquis du séminaire laïque de la rue d'Ulm, emporté dans son bagage littéraire l'exacte connaissance du passé hellénique. Il savait le grec. *Ma sœur, il sait du grec!...* Toutefois, là où — pour ne citer que deux cas de son époque, et fameux l'un et l'autre, — Stirner et Nietszche ne devaient, du copieux matériel de pensée que nous léguèrent les sophistes, ne retenir, le premier que l'individualisme anarchique de *L'Unique,* le second que l'antisociale magnificence de son *Surhomme,* Souday, en humaniste moins unilatéral, s'était attaché, semble-t-il, à bien dégager le caractère de l'œuvre de ces entrepreneurs de démolition qui, de l'Athènes de Périclès, sapèrent avec tant de verve fougueuse les bases traditionnelles, religieuses, politiques et sociales.

Une note manuscrite, en marge d'un des livres qui lui appartinrent, renvoie, en termes d'ailleurs assez vagues, à un passage de Zeller où les sophistes auraient été définis quelque chose comme les illuministes de l'antiquité. Nous nous sommes donné la peine de rechercher cette citation et croyons l'avoir trouvée à la page 793 du tome Ier de *Die Philosophie der Griechen,* ouvrage paru, comme on sait, à Tubingue en 1856 et qui amplifie la louange des sophistes déjà entreprise par Hegel au deuxième volume de ses *Vorlesungen über die Geschichte der Philosophie,* non sans les exagérations fréquentes dans la méthode hégélienne. Voici, en tout cas, le texte de Zeller : « *Die Sophisten sind die Aufklärer ihrer zeit, die Encyklopädisten Griechenlands und sie theilen ebenso die Vorzüge, wie die Mängel dieser Stellung.* » Et, un peu plus loin, p. 798 : « *Und wie*

(2) Voir aussi les pertinentes gloses de M. R. Cotard, professeur au lycée Montaigne, sur l'enquête de Mlle Yvonne Moustiers (*A propos d'un aveu de Mangin,* dans l'*Ami du Peuple du Soir*) touchant les années d'études de divers contemporains. Ces gloses ont paru dans le *Journal des Lycées,* XIVe année, n° 121 (mars-avril 1930), sous le titre ironique : *Honneur aux cancres!*

wir Deutsche ohne die Aufklärungsperiode wohl schwerlich einen Kant hätten; so hätten die Griechen schwerlich einen Sokrates und eine sokratische Philosophie gehabt ohne die Sophistik. »

Mais Souday s'était d'autant plus attaché à l'étude des sophistes grecs que leur époque et celle où s'écoula sa studieuse jeunesse ne laissaient pas de présenter d'étranges analogies. D'autre part, il savait déjà, en ces lointaines années de sa formation intellectuelle, que l'humaine pensée est condamnée à tourner à jamais dans un cercle fermé et la doctrine de l'universel flux, dont Protagoras s'était fait, sinon l'inventeur, l'ardent propagateur, l'avait conquis pour toujours. C'est dans Protagoras encore qu'il était allé prendre la doctrine que « l'homme est la mesure de toutes choses : de celles qui sont en tant qu'elles sont et de celles qui ne sont pas en tant qu'elles ne sont pas ». A ce relativisme vraiment philosophique, Souday ne devait-il pas, pour rester conséquent avec lui-même, adjoindre, comme suprême couronnement, l'intime persuasion que — pour le dire en termes empruntés à Montaigne — le doute est un mol oreiller pour une tête bien faite? Doute qui dépassera les sphères de ce monde terraqué et atteindra jusqu'à l'empyrée. Et c'est, derechef, Protagoras qui, le premier, lui en avait soufflé la formule, dans une phrase fameuse, qui avait frappé si fort les Anciens qu'ils la citèrent à l'envi, jusqu'à Cicéron (*De natura Deorum*, I, 24) (3). Mais — et faut-il voir en ceci un signe de progrès ou de déchéance morale? — tandis que cette phrase valut à son auteur l'exil et la confiscation, ou la destruction par le feu, de ses livres, Paul Souday, athée avoué, s'en est allé dans le néant au son des grandes orgues de Saint-Germain-des-Prés et dans les vocalises à fort tarif d'officiels mimes, dont les *Pie Jesu, Domine* résonnaient comme un sarcasme sous les voûtes du vieux temple tapissé de deuil. — C. P.

§

Une maison de Berlioz. — Au-dessous d'une photographie représentant un immeuble des Batignolles, *le Radical de Vaucluse* du 20 février dernier donne cette légende :

(3) Le texte grec est dans Diels, *Die Fragmente der Vorsokratiker*, IVe éd. (1922).

« *Quant aux Dieux, je ne puis savoir ni qu'ils sont, ni qu'ils ne sont pas, ni quels ils sont quant à la forme : nombreux, en effet, sont les obstacles pour le savoir, l'obscurité de la question et la brièveté de la vie humaine.* » Le texte original est dans Diogène Laerce, IX, 51. Saint Augustin — et tant d'autres après lui — était animé du même doute rationnel, mais s'en tirait par l'expédient mystique de la foi (Cf. *De lib. arb.*, livre II, ch. 2 : « *Quanquam haec inconcussa fide teneam, tamen quia cognitione nondum teneo, ita quaeramus quasi omnia incerta sint.* »)

Dans cette maison, qui porte le n° 19 de la rue Boursault, Berlioz, en 1830, écrivit sa cantate *Sardanapale*. C'est là qu'il composa également sa trilogie sacrée *l'Enfance du Christ*. De tels anniversaires ne devraient-ils pas être compris dans celui du Romantisme?

Ces quatre lignes contiennent autant d'erreurs que de précisions. Il est probable que d'autres journaux que celui d'Avignon ont publié la même photo et la même légende, fournie par quelque agence d'informations... mal informée.

Pour la seconde fois (la même erreur ayant déjà été rectifiée dans *Comœdia*, par la Fondation Berlioz, le 29 mars 1913 !), remettons les choses au point, au risque de déplaire aux Batignollais ou à quelques entrepreneurs de centenaires :

En 1830, Berlioz composa sa cantate de *Sardanapale* en loge, à l'Institut, où l'on enfermait alors les candidats au prix de Rome. A cette époque, il habitait, au coin de la rue Saint-Marc, dans une maison basse que l'on voit encore, au coin de la rue de Richelieu, n° 96.

L'Enfance du Christ, de vingt ans postérieure, fut composée de 1850 à 1854, à une époque où le romantisme berliozien, comme le romantisme en général, commençait fort à décliner. Le compositeur habitait bien 19, rue Boursault à cette époque, mais — les Batignolles n'étant pas encore annexée à la capitale, — la rue Boursault parisienne formait le dernier tronçon de la rue La Bruyère actuelle, entre la rue de La Rochefoucault et la rue Blanche. Le n° 19, de 1856 à 1862 (Berlioz habita six ans à cette adresse), encore debout aujourd'hui, dans sa façade louis-philipparde, représente exactement le n° 53 de ladite rue La Bruyère.

Le parrain de cette rue, Boursault, qui avait fait fortune dans une entreprise parisienne de vidanges, était devenu propriétaire de vastes terrains au-dessus de la Trinité actuelle. Ces terrains furent lotis; on y traça notamment la rue portant le nom du propriétaire et de nombreux artistes vinrent se loger dans cette Nouvelle-Athènes. Le chanteur Prévost, retiré de l'Opéra, était le propriétaire de Berlioz, qui lui payait annuellement, pour un appartement de cinq pièces, au quatrième étage, un loyer modéré, comme on dit aujourd'hui, de 1.000 francs.

Le compositeur strasbourgeois Kastner, qui avait épousé la fille de Boursault, habitait au 16, dont, bien entendu, il était propriétaire. Le prix Kastner-Boursault, que distribue tous les trois ans l'Académie des Beaux-Arts, perpétue le nom de ces époux heureux, dont Berlioz était l'ami. — J.-G. P.

§

A propos d'une Jeanne d'Arc. — « Mais où est la Jeanne d'Arc de la princesse d'Orléans? » demande M. Auguste Marguillier (1).

Au musée de Versailles, suivant toute apparence, où dans son poème, couronné en 1839 par l'Académie française, Louise Colet, « Muse turbulente, imprécatoire et spumeuse », célébrait ainsi sa présence :

C'était une blanche statue,
Vierge guerrière revêtue
De l'armure des anciens rois :
Fille pudique au front céleste,
A l'œil fier, au souris modeste,
Femme, héros tout à la fois.

Il fallait plus qu'un grand artiste
Pour la rendre ainsi calme et triste,
Accomplissant l'ordre de Dieu;
Il fallait l'art et la croyance :
L'âme d'une fille de France
A réuni ce double feu...

La statue valait évidemment mieux que ces vers, dont le centenaire seul du Romantisme autorise l'exhumation, et pourtant Louise Colet, *laureat mediocritas,* grâce au philosophe Victor Cousin, qu'elle gratifia d'une fille, obtint plus d'une fois de la Compagnie des palmes qu'elle ne portait pas à la boutonnière.

Une réplique en bronze de la statue de la princesse Marie d'Orléans existe d'ailleurs dans le jardin qui, à Orléans, précède l'Hôtel de Ville, où la salle des fêtes possède, en bronze également, une autre statue de Jeanne d'Arc de la princesse Marie d'Orléans — la meilleure, peut-être, — où l'héroïne est représentée saisie d'effroi en chevauchant à travers les cadavres couchés sur le champ de bataille. — P. D.

§

Une lettre de M. Henri Mazel à propos de Moréas.

20 avril 1930.

Mon cher directeur,

Dans son intéressant article *La Vie au Café Vachette,* mon vieil ami Antoine Albalat s'exprime ainsi (*Mercure,* 15 avril 1930, p. 339) au sujet de Jean Moréas :

On lui pardonnait tout. Certains amis cependant, faute de savoir s'y prendre, restèrent toujours avec lui en mauvais termes. Henri Mazel, entre autres, bon garçon pourtant et très sociable, ne put jamais se plier à ce

(1) *Mercure,* p. 699, 1er mai.

caractère. Le poète le regardait fixement et semblait attendre un mot qui ne vint jamais.

Permettez-moi, bien que la chose soit insignifiante, de rectifier le détail qui me concerne.

Pendant très longtemps je me suis entièrement plié au caractère de Moréas. C'est lui seul qui, un beau jour, sans raisons appréciables (la veille ou l'avant-veille, nous avions simplement différé de degré dans notre commune admiration pour La Fontaine) a refusé de me parler, de me saluer et de me tendre la main quand j'arrivais rejoindre nos amis au Café Vachette. J'ai donc dû me tenir sur la réserve. Peut-être aurait-il voulu que je fisse les premiers pas, et ce serait alors pour cela qu'il me regardait... mais c'était à lui à les faire! Comme il ne les a pas faits, je n'ai pas bougé. Il n'y a donc pas eu, de ma part, « faute de savoir m'y prendre ». Voilà tout. Ceci pour répondre à l'impatience des habitants de Sirius qui, paraît-il, ne dorment pas depuis qu'ils ont lu les cinq lignes plus haut.

Veuillez, etc... HENRI MAZEL.

§

La « dame voilée » de Clémence Royer.

Arbois, 2 mai 1930.

Monsieur le directeur,

Dans un article paru dans le n° du 1er mai et intitulé : *Le Centenaire de Clémence Royer*, on lit, à la fin : « Qui donc était cette dame voilée » qui semblait si bien renseignée sur la vie privée de Clémence Royer? — L. DX. »

Cette inconnue était Mme Victorine Philipaux, épouse de François-Odysse Barot, qui a été si longtemps le principal rédacteur de la *Presse* et de la *Liberté*, alors qu'Emile de Girardin dirigeait ces deux journaux.

(*Dictionnaire des Pseudonymes*, recueillis par George d'Heilly, nouvelle éd., Dentu, 1887, p. 261.)

Agréez, etc... UN LECTEUR.

§

Le Sottisier universel.

M. Philippe Roy, ministre de France au Canada, qui a participé aux travaux de la Conférence navale de Londres comme chef de la délégation canadienne, a été reçu au château de Windsor par le roi George V, qui l'a retenu à déjeuner. — *Excelsior*, 24 avril.

M. Mac Donald s'incline ensuite dans la direction de M. Wakatsuki, qui se lève et prononce, en japonais, son discours, qui est aussitôt après traduit en anglais et en japonais. — *Journal des Débats*, 23 avril.

Le second tableau est celui du festin de la Pâque à Béthanie. Le décorateur et le metteur en scène se sont inspirés de la *Cène* de Léonard de Vinci. On vous présente la grande salle avec, au fond, sa triple fenêtre ouverte sur le val de Cédron et les jardins de Gethsémani. — PIERRE BRISSON, *Le Temps*, 21 avril.

C'est entre Sens et Fontainebleau que, par suite d'un dérapage, la voiture [de Mme Cécile Sorel] bascula à droite entraînant dans sa chute Mme, M. le comte et le chauffeur. Madame, qui se trouvait à droite, fut seule blessée : luxure ou fracture du bras, je ne saurais dire... — *Le Journal*, 21 avril.

17 h. 00 : Diffusion du troisième sermon de Carême prononcé à l'église Notre-Dame de Paris par le Révérend Père Pinard de la Boulaye. Au cours du concert, informations de presse. — *Radiomagazine*, 23 mars.

Il faisait si froid que, lorsqu'on crachait, la salive se congelait en l'air et retombait en glace. Le baromètre marquait soixante-dix. — JEAN LASSERRE, *Gringoire*, 14 février.

Personne ne proteste contre les deux bienfaisants pharmaciens qui, pour avoir découvert la quinine, ornent le boulevard Raspail, tandis qu'on est unanime à réclamer l'enlèvement de ce pauvre Musset à qui une Muse de pierre indique l'entrée du métro du Palais-Royal. — *L'Ami du Peuple*, 17 avril.

Des quatre mécaniciens et chauffeurs des deux trains, cinq ont été tués et l'autre blessé. — *Le Temps*, 20 avril.

§

Publications du « Mercure de France ».

PORTRAITS D'HOMMES (*Alfred Vallette. Maurice Barrès. Willy. Jules Renard. Jean Lorrain. Albert Samain. Paul Verlaine. Jean de Tinan. Laurent Tailhade. Jean Moréas. Léon Bloy. Louis Dumur. Remy de Gourmont. Paul Léautaud. Léon Delafosse.*), par Rachilde, avec un portrait de l'auteur par Nel Aroun. Vol. in-16, 12 francs. Il a été tiré 11 exemplaires sur Hollande van Gelder, numérotés à la presse de 1 à 11, à 80 francs, et 165 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma, numérotés de 12 à 176, à 40 francs.

MAIS CECI EST UNE AUTRE HISTOIRE, de Rudyard Kipling, traduit par Madeleine Vernon et Henry-D. Davray, avec un Essai bibliographique par les traducteurs. Volume in-16, 15 francs. Il a été tiré 275 exemplaires sur vergé de fil Montgolfier, numérotés de 1 à 275, à 40 francs.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Typographie FIRMIN-DIDOT, Paris. — 1930.

ŒUVRES DE RUDYARD KIPLING

Le Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humirèes. Vol. in-16 15

Le Second Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 15

La plus belle histoire du monde, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 12

L'Homme qui voulut être roi, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 12

Kim, roman traduit par Louis Fabulet et Ch. Fountaine-Walker. 2 vol. in-16 24

Les Bâtisseurs de Ponts, roman, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 12

Stalky et Cie, roman, traduit par Paul Bettelheim et Rodolphe Thomas. Vol. in-16 12

Sur le Mur de la Ville, traduit par Louis Fabulet, précédé d'une Étude sur Rudyard Kipling, par André Chevrillon. Vol. in-16 12

L'Histoire des Gadsby, roman, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-16 12

Le Retour d'Imray, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-16 12

Le Chat Maltais, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-16 12

Actions et Réactions. Trad. de Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-16 12

« **Capitaines Courageux** ». Traduction de Louis Fabulet et Charles Fountaine-Walker. Vol. in-16 12

Sa Majesté le Roi, traduit par Louis Fabulet. Vol. in-16 12

Contes choisis, traduits par Louis Fabulet, Robert d'Humières et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-8 écu 15

Du Cran! Traduit par Louis Fabulet. Vol. in-16 12

Lettres du Japon, traduites par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-16 12

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE RACHILDE

ROMAN

Les Hors Nature, *mœurs contemporaines,* roman. Volume in-18........................ 12 fr. »

La Tour d'Amour, roman. Volume in-18................ 12 fr. »

L'Heure sexuelle, roman. Volume in-18.................. 12 fr. »

La Jongleuse, roman. Volume in-18....................... 12 fr. »

Contes et Nouvelles, suivis du Théâtre. Vol. in-18.. 12 fr. »

La Sanglante Ironie, roman. Volume in-18............ 12 fr. »

L'Imitation de la Mort, Volume in-18.................. 12 fr. »

Le Dessous, roman. Volume in-18......................... 12 fr. »

Le Meneur de Louves, roman. Volume in-18.......... 12 fr. »

Son Printemps, roman. Volume in-18...................... 12 fr. »

L'Animale, roman. Volume in-16............................ 12 fr. »

LITTÉRATURE

Dans le Puits, *ou la vie inférieure, 1915-1917,* avec un portrait de l'auteur par Lita Besnard, reproduit en héliogravure. Volume in-18........................... 12 fr. »

THÉATRE

Théâtre (précédé de *Contes et nouvelles*). Volume in-18........ 12 fr. »

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

ÉTÉ 1930

Facilités offertes aux touristes effectuant des circuits automobiles

En vue de développer le tourisme dans les régions desservies par des services réguliers d'auto-cars, la Compagnie d'Orléans a décidé d'accorder aux porteurs de billets aller et retour du Tarif spécial V. n° 2 et commun V. n° 102, ou de billets aller et retour pour familles nombreuses et réformés de guerre (annexe commune aux tarifs généraux de G. V. et aux tarifs spéciaux V. n° 1, V. n° 101 (titre I) et V. n° 2 - 102), **délivrés au départ des gares de son Réseau** (1) à destination de la gare de rattachement de ces circuits **une validité supplémentaire gratuite d'un jour par circuit effectué.**

Cette validité supplémentaire est portée à 8 jours pour les circuits de la Route de Bretagne et des Gorges du Tarn, à 5 jours pour celui de la Route des Monts d'Auvergne et 3 jours pour le circuit de deux journées au départ de Rocamadour.

Les gares points de départ des circuits sont les suivantes : Orléans, Blois, Tours, Saumur, Angers, Pornichet, La Baule-Escoublac, Le Pouliguen, Vannes, Quiberon (pour le Palais Belle-Ile), Lorient, Quimper, Argenton-sur-Creuse, Limoges-Bénédictins, Périgueux, Les Eyzies, Brive, Rocamadour, La Bourboule, Le Mont-Dore, Montluçon.

La prolongation sera accordée, par la gare point de départ du circuit, sur production d'une attestation de l'entreprise de transport, au voyageur qui aura effectué le circuit.

Ces dispositions sont applicables pendant la durée du fonctionnement des circuits.

(1) Sauf Paris, en ce qui concerne les circuits au départ de Blois et de Tours soumis à un régime particulier.

SI VOUS VOULEZ ALLER AUX GORGES DU TARN passez par ROCAMADOUR

Rocamadour qui joint à sa situation merveilleuse et à son pèlerinage célèbre, le privilège d'être un excellent centre d'excursion dans le Haut-Quercy, est le meilleur point de départ pour un voyage aux **Gorges du Tarn**. Un ensemble de sites pittoresques relie en effet le Haut-Quercy à cette région si curieuse et le circuit ramène le voyageur par le beau pays de l'Albigeois et du Rouergue.

Le voyage pourra se faire agréablement en 6 jours par un circuit d'autocar fonctionnant du 1er Juin au 16 Septembre 1930; ce circuit permettra notamment la visite du Gouffre de Padirac, de Conques, de la vallée du Lot, de Rodez, des Gorges du Tarn entre Sainte-Enimie et Le Rozier, de la Grotte de l'Aven Armand, de Millau, d'Albi, de Villefranche-de-Rouergue et Cahors, des décors changeants des vallées du Lot et du Célé.

PRIX DE TRANSPORT POUR LE PARCOURS COMPLET : **445 francs.**

(Supplément de **12 francs** pour le trajet en barque de la Malène au cirque des Baumes.)

Parcours partiels acceptés dans la mesure des places disponibles aux étapes.

Pour renseignements complémentaires et billets, s'adresser notamment : à l'Agence de la Cie d'Orléans, 16 Bd des Capucines, à Paris, ou à M. LALO, à Gramat (Lot).

OFFICIERS MINISTÉRIELS

es annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

ENTE sur licitation, au Palais de Justice, à Paris, le mercredi 21 mai 1930, à deux heures.
En deux lots.

UN IMMEUBLE DE RAPPORT A PARIS
(XIII[e] ARRONDISSEMENT)

7, RUE OUDRY. Contenance 209 mètres carrés 86 centièmes.
Revenu brut : 37.000 francs environ.
Mise à prix : 300.000 francs.

UN IMMEUBLE DE RAPPORT A PARIS

9, RUE OUDRY. Contenance 203 mètres carrés 20 centièmes.
Revenu brut : 37.700 francs environ.
Mise à prix : 275.000 francs.
rêt important du Crédit Foncier sur les eux immeubles au taux de 4 frs 30 à onserver. S'adresser pour les renseignements : 1° M[e] PARRY, avoué poursuivant demeurant Paris, 39, rue de l'Arcade; 2° M[e] ANCELOT, voué ; 3° M[e] CHAVANNE, notaire ; 4° M[e] POISSON, otaire, et sur les lieux pour visiter.

Vente Palais, 31 Mai 1930, 2 heures en 2 lots :

1° **MAISON A MÉRIEL**
(S.-et-O.), 16, G[de]-rue.
Mise à Prix : 50.000 francs.

2° **MAISON A CHELLES**
(S.-et-M.), avenue Fast, 32, **Mise à Prix : 100.000 frs. LIBRE DE LOCATION.** S'adresser à M[e] BOURGAIN, avoué, 51 *bis*, rue Ste-Anne; MOISY, not., 9, rue de Grenelle, et sur les lieux : au garde champêtre de Mériel et à M. Mavré, jardinier, avenue de la Rochelle, 3, à Chelles.

Vente Palais, Paris, 31 mai 1930, 14 heures

MAISON A MALAKOFF
(Seine), 85, r. Chemin-Fer, 76, r. Danton. Revenu net : 38.300 frs. **Mise à Prix : 200.000 frs.** S'adresser pour renseignements à M[e] F. FICHOT, avoué 8, r. Liège ; PRESTAT, avoué à Paris ; BAUDUIN, notaire à Vanves.

BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS

L'Assemblée Générale des actionnaires de la Banque de Paris et des Pays-Bas s'est nue le 15 Avril 1930 sous la Présidence de M. Jules Cambon, Président du Conseil 'Administration.

Le Bilan se totalise, tant à l'Actif qu'au Passif par. . . . . fr. 4.551.295.477,13

Le Compte de Profits et Pertes se solde par un bénéfice de . . . . fr. 69.021.622,34
ıpérieur de fr. 25.054.481,99 à celui de l'exercice 1928, se épartissant comme suit :

la réserve légale	fr.	3.451.081,10		
ux Actionnaires : fr. 100 par action (soit 30 % du capital nominal).	—	60.000.000		
u Conseil d'Administration.	—	3.807.054,12		
			fr.	67.258.135,22
Il reste un solde de			fr.	1.763.487,12
ui, ajouté au solde reporté des exercices antérieurs			—	28.789.771,48
orme un total de			fr.	30.553.258,60

eporté à nouveau.

Il y a lieu de remarquer que, en regard du capital social de fr. 300.000.000, les réserves e trouvent portées à fr. 312.953.065,55 par suite du report à nouveau.

L'Assemblée Générale a voté à l'unanimité les Résolutions soumises à son approbation.

La somme de fr. 75 qui forme le complément du dividende (un acompte de fr. 25 ayant té payé le 23 Décembre 1929) sera payée à partir du 7 Mai 1930 sous déduction des mpôts établis par les lois en vigueur à cette date, contre remise du coupon n° 106 : à 'aris, au Siège Social, 3, rue d'Antin, et au change du jour sur Paris, aux Succursales e la Banque de Paris et des Pays-Bas à Amsterdam, Bruxelles et Genève.

BULLETIN FINANCIER

« Une accentuation durable de la hausse ne saurait être raisonnablement prévue », indiquait notre précédent bulletin de quinzaine.

Cette prévision se trouve en effet confirmée par la baisse simultanée de New-York et de Paris et par l'alourdissement constant du marché de Londres.

Et cependant, simultanément, la Banque de Belgique, la Banque de France, la Banque d'Angleterre et la Federal Reserve Bank of New York viennent de réduire leur taux d'escompte qui est maintenant tombé à un niveau inconnu depuis la guerre.

Surabondance de disponibilités, diront les uns qui ne voient que les faits les plus tangibles ; ralentissement général des affaires, crise mondiale, diront les autres qui vont au fond des choses et ne se préoccupent pas autrement des déclarations nécessairement optimistes que les dirigeants de grandes entreprises ou les chefs d'Etat sont appelés à faire. De ce point de vue, il est à remarquer que les rapports que viennent de présenter à leurs actionnaires un grand nombre de nos établissements financiers se montrent très circonspects. C'est que leurs dirigeants, qui ont accoutumé d'avoir des vues très larges sur les conditions économiques du moment, ne peuvent manquer de percevoir les indices d'une crise profonde, dont la baisse mondiale des matières premières n'est pas la cause, mais la conséquence. La vérité ; c'est qu'après avoir connu deux bonnes années, le monde économique est allé si vigoureusement de l'avant que la production a une fois de plus dépassé la consommation. La production a été organisée, protégée tant par des ententes internationales que par des barrières douanières. La consommation reste à l'état anarchique. Il faut entendre par là que nul ne s'est encore avisé d'accroître la capacité d'absorption des consommateurs. On s'est au contraire acharné à la réduire soit par des impôts extravagants, soit par le maintien artificiel de prix qui ne correspondent pas au standing du moment. Ainsi, en France, personne ne s'est encore aperçu de la baisse énorme de certaines denrées de grande consommation : coton, laine, sucre, etc. Et ce n'est que contraints et forcés que les producteurs et les intermédiaires se décideront à consentir des réductions. Aussi, chez nous, grâce à l'abondance de la circulation monétaire et à l'insuffisance de main-d'œuvre, les effets de la crise mondiale ne sont pas autrement perceptibles que par la Bourse. Les animateurs du marché financier n'ignorent pas que, pour être larvée, la crise n'en existe pas moins. Ils savent que la baisse du loyer de l'argent, la baisse inévitable des prix, sont de nature à réduire les bénéfices des entreprises. Et c'est de cette appréhension constante qu'est fait le malaise persistant de la Bourse.

Peut-être certains grands emprunts étrangers, en absorbant le trop-plein des signes monétaires, parviendront-ils à assurer une certaine stabilité. C'est possible ; ce n'est pas certain. Et les échecs successifs de divers grands emprunts extérieurs à Londres, notamment de l'emprunt « du café » émis par l'Etat de Sao Paulo, constituent sous ce rapport un enseignement précieux.

Par ailleurs, en ce qui concerne le marché de Paris, celui-ci ne dispose pas d'une grande aisance de manœuvre. L'attention des grandes banques est concentrée sur la réalisation du prochain emprunt des reparations et sur les troubles inévitables causés par le ralentissement mondial des affaires.

Le marché perd de son assurance. Les rentes se maintiennent à la faveur du loyer de l'argent ; mais les actions de nos grandes banques, en dépit de la publication de comptes très satisfaisants, ont faibli. Nos Chemins de fer s'inquiètent autant de la diminution de leurs recettes que de la perspective d'une élévation des tarifs. La crise maritime bat son plein. Nos Charbonnages connaissent la mévente et ne peuvent lutter contre une concurrence étrangère grandissante, comme en fait foi le dernier rapport du Comité des Houillères. La production métallurgique décline. Les affaires d'électricité résistent, car l'accroissement de la consommation et la baisse du loyer de l'argent leur servent d'éléments de soutien. Les mines sont affectées par la baisse de 18 cents à 14 cents du cuivre. Les caoutchoucs sont immobilisés par des considérations sur l'importance des stocks à écouler. Seuls, les pétroles sont en reprise.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1930.